This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

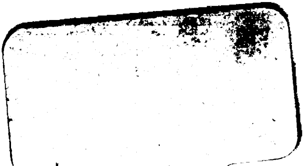
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08247150 3



168
203

W. Eames

2 vols

# CONQUETE
## *DE*
# LA CHINE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

# HISTOIRE
## DE
## *LA CONQUETE*
## DE LA CHINE

*PAR*

## LES TARTARES MANCHEOUX;

*A LAQUELLE ON A JOINT*

UN ACCORD CHRONOLOGIQUE des Annales de la Monarchie Chinoise, avec les Epoques de l'ancienne Histoire sacrée & profane, depuis le Déluge jusqu'à Jesus-Christ.

*TOME PREMIER.*

Par M. VOJEU DE BRUNEM B. & P. D. M.

*A LYON,*
Chez les FRERES DUPLAIN, Libraires, rue Mercière.

M. DCC. LIV.

*Avec approbation & privilége du Roi.*

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
458631
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1909 L

# AVERTISSEMENT.

L'Evénement que je vais décrire peut être regardé comme un des plus considérables de l'Histoire moderne. On y verra un Empire, le plus vaste sans contredit qu'il y ait au monde, conquis par une nation à peine connue, & qui ne faisoit que de naître ; pacifié & rendu plus florissant que jamais dans l'espace de quelques années. Que peut-on trouver de plus singulier dans les Historiens les plus recherchés ?

La conquête de la Chine par les Tartares Mancheoux ne fut

pas ignorée, il est vrai, en Europe dans le temps même qu'elle fut faite au milieu du siécle passé. Le P. Martin Martini en ébaucha dès-lors une relation, (*a*) qui fut bientôt après suivie de quelques autres. D'ailleurs ce qu'on en a publié ensuite dans divers recueils de voyages, dans l'excellent ouvrage des Lettres édifiantes, & sur-tout dans la ma-

(*a*) L'ouvrage du P. Martini parut à Anvers chez Plantin, en 1654 sous ce titre, *de Bello Tartarico historia &c.* La même année il fut traduit en françois, & imprimé à Paris chez Jean Henault. Dom Jean de Palafox, Evêque d'Angelopolis, donna aussi une Histoire de cette Conquête en Espagnol, qu'on imprima à Paris en 1670.

gnifique description de la Chine du feu P. du Halde, n'a pas peu contribué à nous donner là-dessus bien des connoissances. Cependant j'ose le dire, ce ne sont-*là* tout au plus, que des Mémoires assez imparfaits, (*b*) touchant cette Conquête en particulier;

(*b*) On peut assurer en général que dans la plûpart de ces ouvrages, les événemens militaires les plus intéressans y sont omis, ou notablement altérés: les Auteurs ne s'étant pas donné le tems de discuter comme il faut ce qu'ils vouloient écrire, ou ne l'ayant écrit que sur des bruits populaires & incertains. Tout occupés d'ailleurs de leurs propres affaires, plusieurs de ces Ecrivains interrompent sans façon la suite des faits, pour nous entretenir d'eux-mêmes, de leurs aventures, de leurs peines, &c.

& elle n'en mérite pas moins une histoire en forme.

Celle qu'on donne ici fait partie de la grande Histoire Chinoise, composée par le P. de Mailla, Jésuite françois, qui a vécu à la Chine quarante cinq ans, dont il en a passé la meilleure partie à Pekin. L'Ouvrage de ce Missionnaire, qui formeroit quatre à cinq volumes *in-folio*, n'est à proprement parler, qu'une traduction de l'Histoire Canonique des Chinois : excepté ce qui regarde les deux dernières Dynasties des Ming & des Tsing, dont les Annales n'ont point encore été publiées authentiquement.

Pour ſuppléer à ce défaut, notre Hiſtorien a recueilli d'un grand nombre de Livres Chinois & Tartares tout ce qui lui a paru de moins ſuſpect pour les régnes de ces deux races. J'épargne au Lecteur un ennuyeux détail des différentes ſources, où cet Auteur aſſure avoir puiſé ce qu'il écrit, auſſi-bien que des ſoins qu'il s'eſt donné en divers temps, pour découvrir la vérité des faits qu'il raconte.

Le Manuſcrit du P. de Mailla, autographe & unique, ſe conſerve dans la Bibliothéque du grand Collége de Lyon, où les

Curieux peuvent aiſément le conſulter. Le ſtyle en eſt fort négligé, & il régne dans tout le corps de l'Ouvrage, je ne ſçai quel ton de morale, qui, joint à peu d'éclairciſſement ſur bien des points, rébute d'abord ceux qui le liſent. A cela près tout y reſpire un grand air de vérité: la narration en eſt ſimple & ſans art; rien ne reſſent la partialité, l'invective ou la flaterie dans les portraits qu'on y fait des Princes.

Il y a douze à quinze ans qu'un illuſtre Académicien de Paris, (*c*)

(*c*) Feu Mr. Freret, mort il y a près de huit ans, Secrétaire perpétuel

à qui la Littérature françoiſe a des obligations infinies, parut vouloir préſider à l'édition de cette grande Hiſtoire; mais des raiſons qu'il n'eſt pas néceſſaire de détailler ici, arrêtèrent ce projet. En attendant que quelque autre entreprenne de l'exécuter, on a cru devoir publier au moins cette partie de l'Hiſtoire Chinoiſe, qui eſt inconteſtablement une des plus inté-

de l'Académie Royale des Inſcriptions. Ses lettres que j'ai entre les mains font foi des ſoins qu'il promettoit de ſe donner pour procurer l'impreſſion du Louvre à l'Hiſtoire du P. de Mailla, & pour la faire annoncer, quand il en ſeroit temps, dans divers Journaux littéraires de France & des Pays étrangers.

ressantes de tout l'Ouvrage.

L'Editeur n'a rien ajouté d'essentiel au récit de l'Historien. Son travail s'est borné à extraire les faits qui ont rapport à la Conquête des Mancheoux ; à les arranger ; & à les éclaircir même par des notes, toutes les fois qu'il l'a cru nécessaire. Persuadé au reste qu'un éloge de l'Auteur, sur lequel il a travaillé, seroit mieux placé à la tête de la grande Histoire de la Chine, que dans cette courte Préface, il se contentera de dire au sujet de ce Missionnaire, qu'il se nommoit Joseph-Anne-Marie de Moyriac de Mailla ; qu'il étoit

d'une famille de qualité, très-ancienne, & des meilleures du Bugei; qu'il nâquit en Dauphiné, au Bourg de Moirans, près de Grenoble, l'an 1669; qu'il entra dans la Société en 1686; qu'il arriva à Koancheou ou Quanton en 1703; & qu'il est mort à Pekin en 1748.

Le P. Gaubil, alors Supérieur des Jésuites françois de la Chine, assure dans une lettre que j'ai vue, que le P. de Mailla avoit une grande érudition chinoise; que c'étoit un Missionnaire infatigable; & que les Ouvrages de sa façon, sur-tout ceux qu'il avoit traduits de françois en chi-

nois, étoient très-utiles aux nouveaux Chrétiens. Ce même Pere ajoûte que plus de sept cens personnes honorèrent de leur présence les obséques du P. de Mailla, & que l'Empereur donna la valeur de cinq cens écus de notre monnoie pour en faire les frais.

L'Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares Mancheoux, étoit sur le point d'être imprimée, lorsqu'on m'a remis un autre manuscrit, déposé aussi dans la même Bibliothéque des Jésuites de Lyon, & qui a pour titre: *Concordia Chronologiæ Annalium Sinensis Imperii, cum epo-*

*chis Historiæ nostræ sacræ & prophanæ, à creatione mundi usque ad initium Æræ Christianæ.* C'est-à-dire : Accord de la Chronologie des Annales de l'Empire Chinois avec les époques de notre Histoire sacrée & profane, depuis la création du monde jusqu'à Jesus-Christ.

Mon intention ne fut d'abord que de donner une courte notice de ce manuscrit capable d'exciter la curiosité d'un certain public : mais à force de la lire je me suis déterminé insensiblement à en faire un abbrégé, qu'on trouvera à la fin du second Tome de cette Histoire.

pas ignorée, il est vrai, en Europe dans le temps même qu'elle fut faite, au milieu du siécle passé. Le P. Martin Martini en ébaucha dès-lors une relation, (a) qui fut bientôt après suivie de quelques autres. D'ailleurs ce qu'on en a publié ensuite dans divers recueils de voyages, dans l'excellent ouvrage des Lettres édifiantes, & sur-tout dans la ma-

(a) L'ouvrage du P. Martini parut à Anvers chez Plantin, en 1654 sous ce titre, *de Bello Tartarico historia &c.* La même année il fut traduit en françois, & imprimé à Paris chez Jean Henault. Dom Jean de Palafox, Evêque d'Angelopolis, donna aussi une Histoire de cette Conquête en Espagnol, qu'on imprima à Paris en 1670.

gnifique deſcription de la Chine du feu P. du Halde, n'a pas peu contribué à nous donner là-deſſus bien des connoiſſances. Cependant j'oſe le dire, ce ne ſont-là tout au plus, que des Mémoires aſſez imparfaits, (*b*) touchant cette Conquête en particulier;

(*b*) On peut aſſurer en général que dans la plûpart de ces ouvrages, les événemens militaires les plus intéreſſans y ſont omis, ou notablement altérés : les Auteurs ne s'étant pas donné le tems de diſcuter comme il faut ce qu'ils vouloient écrire, ou ne l'ayant écrit que ſur des bruits populaires & incertains. Tout occupés d'ailleurs de leurs propres affaires, pluſieurs de ces Ecrivains interrompent ſans façon la ſuite des faits, pour nous entretenir d'eux-mêmes, de leurs aventures, de leurs peines, &c.

168
203

Wm Eames

# CONQUETE
## *DE*
# LA CHINE.

*l'entrée de leur pays. 5°. Les Mancheoux, quoique vainqueurs, demandent inutilement la paix. 6°. Ils prennent Singho. 7°. Le Viceroi du Leaotong pénétre en Tartarie, & n'y fait rien. 8°. Défaite de Toufong, Lieutenant-général Chinois. 9°. Défaite de Malin, autre Officier général Chinois. 10°. Ruse des Mancheoux, pour surprendre le Général Lyeouyen. 11°. Les Mancheoux ravagent les terres de l'Empire. 12°. Ils se tiennent en repos durant quelque temps. 13°. Imprudence du Viceroi Yuenyntay, dans les forts qu'il fait élever sur la frontière. 14°. Les Mancheoux prennent Faniang, après un rude combat. 15°. Ils battent un détachement Chinois, & vont assiéger Leaoyang, Capitale de Leaotoug. 16°. Il font une grande saignée au fossé de cette Place. 17°. Prise de Leaoyang. 18°. Allarme dans Pekin, au sujet des progrès des Mancheoux. 19°. Inaction de ces Tartares. 20°. Mort de Taytson, premier Roi des Mancheoux: son fils Taytsong lui succéde. 21°. Tayt-*

*ʃong reçoit une ambaʃʃade de la part du Viceroi du Leaotong. 22°. Lettre ʃingulière de Taytʃong à ce Viceroi. 23°. Reponʃe du Viceroi à Taytʃong. 24°. Replique de Taytʃong. 25°. Négligence de la Cour de Pekin au ʃujet des affaires de Tartarie. 26°. Taytʃong lève des troupes, & forme les huit bannières. 27°. Diʃcours de ce Prince à ʃes Officiers. 28°. Progrès des Mancheoux, après leur entrée à la Chine. 29°. Manifeʃte de Taytʃong adreʃʃé aux Chinois. 30°. Il forme un camp retranché auprès de Pekin. 31°. Yuentʃonhoan, ancien Viceroi du Leaotong, eʃt accuʃé de trahiʃon & puni de mort. 32°. Taytʃong force un camp de quarante mille Chinois, ʃans pouvoir ʃurprendre Pekin. 33°. Retour de Taytʃong en Tartarie. 34°. Taytʃong eʃt obligé de s'ouvrir un paʃʃage, en forçant les retranchemens qui le fermoient. 35°. Il introduit les uʃages des Chinois parmi ʃes Mancheoux. 36°. Il rentre à la Chine, & vient aʃʃiéger Talingho. 37°. Défaite d'une Armée Chinoiʃe venue au ʃe-*

*cours de Talingho. 38°. Priſe de Talingho. 39°. Adreſſe d'un Commandant Chinois pour recouvrer ſa femme. 40°. Des Chinois rebelles ſe donnent à Taytſong. 41°. Etabliſſement des Ecoles publiques en Tartarie. 42°. Taytſong rentre une troiſiéme fois à la Chine, & bat les Chinois auprès de Taytcheou. 43°. Réponſe de Taytſong à un Ecrit publié au nom de l'Empereur. 44°. Réponſe du même Prince à la fanfaronnade d'un Général Chinois. 45°. Nouveaux ravages des Mancheoux à la Chine. 46°. Les Mancheoux, les Mongoux & les Chinois qui s'étoient donnés à Taytſong, le preſſent de ſe déclarer Empereur de la Chine. 47°. Taytſong conſent à prendre le titre d'Empereur de la Chine, à condition que le Roi de Corée le reconnoîtra en cette qualité. 48°. Lettre des Mancheoux au Roi de Corée. 49°. Lettre des Mongoux au même Prince. 50°. Le Roi de Corée refuſe de donner audience aux députés des Mancheoux & des Mongoux. 51°. Malgré le refus du Roi de Corée,*

*Taytſong ſe déclare Empereur des Tartares & des Chinois. 52°. Il rentre pour la cinquiéme fois à la Chine, 53°. Taytſong revient à Chinyang, & y meurt. 54°. Les Mancheoux après la mort de Taytſong reprennent leur ancienne forme de gouvernement, & ne penſent plus à conquérir la Chine.*

# LIVRE PREMIER.

IL y avoit deux cens ſoixante & quinze ans que la Famille Chinoiſe des Ming avoit enlevé la couronne à la Dynaſtie (1) Tartare des Yuen, quand les Mancheoux, ſortis de la Tartarie (2) Orientale, vin-

(1) Dynaſtie eſt un nom d'origine grécque, employé en parlant des anciennes Monarchies, pour exprimer une ſuite de Souverains de la même famille. Le mot dont ſe ſervent les Chinois, eſt *Chau*; mais il ſignifie proprement la durée de la Dynaſtie.

(2) La Tartarie Aſiatique, ou la grande Tartarie, eſt une Région immenſe, qui depuis la Chine au Sud, s'étend vers le Nord, entre la mer Caſpienne & l'Océan Oriental. Si l'on va de

rent à bout de conquérir la Chine, (3) l'an de Jesus-Christ, 1644.

*Origine des Mancheoux, & leurs griefs contre les Chinois.*

L'origine de ces Mancheoux est peu connue. Quelques-uns les font venir d'une nation sauvage de Tartares Niussés, qui habitoient anciennement un petit pays à l'orient de la Province de Leaotong. (4) D'autres leur ont donné une source moins ignoble, les faisant descendre de ces an-

l'orient au couchant dans la Tartarie la plus voisine des Chinois, on trouve les Mancheoux, les Mongoux, les Kalcas & les Eleutes, connus en Europe sous le nom de Kalmoucs. Toute la Tartarie peut se diviser en trois parties, qui sont la Chinoise, la Russienne & l'indépendante.

(3) La Chine située au Sud-est de l'Asie, est l'Empire le plus étendu, le plus peuplé & le plus ancien qu'il y ait au monde. Ses quinze Provinces sont tout autour : le Petcheli, le Chantong, le Kiannang, le Chekiang, le Fou-kien, le Koangtong, le Koangsi, le Yunnan, le Koueitcheou, le Séchuen, le Chensi, le Chansi; & au milieu le Honan, le Houkouang, le Kiangsi.

(4) Le Leaotong est une Province de la Tartarie Orientale, au delà de la grande muraille de la Chine, c'est-à-dire au delà de ce prodigieux rempart, qui s'étend au nord de la Chine, de l'orient au couchant. Quelques-uns ont confondu la grande muraille avec cette ligne de palissades qui environne le Leaotong. C'est une erreur.

ciens Kins, dont l'Empire, ébranlé d'abord par Gingiskan, (5) fut détruit par ses successeurs; mais il faut avouer qu'il n'y a là-dessus qu'incertitude & qu'obscurité. Ce qui est sûr, c'est qu'avant leurs premiers éclats contre la Chine, au commencement du dernier siécle, les Mančheoux se reconnoissoient Vassaux de l'Empire. Ils y étoient même regardés comme une nation paisible, peu disposée à se réunir sous un Chef, & peu redoutable par conséquent à ceux qui voudroient l'opprimer. Prévention assez bien fondée; elle fut malheureusement portée trop loin.

En 1586, la Cour de Pekin (6) avoit permis à ce peuple d'é-

(5) Gengiskan ou Yentchiskhan, fameux Conquérant Tartare, de la nation des Mongoux, qui subjugua la plus grande partie de l'Asie, & en particulier quelques Provinces de la Chine, vers le Nord. Il mourut en 1227. Environ cinquante ans après, Kublay, appellé aussi Yuensitson, un de ses successeurs, se rendit maître de toute la Chine, & fonda la Dynastie des Yuen.

(6) Pekin, Ville Capitale de la Province de Petcheli &

tendre ſes habitations vers le Leaotong au-delà des anciennes limites ; & il avoit profité de cette grace, ſans trouver la moindre oppoſition. Ce ne fut que ſix ans après, que de nouveaux Mandarins, (7) plus jaloux que leurs prédéceſſeurs de l'étendue de leur reſſort, voulurent abſolument recouvrer le terrein cédé aux Tartares. Le Viceroi leur ordonna d'abord de l'abandonner ; & voyant qu'ils n'obéiſſoient pas, il alla lui-même les y contraindre à la tête d'un grand corps de troupes.

Cette conduite indigna les Mancheoux ; ils en murmurerent hautement, & parurent déterminés à

de tout l'Empire, au 39 d. 55 m. de latitude, & au 134. d. 16 m. 30 ſ. de longitude. Elle a ſix lieuës de circuit, ſans y comprendre les Fauxbourgs. Son vrai nom eſt Chuntienfou. Pekin ſignifie en Chinois Cour du Nord.

(7) Les Portugais donnerent anciennement le nom de Mandarins à ceux des Chinois qu'ils virent revêtus de quelque autorité, & qu'on appelle Koans à la Chine. Il y a des Koans de lettres & des Koans de guerre : les uns & les autres forment la ſeule Nobleſſe de ce pays, après les Princes, Ducs, &c. Cette Nobleſſe n'eſt point héréditaire,

une révolte. L'Officier Chinois craignit effectivement qu'elle n'éclatât après ſon départ ; & pour la prévenir, il imagina un étrange moyen : ce fut de transférer ailleurs toutes les Familles Tartares de ce canton. Un détachement de ſon eſcorte reçut ordre de ſe répandre aux environs, d'y détruire les habitations réunies en villages ou diſperſées dans la campagne, & de mettre en piéces ſans exception tout ce qui pouvoit être de quelque uſage.

Il eſt vrai qu'en agiſſant ainſi, on avoit ſoin de faire entendre aux Mancheoux, qu'ils trouveroient tout en abondance dans le pays qu'on leur deſtinoit. Mais ces pauvres bannis, comptant peu ſur ces belles promeſſes, ne pouvoient ſe réſoudre à déloger. La jeuneſſe & les plus robuſtes d'entr'eux ſe refugièrent dans des lieux inacceſſibles, tandis qu'on enlevoit de force les enfans, les infirmes & les vieillards. Le nombre de ces malheureux monta à plus

de ſix mille, qui périrent pour la plûpart de misère ou de chagrin.

Un traitement ſi dur ne fit cependant qu'une médiocre impreſſion ſur le gros du peuple Mancheou : on le regarda comme un effet paſſager de la mauvaiſe volonté du Viceroi, que la Cour n'avoit garde d'approuver, & qu'elle puniroit même tôt ou tard. Dans cette idée, on ſe raſſura peu à peu; les fugitifs vinrent ſe remettre en poſſeſſion du terrein qu'ils avoient abandonné; les établiſſemens s'y multiplièrent, & on s'y crut à l'abri de toute inſulte. En 1610 la haine des Mandarins ſe réveilla tout à coup. Lorſqu'on s'y attendoit le moins, de nouvelles Troupes Chinoiſes reparurent dans ces quartiers, & y firent un dégat affreux.

Les Mancheoux ſe donnent un Roi.

Les Mancheoux comprenant alors ce qu'ils avoient à craindre, s'ils héſitoient à ſe réunir en corps d'armée, cette union fut enfin réſolue; & par-là même il fut décidé qu'on donneroit à la nation

un Chef absolu, c'est-à-dire un véritable Roi. Le choix en étoit de conséquence; cependant pour le faire à propos, on n'eut pas long-temps à délibérer; une acclamation générale l'ayant fait tomber subitement sur la personne de Taytsou (8), celui-là même que la maison régnante aujourd'hui à la Chine reconnoît pour Fondateur de sa Dynastie.

(8) Ce Taytsou étoit un des Princes ou Chefs de Tribu de sa nation. Né dans un village de Tartarie, appellé Kioro, il s'étoit venu établir avec cinq de ses freres, en un lieu nommé à cette occasion Ninguta, qui en langage Mancheou signifie les six Chefs. Ninguta est aujourd'hui une bonne Ville au 44 d. 24 m. de latitude, & environ au 147 d. 22 m. de longitude.

On dit qu'après l'élévation de Taytsou, une autre branche de sa famille vint le joindre, & que pour s'attacher toujours plus les personnes des deux branches de sa maison, il leur donna la ceinture jaune & la ceinture rouge, comme une marque d'honneur, qui devoit les distinguer des autres Mancheoux. La ceinture jaune fut affectée à la branche régnante, & la ceinture rouge fut donnée à l'autre. Les descendans de cette seconde branche portent encore aujourd'hui à la Chine le surnom de Kioro. On les appelle aussi simplement ceintures rouges.

L'élection de ce Prince fut suivie d'un changement total parmi les Mancheoux ; ils prirent avec les armes les vertus qui font les guerriers : la patience dans le travail, la subordination, la bravoure, un grand zéle pour l'honneur de la nation. C'étoit-là sans doute plus qu'il n'en falloit pour exciter dans toute leur jeunesse un violent desir de se venger des Chinois ; & Taytsou ne manqua pas de le seconder de son mieux. Dès la première année de son régne, il représenta aux différentes Tribus, « qu'il étoit honteux pour elles » de se tenir plus long-temps sur » la défensive ; qu'il falloit franchir les limites de leur pays, » courir sur les terres de l'Empire, » & pour faciliter ces courses, » s'emparer d'abord de Fouchun.

Les Mancheoux prennent Fouchun.

Cette Place étoit par sa situation, une des plus fortes barrières de la domination Chinoise. Taytsou s'en approcha à la tête de trente mille hommes ; & l'ayant investie de tous côtés, il la prit en deux jours par escalade.

A cette nouvelle le Viceroi du Leaotong se crut perdu à la Cour, s'il n'éteignoit au plutôt cet incendie. Il rassembla donc promptement toutes les troupes de sa Province, & leur ayant donné pour Général un de ses Lieutenans, homme de cœur & d'expérience, il les fit marcher contre les Mancheoux. La partie assurément n'étoit pas égale ; Taytsou le comprit, & se retira : mais à l'entrée de la Tartarie, il laissa un détachement considérable, chargé d'observer l'Armée Chinoise, & de l'inquiéter dans ses mouvemens.

Cette sage précaution eut encore plus de succès qu'on n'en attendoit. Ce corps laissé en arrière, étoit de huit à dix mille hommes, qui, sans se commettre imprudemment, attendoit en paix l'occasion d'agir. Ces braves la trouvèrent dans la mauvaise conduite de l'ennemi. Les Chinois croyoient la guerre finie par la retraite des Mancheoux ; & pleins de mépris

Huit à dix mille Mancheoux défont l'Armée Chinoise.

pour cette nation, ils n'obſervoient aucune des régles de la diſcipline militaire. Leur camp tout ouvert & mal gardé invita les Tartares à l'attaquer ; & ils l'attaquèrent un jour ſi bien, que plus des deux tiers de l'Armée Chinoiſe y périt avec ſon Général.

Les Mancheoux, quoique vainqueurs, demandent inutilement la paix.

Une victoire ſi complette, qui auroit dû rendre les vainqueurs plus fiers & plus ardens à continuer la guerre, produiſit un effet tout opposé. Soit que Taytſou craignît une irruption dans ſon pays de la part de ſes voiſins jaloux & gagnés par les Chinois ; ſoit qu'il s'imaginât en avoir aſſez fait, pour aſſurer la liberté de ſon peuple, il fut le premier à parler de paix. Un Mandarin du nombre de ſes priſonniers, fut chargé d'une lettre de ce Prince au Viceroi du Leaotong ; & cette lettre, après un long expoſé de tous les articles dont les Mancheoux ſe plaignoient, contenoit les plus fortes aſſurances de mettre les armes bas, ſi la Cour vouloit lui rendre juſtice.

Le Viceroi jugea cette affaire d'une trop grande conséquence, pour qu'il osât la terminer de lui-même. Il envoya donc à la Cour la lettre du Général Tartare, résolu de ne rien entreprendre, avant que d'avoir reçu des ordres précis sur la manière de se conduire. Ces ordres si long-temps attendus, furent à la fin expédiés, & ils se trouvèrent des plus mortifians pour ce Mandarin. Il se vit non seulement révoqué, mais dégradé encore honteusement, & réduit à la condition du simple peuple. Quant aux Mancheoux, on ne daigna pas répondre à leur lettre. Les Ministres & les Courtisans n'envisageant l'ennemi que de loin, le jugèrent peu redoutable, & prirent le parti de le mépriser. De nouveaux Commandans en faveur furent envoyés sur cette frontière, avec ordre de lever des troupes, de garnir les postes de défense, & d'aller exterminer ces mutins.

Taytsou s'apperçut bientôt

qu'on ne penſoit à rien moins qu'à un traité de paix. Ainſi pour n'être pas prévenu, & pour attirer plus de monde ſous ſes étendards (9) par l'eſpérance du butin, il ſe hâta d'entrer en campagne. Il prit même dès-lors une ferme réſolution de pouſſer ſa vengeance à l'extrémité, & d'attaquer deſormais ſans ménagement une puiſſance, ſelon lui, moins formidable que ſuperbe, dont toute la politique ne tendroit plus qu'à la ruine entière de ſa nation.

Ce ne fut point là une ſimple menace. Les Tartares pénétrèrent bien avant dans le Leaotong, & vinrent aſſiéger Singho. La Place n'étoit pas mauvaiſe, & elle avoit une garniſon ſi nombreuſe, que le Lieutenant du Gouverneur propoſa de ſortir avec l'élite de leurs ſoldats, pour aller donner ſur l'ennemi. Sa vue étoit non ſeulement d'aguerrir les Chinois, en les

Les Mancheoux prennent Singho.

(9) Les Troupes Tartares ſont abſolument ſans infanterie.

tirant de leurs retranchemens, mais de faire perdre aux Mancheoux cet air de confiance & cette audace, dont leur Général profitoit si bien.

L'avis du subalterne fut rejetté; & d'abord il parut qu'on avoit eu raison de se réserver à défendre la Place. Les Tartares ayant voulu tenter l'escalade, furent repoussés avec vigueur: mais loin de se ralentir, leur ardeur n'en fut que plus vive. Un mur qu'ils avoient sappé durant trois jours, étant tombé tout à coup, ils donnèrent un assaut violent qui fit périr bien du monde de part & d'autre. Peut-être même auroit-il été sans succès, si pendant l'attaque un Officier Chinois, gagné d'avance par les Tartares, n'eût enfin trouvé le moyen de les introduire dans Singho. Toute la garnison fut massacrée, avec plus de dix mille habitans. L'Armée victorieuse, après quelques jours de repos, inonda les campagnes voisines, & y fit d'horribles ravages.

Le Viceroi du Leaotong pénétre en Tartarie, & n'y fait rien.

Cependant le nouveau Viceroi Hyontinpié étoit arrivé dans sa Province. Pour se montrer digne de son poste, il forma promptement une grosse armée qu'il voulût conduire en personne, & qui entra aisément dans la Tartarie, où elle reçut un renfort de dix mille Coréens. (10) Les Mancheoux ayant appris cette diversion des Chinois, abandonnèrent aussi-tôt le Leaotong, pour voler à la défense de leur pays; mais comme ils y rentroient d'un côté, le Viceroi en sortoit de l'autre. Ce grand Mandarin se défioit trop de ses nouvelles levées, pour oser

(10) La Corée, grande Péninsule de l'Océan Oriental, est un Royaume tributaire de la Chine, séparé du Leaotong par une grande ligne de palissades, appellée Mouteouching, c'est-à-dire, Muraille de bois. Etendez la main vers le midi, & ouvrez un peu le pouce tourné à l'orient, ce pouce représentera la Corée; le tour des doigts & leur milieu vous donneront les quinze Provinces de la Chine, selon l'ordre rapporté plus haut N°. 3. Allant ensuite depuis la naissance de l'index jusqu'au petit doigt, vous aurez le pays des Mancheoux, y compris le Leaotong, celui des Mongoux, des Kalcas & des Eleutes.

avec elles attendre de pied ferme un ennemi accoutumé à vaincre, & qui combattoit pour sa liberté. Cette expédition se réduisit donc à quelques dégats, & à la punition de deux transfuges qu'on découvrit parmi les Tartares. Hyontinpié voulut sans doute aussi réserver ses troupes pour l'année suivante, durant laquelle il prétendoit faire les plus grands efforts contre les Mancheoux, & prendre si bien ses mesures, que leur ruine fût inévitable.

L'armée qu'il mit sur pied au commencement de 1619, montoit à plus de cent mille hommes. Il la partagea en quatre corps à peu-près égaux, qui par autant de différentes routes devoient entrer au même temps dans la Tartarie, & s'y réunir à Eultaokoan, qui étoit le rendez-vous général. Le dessein du Viceroi étoit qu'on prévînt les Tartares, en allant les attaquer dans leur pays, avant que leur armée eût achevé de se former.

Il y a apparence que ſi ces diſpoſitions d'Hyontinpié avoient été exactement ſuivies, les Mancheoux, cette année auroient couru un très-grand danger : mais la vanité d'un ſeul homme fit avorter les projets du Viceroi. Un de ſes quatre Lieutenans Généraux, nommé Touſong, ébloui de la gloire qu'il acquerroit, s'il étoit le premier Chinois qui eût battu les Tartares dans cette guerre, crut en avoir trouvé l'occaſion, & il la ſaiſit. Comme il s'avançoit vers Eultaokoan, on vint lui dire que les Mancheoux ſe formoient au delà de l'Yunho, & qu'ils n'étoient encore qu'environ douze à quinze mille hommes. Il ſe détourne auſſitôt de ſa route, s'approche de la rivière, & ne craint pas de la paſſer à la vue de l'ennemi. Ces ſortes de tentatives ſont, comme on le ſçait, très-délicates, & demandent bien des précautions. Touſong en prit fort peu ; auſſi fut-il battu, comme il devoit l'être.

Défaite de Touſong, Lieutenant-Général Chinois.

Le Roi des Mancheoux averti

à temps de l'approche des Chinois, ſoupçonna aiſément leur deſſein, & à l'heure même il prit ſon parti. Après avoir mis la moitié de ſon monde en embuſcade, il ſe tient avec le reſte à quelque diſtance de la rivière, diſpoſé à reculer, à fuir même avec précipitation dès que les Chinois ſeroient hors de l'eau. A peine eurent-ils paru, que les Tartares, affectant un grand air de frayeur, ſe retirent tout à coup, & prennent la fuite. Touſong au comble de ſa joie, fait avancer les premières troupes qui avoient pris terre, ordonne aux autres de les ſuivre, & croit tenir la victoire en ſes mains. Cependant les fuyards s'arrêtent, font volte face, & marchent fièrement à l'ennemi. Au même temps ceux qui étoient en embuſcade donnent en queuë ſur les Chinois : on les met partout en déſordre, & ce déſordre eſt bientôt ſuivi d'un carnage affreux. Le téméraire Général fut un des premiers qui périt dans cette action.

Défaite de Malin, autre Officier Chinois.

Malin qui conduisoit une autre division de l'Armée Chinoise, apprit la défaite de Tousong, avant que d'avoir atteint Eultaokoan. Il pensa aussitôt à se mettre sur ses gardes, & à se retrancher du mieux qu'il pourroit: mais la vivacité des Mancheoux rendit sa précaution inutile; il les eut sur les bras, lorsqu'il les croyoit encore bien éloignés. Ses troupes déjà abbattues de la nouvelle, qu'on ne put leur cacher, du funeste combat d'Yunho, se défendirent très-foiblement, & tous les efforts du Général ne purent empêcher leur déroute. On les poursuivit si chaudement dans leur fuite, qu'il en échapa bien peu au fer des Mancheoux.

Ruse des Mancheoux pour surprendre le Général Lyeou-yen.

Ces deux victoires obtenues coup sur coup, donnèrent occasion aux Tartares d'en remporter une troisiéme aussi pleine & aussi glorieuse que les autres. Lyeou-yen, un des Lieutenans Généraux qui devoit se joindre aux trois autres à Eultaokoan, après être

entré dans la Tartarie, s'étoit vu obligé d'y forcer quelques postes qui auroient pu l'empêcher d'avoir ses derrières libres. Ces petites expéditions avoient retardé considérablement sa marche, & il n'étoit pas encore à portée d'être instruit du malheur de ses Collégues. Les Mancheoux supposèrent qu'il n'en sçavoit rien, & cette supposition qui se trouva juste, leur fit venir la pensée de le surprendre.

Comme ils avoient gagné une grande quantité d'armes & d'enseignes dans les deux combats précédens, ils imaginèrent de substituer à leurs étendards ceux des Chinois, & de se revêtir de leurs cuirasses, pour aller à grandes journées à la rencontre de Lyeouyen. La parfaite connoissance qu'ils avoient du pays, les mit en état d'abbréger leur route; & leur déguisement fit qu'on les laissa approcher sans difficulté; les Chinois ne doutant pas que ce corps de troupes ne fût une de leurs

divisions. D'autre part les Tartares n'appercevant dans le camp ennemi aucun mouvement extraordinaire, se persuadèrent toujours plus que leur ruse avoit réussi : ils firent alte le plus près qu'il leur fut possible, tant pour repaître, que pour mieux observer le terrein. S'étant ensuite bien assurés que les Troupes Chinoises ne s'attendoient pas à une attaque, ils fondent sur elles un peu avant le coucher du soleil, & les taillent en piéces ou les dissipent.

Les Mancheoux continuent leurs ravages.

Ainsi des quatre Lieutenans Généraux, à qui le Viceroi avoit distribué sa grande armée, le seul Lyjupé eut le bonheur de n'être pas battu. Le désastre des trois autres lui fit prendre le parti de se retirer promptement, & il se rendit dans le Leaotong, sans avoir reçu aucun échec. On lui en sçut bon gré à la Cour de Pekin, où ses Protecteurs firent beaucoup valoir le mérite de sa retraite. Foible consolation cependant parmi tant de pertes, suivies immédiatement

ment des excursions les plus violentes, que les Mancheoux firent sans relâche sur cette frontière, tout le reste de cette année.

Pour mettre fin à ces ravages, le Conseil de l'Empereur, suivant sa méthode ordinaire, rappella le Viceroi du Leaotong, & nomma pour lui succéder un autre grand Mandarin, sur lequel on comptoit beaucoup. Cet homme néanmoins avec les meilleures intentions du monde & une armée considérable qu'il amena avec lui, ou qu'il leva en partie dans sa Province, ne fit rien ou presque rien de ce que la Cour avoit attendu. Il garnit à la vérité quelques Places, & forma divers cordons de troupes sur les confins de la Tartarie : mais ces obstacles ne purent arrêter les Mancheoux ; ils évitoient facilement les uns, & forçoient impunément les autres. Les garnisons ayant une défense expresse de sortir hors de leurs remparts, la campagne étoit désolée, sans que les Commandans Chinois pussent l'em-

pêcher. Quant à ceux qui gardoient les lignes, leur usage étoit de les laisser vuides, & de s'enfuir, dès que l'ennemi s'en approchoit.

Ce desordre alla si loin, que Leaoyang, Capitale du Leaotong, faillit à tomber au pouvoir des Mancheoux. Le feu ayant pris aux poudres, fit sauter l'arcenal & un grand quartier des murs voisins, dans le temps qu'un Parti Tartare rodoit autour de cette Ville. Il pouvoit y entrer sans beaucoup de peine, & s'en saisir, assuré qu'il étoit de se voir bientôt soûtenu par les divers détachemens qui couroient la Province : mais ces Mancheoux, moins avides de gloire que de butin, aimèrent mieux continuer leurs courses.

C'étoit alors, plus que jamais, le goût dominant de cette Nation. La vue d'un danger éminent l'avoit obligée à réunir ses forces ; & , ce danger passé, l'union des différentes Tribus devenant moins nécessaire, étoit moins étroite.

D'ailleurs pour former quelque grand dessein, il auroit fallu que l'autorité du Chef se trouvât plus ancienne & mieux affermie dans sa famille; ou qu'elle eût occasion de se développer & de croître à la faveur de certains événemens heureux, que le temps seul pouvoit amener.

Les Mancheoux se tiennent en repos durant quelque temps.

La mort de l'Empereur Chintsong, qui arriva en 1620; celle de son Successeur Kouantsong, qui la suivit un mois après, & la grande jeunesse du Prince Hitsong, fils aîné de ce dernier & son Successeur immédiat, peuvent être regardées, comme autant de dispositions préliminaires à la grande révolution qui se préparoit. Elles offroient du moins un point de vue bien flateur à l'ambition du Roi des Mancheoux; soit qu'il se proposât de conquérir la Chine, ce qui n'est pas hors de vraisemblance; soit, comme il est plus probable, qu'il voulût seulement la démembrer vers le Nord. Un obstacle cependant devoit lui

paroître invincible de la part de ses nouveaux sujets. Enrichis du butin qu'ils avoient déjà fait sur les Chinois, & persuadés que leurs anciens persécuteurs les laisseroient à la fin tranquilles, ces Tartares paroissoient soupirer après le repos. Peut-être en avoient-ils un besoin réel, pour donner le temps à leur jeunesse de se former peu à peu au métier des armes, & de remplacer bien des guerriers, que tant de combats joints aux fatigues de la guerre n'avoient pas manqué de leur faire perdre.

Imprudence du Viceroi Yuenyntay.

Mais le zéle mal entendu d'un nouveau Viceroi, nommé Yuenyntay, vint dès les premiers mois de l'année suivante délivrer le Prince Taytsou de cet embarras, & réveiller l'ardeur assoupie de ses Tartares. Yuenyntay, homme de cabinet, sans aucune expérience dans la guerre, ne fut pas plutôt arrivé dans sa Province, qu'il voulut se rendre recommendable par quelque action d'éclat. Son systême n'étoit pas d'aller forcer

les Mancheoux dans leurs montagnes, de pénétrer dans leurs défilés, & de leur faire une guerre ouverte : de pareilles expéditions ne pouvoient être de ſon goût, & ſes inſtructions les lui défendoient expreſſément. D'autre part, ſon génie actif ne pouvoit ſe borner à rendre la juſtice au peuple, à remplir les fonctions ordinaires des Vicerois. Le parti qu'il prit, fut d'oppoſer de fortes barrières aux fréquentes invaſions de l'ennemi, & de le contenir par-là dans ſon ancien domaine. S'il eût différé ce coup d'éclat encore quelque temps, pour donner aux Mancheoux tout le loiſir de bien goûter les douceurs du repos, de s'amollir dans la ſécurité & dans l'abondance ; tandis qu'il auroit cherché lui-même avec adreſſe l'occaſion de les diviſer entr'eux, ou de les endormir au moins par quelques avances faites à propos, Yuenyntay eût infailliblement réuſſi dans ſon projet. Il y a même apparence que c'étoit en ce ſens qu'il avoit

obtenu la permission de la Cour, au sujet des ouvrages qu'il méditoit. Mais aller brusquement sur la frontière, montrer à l'ennemi, encore en armes le frein qu'on veut lui jetter, sans être en état de le lui faire prendre : c'est une imprudence des plus marquées, dont les suites ne pouvoient être que bien fâcheuses.

Le Viceroi ne tarda pas à les découvrir ces funestes suites, & il n'étoit plus temps de s'en garantir. A la vue de ces forts multipliés qu'on élevoit autour de leur pays, les Mancheoux montent à cheval ; ils se rassemblent de tous leurs quartiers, entrent dans le Leaotong, & vont attaquer Faniang, très-bon poste, dont la prise étoit essentielle aux progrès de leurs armes, par la raison que nous dirons bientôt.

Les Mancheoux prennent Faniang, après un rude combat

Le Mandarin qui y commandoit, étoit un brave Officier, & il avoit un bon corps de troupes. Voyant approcher les Tartares, il voulut sortir de la Place, pour les aller

combattre, à mesure qu'ils arrivoient, & sans leur donner le temps de se reconnoître. Mais parmi ses gens il avoit malheureusement bien des traîtres, qui étoient d'intelligence avec l'ennemi. Dès le commencement de l'action, ces Chinois infidéles tournèrent leurs armes contre le Gouverneur; il fut battu & poursuivi de si près, que les vainqueurs entrèrent dans la Ville pêle mêle avec les fuyards. Ici le combat recommença avec encore plus de fureur : trois Officiers entr'autres qui étoient restés dans la Place, s'étant mis à la tête d'une partie des Bourgeois, soutinrent quelque temps l'effort des Mancheoux. Il fallut céder enfin; & après le massacre de ses défenseurs, Faniang tomba au pouvoir des Tartares. La prise de cette Ville, ainsi qu'ils l'avoient prévu, leur donna une libre entrée dans l'intérieur de la Province : ils profitèrent sur le champ de cet avantage, & prirent le chemin de la Capitale.

Les Mancheoux assiégent Leaoyang, Capitale du Leaotong.

Le Viceroi s'y trouvoit actuellement, & il étoit déterminé à se bien défendre. Dès qu'il eut appris que Faniang avoit été forcé, il employa tout son monde à réparer les murs, à nettoyer le fossé, à faire en un mot au dedans & au dehors de la Place, tout ce que ses livres avoient pu lui apprendre de pratiques utiles en pareil cas. Non content de ces dispositions, il fit sortir un gros détachement, pour aller observer l'ennemi, & le combattre à propos, si l'occasion s'en présentoit.

La rencontre se fit à une demi-lieuë de la Ville, & on en vint aux mains avec une ardeur égale des deux côtés. L'avantage cependant fut bientôt décidé en faveur des Mancheoux: ils dissipèrent le détachement Chinois; & s'avançant jusqu'aux portes de la Ville, ils s'empressèrent de l'investir. Les renforts qu'ils reçurent dans ce même temps de plusieurs corps de Mongoux, les mirent en état d'en venir à bout. Ainsi par une vicis-

ſitude des plus ſingulières, ces Tartares que le Viceroi Yuenyntay avoit voulu reſſerrer quelques mois auparavant dans leur pays, l'enfermèrent ſi bien lui-même dans la Capitale de ſa Province, qu'il n'en put plus ſortir, & qu'il y périt.

Les foſſés de la Place étant pleins d'eau, Taytſou comprit d'abord que le ſiége ne pouvoit réuſſir, ſi on ne faiſoit une ſaignée aſſez conſidérable, pour procurer un libre paſſage aux troupes. Ce fut donc là le premier objet de ſes ſoins. La moitié de l'armée eut ordre de creuſer différens canaux, tandis que l'autre étoit en obſervation & en garde contre les ſorties. Le Viceroi en fit pluſieurs, qui furent toujours ſans ſuccès; au-lieu que le travail des aſſiégeans alla ſi bien dès les premiers jours du ſiége, qu'au quatriéme on pouvoit paſſer le foſſé à ſec, & attaquer la Place dans les formes. (11)

On fait une ſaignée au foſſé de Leaoyang.

(11) On prie le Lecteur de faire attention aux deux points que voici: 1°. que la

Tout y étoit en une étrange fermentation. Yuenyntay n'oublioit rièn pour calmer les esprits de la multitude ; mais il n'étoit pas estimé des gens de guerre, & on sçait combien ce défaut d'estime nuit au service ; combien, en quelque pays du monde que ce soit, il contribue à décréditer, à avilir même le commandement.

Prise de Leao-yang.

Ici le desordre alla si loin, qu'une vingtaine d'Officiers mécontens, avec environ deux cens soldats qu'ils avoient gagnés, formèrent le dessein de livrer la Ville aux Mancheoux. Le bruit de ce complot s'étant répandu parmi les Bourgeois, les jetta dans le desespoir ; & plusieurs en vinrent jusqu'à se donner la mort, après avoir égorgé toute leur famille.

fortification Chinoise & Tartare, l'attaque des Places, & tout l'art militaire de ces deux nations différent considérablement des Pratiques qu'on suit en Europe : 2°. que ne voulant rien prêter ici à l'Auteur de la grande histoire de la Chine, on se contente d'exposer les siéges & les batailles de la maniére à peu-près qu'il les rapporte lui-même, sur les mémoires les plus authentiques.

Ce qui portoit ces malheureux habitans à de si cruelles extrémités, étoit l'idée qu'on s'étoit efforcé de leur donner de la férocité inouïe des Tartares ; & il faut avouer que depuis le fatal instant qu'on leur eut ouvert une des portes de la Ville (car c'est à quoi aboutit enfin la trahison des Officiers mécontens,) les Mancheoux en vainqueurs sanguinaires portèrent la cruauté aux derniers excès.

Le Viceroi voyant l'ennemi dans la place, sans qu'il lui fût possible de l'en chasser, se retira dans une tour où il se tua de ses propres mains. Toute la garnison, à la réserve des traîtres, fut passée au fil de l'épée, & le plus grand nombre des habitans eut le même sort. Ceux qui échappèrent au fer des Tartares avoient eu la précaution de se couper les cheveux à la Mancheou, (12) & ce fut ce qui les sauva.

(12) Les Mancheoux & la plûpart des autres Tartares se rasent la tête, en conservant

Allarme dans Pekin.

De si tristes nouvelles portées à Pekin y causèrent une grande allarme. L'Empereur convoqua aussitôt une Assemblée extraordinaire de Princes & de Ministres pour délibérer sur ce qu'on feroit dans une circonstance si fâcheuse, où il étoit à craindre que l'ennemi ne pénétrât plus avant. Le résultat des délibérations de ce grand Conseil fut, « que le Viceroi Yuenyntay » avoit eu tort de se laisser enfer» mer dans Leaoyang ; que son » prédécesseur Hyontinpié enten» doit la guerre de ce pays-là mieux » que personne, & qu'il falloit l'y » renvoyer sans perdre temps, » avec les troupes qu'il deman» deroit.

En conséquence de cet avis donné au Monarque, il se fit de grandes levées de soldats à Pekin & dans le Petcheli ; mais les troubles qui s'élevèrent cette année en

néanmoins une petite tresse de cheveux qui leur pend sur l'épaule. Il y a quelque chose d'approchant dans la manière dont on représente les anciens François. Serions-nous originairement un peu Tartares ?

diverses Provinces de la Chine, ne permirent pas à l'Empereur d'agir efficacement contre les Mancheoux. Ceux-ci eurent par là beau jeu: cependant ils n'en abusèrent pas; voyant qu'on les laissoit en repos, ils s'y remirent aussi eux-mêmes, & se continrent à peu-près dans les bornes de leurs conquêtes, c'est-à-dire dans la partie orientale du Leaotong. Il se forma même peu à peu une sorte de correspondance entre les deux peuples, qui devoit naturellement leur être utile.

Inaction des Mancheoux.

Ce fut durant ce calme, que mourut en 1626 le Prince Taytsou, premier Roi de sa nation, & si digne en effet du thrône, où les Mancheoux l'avoient élevé. Esclaves avant lui, jusques dans leurs déserts, ils y vivoient sans loix & sans discipline: Taytsou brisa leurs fers, en les tirant de la barbarie; & fonda parmi eux une puissance, qui en moins de vingt ans engloutit la Chine. Celui de ses fils qui lui succéda, se

Mort de Taytsou; son fils Taytsong lui succéde.

nommoit Taytsong, Prince aussi sage & aussi vaillant que son pere, d'un génie encore plus actif, ayant l'esprit cultivé par l'étude, & une réputation bien établie chez les Tartares & les Chinois.

Ces derniers, ainsi qu'on l'a dit, ne pensoient pas à inquiéter les Mancheoux; mais comme il n'y avoit aucun traité entre les deux nations, la guerre pouvoit se ralumer à toute heure. Pour l'éloigner toujours plus, le Mandarin qui commandoit alors dans la partie du Leaotong soumise à l'Empire, crut devoir faire quelques démarches propres à concilier les esprits. Sous prétexte d'un compliment de condoléance qu'il devoit, en qualité de bon voisin au Prince Taytsong, sur la mort récente de son pere, il lui envoya une ambassade des plus solemnelles, composée de sept Mandarins. Le Chef de ces envoyés, appellé Lylama, avoit ordre de s'attacher à bien connoître le nouveau Roi, la disposition des Grands à son

Taytsong reçoit une ambassade de la part du Vice-roi de Leaotong.

égard, & les ressources de son état.

Cette marque de considération de la part du Viceroi, plut beaucoup au Prince Mancheou, & il ne tarda pas à y répondre par une députation de trois de ses Officiers, qui devoient faire auprès des Chinois des observations toutes semblables à celles dont Lylama étoit chargé. La lettre qu'il leur remit est une des plus singulières en ce genre, par le mêlange qu'on y voit d'une certaine fierté tartare, avec la franchise & le bon sens qui distinguèrent toujours le brave Taytsong. Il y prend sans façon la qualité d'Empereur ; & pour ne pas déroger au droit qu'il croyoit avoir acquis sur la partie du Leaotong possédée actuellement par les Mancheoux, il ne donne au Mandarin que le titre de Viceroi de Chinyang, (13) qui étoit la Ville où il résidoit. Cette lettre commence ainsi :

(13) Chinyang qui subsiste encore aujourd'hui dans un état de splendeur, est

*L'Empereur des Mancheoux à Yuent-sonhoan, Viceroi de Chinyang.*

Lettre de Taytsong au Viceroi. » Si votre Royaume & le nôtre » ont été en guerre, on ne doit » s'en prendre qu'à l'orgueil insupportable des Mandarins qui gouvernoient le Leaotong. Ils regardoient leur Maître, comme » élevé au plus haut des cieux, » & ils se croyoient eux, des hommes célestes. Non seulement ils » ne faisoient aucun cas des autres Princes, que le Tien * a » préposés au gouvernement des » nations, mais ils en venoient » jusqu'à les outrager. Qui pourroit souffrir une telle insolence ? » Le Tien n'a pas égard à l'étendue ou à la petitesse des états ; » ce qui le touche, c'est la vérité » ou le mensonge qu'on emploie, » en traitant les uns avec les autres. Voilà ce qui l'a porté à

* Le Ciel.

situé au centre du Leaotong, vers le 41 d. 56 m. de latitude, & le 142 d. de longitude. Cette Ville est regardée à présent comme la Capitale de la Tartarie orientale : on l'appelle aussi Mugden.

» nous protéger dans les sujets de
» plainte que nous avions contre
» vous.

Taytsong entre ici dans un long détail des différens griefs de sa nation; dont la plûpart, pour être bien entendus, supposent des connoissances qui nous manquent. La lettre est terminée ensuite de la manière que voici.

» Si vous voulez que nous vi-
» vions bien ensemble, nous exi-
» geons que vous reconnoissiez le
» tort que vous avez eu de nous
» maltraiter, & que pour répara-
» tion vous nous donniez cent
» mille Taëls (14) d'or, & un
» million de piéces de soie. De
» plus, pour maintenir la paix que
» les deux nations souhaitent éga-
» lement, comme je le suppose,

(14) Taël est le nom que les Portugais donnèrent au Leang Chinois, qui veut dire une once. Le Leang ou Taël d'argent vaut environ cent sols de notre monnoie, & celui d'or à proportion. L'or & l'argent ne sont pas monnoyés à la Chine: on les pése à chaque payement. C'est le seul moyen, dit-on, de s'y garantir des faux monnoyeurs.

» nous nous engageons à offrir » tous les ans à votre Maître dix » perles orientales, mille peaux » de zibelines, & mille livres de » Ginseng. (15) Bien entendu que » votre Roi de son côté s'engage- » ra à nous donner tous les ans » dix mille taëls d'or, cent mille » taëls d'argent, cent mille piéces » de soie, & trois cens mille pié- » ces de toile bleuë. Nous écri- » rons cet accord, nous le jure- » rons (16) à la face du ciel & de » la terre, & nous le scellerons de » nos sceaux. A ces conditions, » mon peuple & le vôtre pourront » vivre en paix. Vous, Yuentson- » hoan, Viceroi de Chinyang, » faites le sçavoir à votre Maître,

(15) Le Ginseng est une plante d'un très-grand prix, qui croît aux environs de Ninguta. Sa principale vertu est dans sa racine, quoique ses feuilles en ayent aussi beaucoup. On croit que le Ginseng de Tartarie est la même plante que le Garantoguen du Canada. Voyez le diction. de médecine, au mot de *Ginseng*.

(16) En parlant d'un traité fait anciennement entre les deux peuples, Taitsong dit qu'on en jura l'observation, après avoir égorgé un cheval blanc & un bœuf noir. J'ai cru devoir remarquer cet usage.

» afin que ſur ſa réponſe, je pren-
» ne là-deſſus ma dernière réſo-
» lution.

On ne ſçauroit dire quel fut l'embarras du Viceroi, après la lecture de cette lettre. L'envoyer à l'Empereur, c'étoit ſe perdre évidemment : ce Monarque & ſes deux derniers prédéceſſeurs n'ayant attribué le ſoulevement des Mancheoux qu'à la ſeule ambition de leurs Chefs, ſans avoir eu connoiſſance des différens griefs dont ils ſe plaignoient ; mais auſſi en ſupprimant cette piéce, le Commandant Chinois ſe chargeoit de toutes les ſuites du reſſentiment de Taytſong. Le parti qu'il prit, fut de faire au Prince Mancheou la réponſe ſuivante, en lui députant un autre Mandarin de confiance, plus habile encore que Lylama.

*Yuentſonhoan, Viceroi du Leaotong à l'Empereur des Mancheoux.*

Réponſe du Viceroi à la lettre de Taytſong.

» J'ai été ravi de joie, en voyant
» par la lettre que vous m'avez

» écrite, combien vous étiez disposé à vivre en paix avec nous. » C'est là une preuve de votre bon » cœur, & du cas que vous faites de la vie des hommes. Le » Tien qui le voit du haut de son » thrône, ne manquera pas de » vous en récompenser, & de faire fleurir votre peuple au dessus » des autres Tartares, ses voisins. » Quant aux sujets de plainte, » qui vous ont si fort aigri contre » les Chinois, permettez-moi, » Empereur des Mancheoux, de » douter qu'ils soient tels en effet » que votre lettre les expose. » L'Empereur mon maître les a » ignorés jusqu'ici, & je souhaite » de tout mon cœur que vous les » mettiez en oubli vous-même. » En faisant si bien valoir ces prétendus griefs, vous ne dites rien » de tant d'années de guerre qui » ont fait couler des ruisseaux de » sang, & rendu désert un vaste » pays, si peuplé avant votre révolte. Les sujets de plainte que » vous crûtes avoir, peuvent-ils

» être comparés à une désolation » si déplorable ? Votre nation n'a» voit perdu que dix Li (17) de » terrein, & de tous les habitans » du Leaotong, depuis votre fron» tière jusqu'à Chinyang, il n'est » resté qu'une seule vieille femme. » Croyez-moi, Empereur des » Mancheoux, si vous souhaitez » véritablement la paix, sortez » des Villes que vous nous avez » prises, renvoyez-nous les Man» darins avec les Chinois & les » Chinoises que vous retenez: ce » sera là marquer efficacement la » sincérité de vos paroles.

Venant ensuite à l'or & aux autres effets que Taytsong demandoit, comme autant de préliminaires de la paix, le Viceroi s'exprime ainsi.

» Les bienfaits de notre grand » Monarque s'étendent avec pro» fusion chez les étrangers : (18)

(17) Le Li est une mesure itinéraire de la Chine, qui équivaut à la dixième partie d'une lieuë commune de France de 2850 toises.

(18) Il paroît que c'est assez l'usage à la Chine de contenir les

» mais c'est librement qu'il les ac-
» corde. Cependant vous exigez
» qu'il vous fasse des présens, &
» vous les exigez comme un de-
» voir : le pouvez-vous sans atti-
» rer sur votre personne la juste
» colère du Tien ? » Il finit par ces
mots.

» Des lettres fréquentes de part
» & d'autre, pourroient être mal
» interprétées, quand des termes
» peu convenables au respect qui
» est dû à notre Empereur, ne per-
» mettent pas de les produire à
» sa Cour. Grand Prince, mettez-
» moi en état de faire usage des
» vôtres, & prenez une résolu-
» tion digne de vous.

On juge aisément que le Roi Tartare ne dût pas être fort satisfait de cette réponse d'Yuentson-hoan. Elle n'avoit rien de cette hauteur insultante, si ordinaire

Princes Tartares par des présens faits à propos. C'est peut-être ce qu'Yuentson-hoan veut désigner ici. Voyez à la fin de cette histoire un état des présens que Kanghi fit au Kaldan des Eleutes, & aux Princes Kalcas en 1682.

aux Mandarins Chinois, qui traitoient anciennement avec les Mancheoux; les expreſſions en paroiſſoient d'ailleurs ſi bien ménagées à l'égard de Taytſong, qu'il avoit ſujet de s'applaudir de la conſidération qu'on lui marquoit : mais à travers ces ménagemens, le Viceroi montroit dans ſa lettre plus de fermeté qu'on en eût voulu. Le Prince en prit occaſion de revenir à la charge encore plus fortement qu'il n'avoit fait. Il répliqua par une ſeconde lettre qui peignoit au mieux ſon caractére & ſes ſentimens : la voici.

*L'Empereur des Mancheoux, &c.*

» Par votre réponſe à ma lettre » vous paroiſſez ſouhaiter que je » mette en oubli les différens griefs » dont je me ſuis plaint, & j'au» rois dû même, ſelon vous, les » paſſer ſous ſilence en vous écri» vant. Vos deſirs peuvent être » louables, mais le reproche que » vous me faites eſt mal fondé. » Dites-moi, je vous prie, Viceroi

Réplique de Taytſong au Viceroi.

» de Chinyang, quand vous en-
» voyates Lylama, pour me com-
» plimenter de votre part, votre
» intention ne fut-elle pas de tout
» pacifier? Il falloit donc vous
» instruire en détail de ce qui nous
» avoit auparavant brouillés, &
» ne pas conserver au fond de mon
» cœur les sujets de plainte que
» nous avions. Comment faire en
» effet une paix solide, lorsqu'on
» la conclut sans rien éclaircir?
» Vous dites que, si je la veux sin-
» cérement cette paix, je dois
» commencer par vous rendre les
» Villes que nous avons prises:
» étrange proposition qui ne peut
» que m'irriter toujours plus!
» Quoi, le Tien m'a gratifié de ces
» Villes, & vous voulez que j'en
» sorte: y pensez-vous?

Taytsong après ce début vient aux demandes qu'il avoit faites, & apporte pour raison au Viceroi l'usage reçu entre les Souverains d'entretenir par ces sortes de présens mutuels la bonne intelligence entre leurs cours. Il revient ensuite

au

au caractère des Chinois ; & prenant le ton de censeur, il ajoûte.

» Votre Empereur, selon vous,
» est un très-grand Prince ; mais
» comment des étrangers, tels que
» nous, peuvent-ils en juger, si
» ce n'est par la conduite de ses
» Mandarins, par le bien ou le
» mal qui se fait en son nom sur
» la frontière ? Or il a fallu y ve-
» nir en armes pour la délivrer de
» ses tyrans. Non, vous ne sçavez
» ce que c'est que de bien vivre
» avec des voisins. Vous êtes tous
» grands & magnifiques en paro-
» les ; vous promettez beaucoup
» & ne tenez rien : croyez-vous de
» bonne foi, que des protestations
» frivoles, de vains complimens,
» & une conduite mal soutenue,
» puissent jamais vous faire des
» amis ? non sans doute.

A ce reproche le Prince Mancheou ajoûte une plainte sur le cérémonial, & elle est conçue en ces termes.

„ J'ai remarqué dans vos let-
„ tres, que vous mettez votre

„ Empereur de pair (19) avec le
„ Tien, & que Lylama dans les
„ siennes met les Grands de votre
„ Cour de pair avec moi : cet usa-
„ ge ne peut se souffrir. Les Rois
„ tenant sur la terre la place
„ du Tien, pour le gouverne-
„ ment des peuples, peuvent por-
„ ter le glorieux titre de Tiensse, *
„ & doivent par-là être distin-
„ gués des autres hommes. Il
„ faut donc qu'à l'avenir vous
„ ayez soin dans vos lettres de
„ placer votre Empereur plus bas
„ que le Tien. Je consens que
„ vous me mettiez au dessous de ce
„ Prince ; mais je veux être placé,
„ comme il est juste, plus haut
„ qu'aucun de ses sujets : si vous

* Fils du Ciel.

(19) Pour entendre le sujet de plainte dont il s'agit ici, il faut sçavoir qu'à la Chine, la forme des caractères est différente, suivant le plus ou moins d'honneur qu'on veut rendre à ceux dont on écrit le nom, ou que l'on désigne en écrivant. Or Yucntsonhoan employoit la même espèce de caractères, soit qu'il écrivît le nom du Tien, soit qu'il désignât l'Empereur son maître ; & Lylama désignoit les grands Mandarins avec le même caractère qu'il employoit en parlant du Roi des Mancheoux.

„ en agissez autrement, soyèz bien
„ sûr que je m'en tiendrai offensé.

Le Viceroi eut à peine reçu cette seconde lettre de Taytsong, qu'il partit pour la Cour, déterminé à s'y procurer des instructions précises sur la manière de se conduire avec les Mancheoux. Il avoit même résolu de s'ouvrir là-dessus avec l'Empereur, sans lui rien dissimuler du véritable état de sa Province ; mais en arrivant à Pekin, Yentsonhoan trouva le Monarque mort, & son frere Hoaytsong placé sur le thrône, auprès de qui il ne put jamais avoir un libre accès.

Le caractère de bonté du nouveau Souverain, & son amour pour les sciences le rendoient infiniment cher à tout le monde. Telle fut cependant la fatalité des circonstances, que son régne fut un des plus déplorables, & pour le Prince & pour les Sujets. Nulle considération au dehors, beaucoup d'intrigues à la Cour, des mécontentemens sans fin, & des révoltes fréquentes dans les Provin-

ces. Voilà ce que valurent à l'Empereur Hoaytsong les indignes Ministres qu'il employa. Il fut le dernier de sa Dynastie.

Négligence de la Cour de Pekin au sujet des affaires de Tartarie.

Son Conseil montra d'abord peu de sagacité ou peu de zéle, en laissant repartir Yuentsonhoan, pour le Leaotong, sans prendre avec lui de justes mesures pour contenter les Tartares, ou pour les tenir au moins en respect. Ce fut là une faute capitale, dont les suites ne pouvoient être que terribles.

Le Prince Mancheou ne voyant faire aucune démarche pour la paix, éclata enfin contre les Chinois. Il fit monter à cheval les plus braves de sa nation; se mit à leur tête, & ravagea un très-grand pays. On prétend qu'il détruisit trois bonnes Villes, une douzaine de Bourgs, & plus de vingt petits Forts élevés tout récemment pour la garde de cette frontière. Il ne tenoit qu'à lui de faire encore plus de mal; mais il aima mieux s'arrêter au milieu

de ſon expédition, pour donner le temps aux Chinois de réfléchir meurement ſur les conſéquences de cette guerre, qu'ils pouvoient prévenir par un traité.

C'eſt à quoi ils penſoient alors moins que jamais. Le cri des peuples déſolés, & le danger que couroit l'Empire, en laiſſant croître à ſes dépens un Vaſſal rebelle, ne touchèrent que foiblement la Cour de Pekin. Les Miniſtres ne crurent pas même l'affaire aſſez ſérieuſe, pour que l'Empereur en dût être inſtruit; & effectivement il n'en ſçut rien. Les Mancheoux aux portes de ſa Capitale, furent les premiers qui lui apprirent leur révolte, & les ſuccès qu'elle avoit eu. Pour les obtenir ces ſuccès, Taytſong eût d'abord recours au ſeul moyen de les rendre infaillibles, qui n'eſt autre que la diſcipline militaire, pouſſée auſſi loin qu'elle peut aller.

Tay ſong le ve des troupe & for me les huit ba nières.

Après avoir levé une armée des plus nombreuſes, dans laquelle il fit entrer beaucoup de Mongoux,

ce Prince divisa toutes ses troupes en huit grands corps, sous autant de bannières, distinguées entr'elles par les diverses couleurs qu'il leur assigna. Le jaune, le rouge, le blanc & le bleu, furent les couleurs des quatre premières qui devoient les porter sans aucun mêlange. Il donna aux quatre autres les mêmes couleurs, pour le fond; mais une large bordure de couleur différente empêchoit qu'on ne les confondît, soit entr'elles, soit avec les autres. Tous ces corps furent partagés en plusieurs brigades appellées Tchalan, & chaque brigade fut divisée à son tour en plusieurs grandes compagnies que les Tartares appellent Nirou.

Cet arrangement fait, Taytsong exposa en détail aux Chefs de tribu de sa nation & à quelques Princes Mongoux, le projet de campagne qu'il méditoit contre la Chine, & les moyens qu'il vouloit prendre pour y réussir. Tous entrèrent parfaitement dans ses

vues, en avouant de bonne foi qu'un Général si brave & si habile, avec d'aussi belles troupes, ne pouvoit manquer d'être Conquérant. Ce jugement étoit bien fondé; mais il le parut encore mieux lorsqu'à l'issue d'une revue générale, ce Prince adressant la parole aux principaux Officiers de l'armée, leur tint le discours que voici.

„ Nous devons regarder l'entreprise qui nous occupe, comme étant essentielle au bien général de notre nation; & ne pas oublier que nous allons, vous & moi, exécuter les arrêts du Tien. Gardons-nous par conséquent de rien faire en cette occasion qui soit capable de l'irriter. Vous, Princes, Généraux & autres Officiers de mon armée, écoutez attentivement ce que j'ai à vous dire: ce sont mes ordres. Discours de Tayt-song.

„ On ne fera aucun mal à ceux qui se soumettront de bon gré à nous, ni à quoi que ce

„ soit qui leur appartienne ; pas
„ même à leurs poules.

„ Dans ce cas de soumission
„ volontaire, on ne séparera jamais les peres de leurs enfans ;
„ ni les maris de leurs femmes ;
„ on s'abstiendra de toute insulte
„ à l'égard des personnes du sexe ;
„ on ne dépouillera aucun prisonnier ; on ne détruira ni les bâtimens, ni les meubles ; on ne
„ coupera aucun arbre sans une
„ grande nécessité.

„ Quant aux châtimens, voici
„ la régle qu'il faudra suivre. On
„ punira de mort irrémissiblement
„ quiconque aura fait mourir un
„ homme qui se soumettoit à nous ;
„ & la même peine s'étendra à
„ ceux qui auront fait insulte aux
„ femmes & aux filles, en vue
„ de les deshonorer. Les autres
„ fautes qui ne méritent pas la
„ peine de mort, seront punies à
„ l'ordinaire de cent coups de
„ fouet.

„ Au reste, qu'on se tienne en
„ garde contre le vin, lorsqu'on

„ aura passé Chanhaykoang. (20)
„ Vous, Princes, Généraux &
„ autres Officiers de mon armée,
„ je vous charge de tenir la main
„ à l'exécution de ces ordres.
„ Ceux d'entre vous qui auront
„ manqué de vigilance à cet égard,
„ doivent s'attendre à recevoir le
„ même châtiment que le coupa-
„ ble aura mérité.

Quelques jours après la publication de ces Réglemens, toute l'armée se mit en marche. Elle passa la grande muraille sans trouver la moindre opposition, & entra dans la Chine le vingt-cinquiéme jour de la dixiéme lune, (21) c'est-à-dire vers le milieu du mois

(20) Chanhay-koang est le premier poste du Petcheli en deçà de la grande muraille, sur le golfe du Leaotong; vers le 40 d. 2 m. de latitude, & le 137 d. 38 m. de longitude.

(21) L'année chinoise est composée de douze mois lunaires alternativement de trente & de vingt-neuf jours; mais pour ajuster ces lunaisons avec le cours du soleil, on ajoûte de temps en temps un mois intercalaire. L'année commence toujours à la nouvelle lune la plus proche du 15 degré du verseau; & c'est-là aussi le commencement du printemps chinois.

de Décembre de l'an 1629. L'aile gauche s'avança jusqu'à Haneulkoang, (22) poste assez fort, que les Mancheoux avoient résolu de bloquer. Mais le Gouverneur n'étoit pas homme à se laisser enfermer aisément. Ayant sçu que l'ennemi approchoit, il sortit de la Place avec la meilleure partie de sa garnison, & vint donner brusquement sur les premiers Tartares qu'il rencontra. Ceux-ci firent ferme, & le reste de leurs troupes étant arrivé à temps pour les secourir, on mit en piéces le détachement Chinois. Le Lieutenant du Gouverneur qui étoit resté à Haneulkoang, n'eut pas plutôt appris cette défaite, qu'il se coupa les cheveux à la façon des Mancheoux, & les introduisit dans la Place.

Progrès des Mancheoux après leur entrée à la Chine.

Le Mandarin qui commandoit à Tchinkiakeou, (23) en agit

(22) Haneulkoang est situé sur le golfe de Leaotong ou de Petcheli, au 38 d. 20 m. de latitude, & au 135 d. 22 m. de longitude.

(23) Il ne faut pas confondre ce poste avec le fameux paf-

encore plus lâchement. Il alla au devant de Taytsong qui se trouvoit à la tête de l'aile droite ; lui remit les clefs de ce Fort, & se donna à lui avec tout son monde. Il n'en fut pas ainsi du grand Mandarin qui résidoit à Tsunhoatcheou, (24) en qualité de Viceroi

sage de Chankiakeou, trop éloigné pour que Taytsong eût pris de ce côté-là.

(24) Tsunhoa, dans le Petcheli, est une Ville du second ordre, comme le désigne cette addition finale de Tcheou. Sa situation est vers le 40 d. de latitude, & le 135 d. 49 s. de longitude. Je remarquerai à cette occasion qu'à la Chine l'addition de *Fou* à un nom de Ville désigne une Métropole, au moins pour l'ordinaire, c'est-à-dire une Ville du premier ordre & le siège d'une grande Jurisdiction. L'addition de *Tcheou* marque une Ville considérable, mais du second ordre, qui dépend d'une Ville qui a le titre de Fou. Et enfin l'addition de *Hyen* dénote une Ville du troisiéme ordre. Mais on doit observer que l'expression *Tcheou* peut faire partie du véritable nom de quelque Ville du premier ordre, & qu'alors elle n'exclût pas l'addition finale de *Fou*. Nous en avons un exemple dans la célébre Ville de Koangtcheou-Fou, appellée par les Européens Quanton.

De plus, nous dirons en passant que les Chinois donnent les noms de *Ouei* & de *Pao* à des lieux qui ne sont guére occupés que par des soldats. Les *Tchin* & les *Tching* sont des bourgs, dont les premiers sont un peu

d'une partie du Petcheli. Comme il n'y avoit aucune apparence qu'il se rendît de lui-même, Tayt-song voulut l'y engager, en lui écrivant. Sa lettre étoit pressante, & ne souffroit point de replique, vû l'impuissance où l'on étoit dans la Ville de résister long-temps aux efforts des Tartares. Mais l'infortuné Viceroi ne pouvoit se résoudre à un trait d'infidélité manifeste, dont l'exemple ne pouvoit être que pernicieux dans la conjoncture présente. Le parti qu'il prit, fut de se pendre de desespoir ; & les habitans de Tsunhoa ouvrirent aussitôt leurs portes.

plus commerçans que les autres. Les *Keou* sont originairement de gros corps - de-garde établis aux passages de la grande muraille. Les *Koang* & les *Tchai*, des forteresses, les premières dans des gorges, & les autres sur les montagnes. Les *Chi* & les *Tchang* sont de petites Villes marchandes ; les *Y* & les *Tsun*, de simples villages.

J'ajoûterai ici que le mot *King* veut dire cour ou résidence du Souverain. Ainsi comme nous l'avons déja remarqué plus haut, *Pekin* signifie Cour du nord, & *Nanking*, Cour du midi. Si le Prince résidoit à l'orient, à l'occident, ou au milieu de l'Empire, la

La plus grande partie de l'Armée Tartare vint alors se réunir autour de cette Place ; d'où elle marcha en diligence vers Pékin. On en étoit déjà assez près, lorsque Taytsong fit publier le manifeste suivant, adressé à tous les Chinois.

*L'Empereur des Mancheoux, aux Mandarins, Soldats & Peuple de la Chine.*

„ Il n'y a pas long-temps que „ nous étions sur les limites de „ votre Empire, où nous vivions, „ vous le sçavez, en peuple sou„ mis & fidéle. Là nous ne fai„ sions anciennement avec Yehé „ qu'un seul & même peuple, „ quand il plût à un de vos Em„ pereurs de le diviser en deux „ parties, & de donner la meil„ leure à Yehé. (25) C'est un

Manifeste de Taytsong adressé aux Chinois.

Ville de sa résidence s'appelleroit *Tong-king*, *Siking* ou *Tchonking*.

(25) Ce Peuple de Yehé ne peut être qu'un reste de l'ancien Royaume de Hya détruit par Gengis-kan. Sa situation étoit au nord de la Province Chinoise de

„ de ces griefs, dont nous nous
„ sommes plaints bien des fois, sans
„ avoir pu obtenir aucune justice.
„ Sur cela nous avons averti le
„ Tien, avant que de commen-
„ cer cette guerre; & le Tien
„ l'a approuvée, comme vous
„ voyez, en nous livrant d'abord
„ tout le pays qui s'étend à l'Est
„ de la riviere. (26)

„ Taytsou, mon auguste pere,
„ content d'avoir fait cette con-
„ quête, & ne respirant que la
„ paix, écrivit à votre Cour, (27)
„ qui ne daigna pas répondre à
„ sa lettre. La guerre ayant re-
„ commencé, le Tien a continué
„ de nous favoriser jusqu'à ce
„ jour: tout ce qui est situé le

Chensi, au-delà de la grande muraille, par rapport à Pekin.

(26) La Rivière dont il est ici parlé, est le Lyau, qui partage en deux le Leaotong. Son embouchure est à la tête du golfe de Petcheli ou de Leaotong.

(27) Ceci ne peut s'accorder avec ce qui est dit au commencement de cette histoire, si on ne suppose que Taytsou écrivit deux différentes fois pour avoir la paix: car au temps de sa première lettre il n'avoit pas encore conquis la partie orientale du Leaotong.

„ long de la rivière à l'oueſt, „ vient de tomber en notre pou-„ voir. Quelque avantage cepen-„ dant que nous ayons remporté, „ la paix a toujours été l'objet „ de mes vœux. Je n'ai rien ou-„ blié pour l'établir ſolidement „ avec vous : mes lettres en font „ foi. Non ſeulement on n'y a eu „ aucun égard ; mais on nous a „ mépriſés, juſqu'à nous traiter „ d'une manière indigne. Là-deſ-„ ſus, après avoir de nouveau „ averti le Tien, j'ai repris les ar-„ mes ; & par le ſuccès qu'elles „ ont, votre Cour doit convenir „ entre nous, qu'elle a pris un „ très-mauvais parti.

„ Vous Mandarins, Soldats „ & Peuple de la Chine, ſçachez „ que ceux d'entre vous qui ſe „ ſoumettront à moi de bonne „ grace, recevront plus d'hon-„ neurs & de richeſſes, qu'ils „ n'en ont jamais eu ſous les Ming. „ Mais auſſi tous ceux qui refuſe-„ ront de ſe rendre, ſeront mis à „ mort ſans rémiſſion : & ne vous

„ en prenez point à moi ; ce n'eſt „ pas moi qui les ferai mourir, „ c'eſt votre maître & ſon conſeil.

„ Ils me reprochent que le „ Prince d'un état auſſi petit „ que le mien, ne doit jamais „ s'attribuer la qualité de *Ti* * „ mais je leur réponds que les „ *Leao*, les *Kin* & les *Yuen* n'a- „ voient d'abord qu'un très-petit „ pays, qu'ils prirent cependant „ le titre de *Ti*, & ſe rendirent „ maîtres de la Chine en tout ou „ en partie. Le Fondateur même „ de la Dynaſtie des Mings, qu'é- „ toit-il? Un Bonze Hochang, (28) „ que le Tien voulut élever juſ- „ qu'au thrône : car le Tien élève

* Empereur.

(28) Le nom de Bonze exprime en général les Prêtres & autres Miniſtres du culte idolâtre de la Chine & du Japon. Ils vivent pour la plûpart en communauté. Il y a auſſi des Bonzeſſes dans des maiſons ſéparées de celles des hommes ; mais qui gardent aſſez mal la cloture. Tous les Bonzes ſont ou *Lamas* ou Hochangs. Les Lamas viennent originairement de Tartarie, & les Hochangs des Indes : les uns & les autres font profeſſion d'adorer l'idole *Fo*. L'Ordre Hiérarchique eſt plus ſenſible chez les Lamas, que chez les Hochangs.

„ qui il lui plaît. Qui sçait, s'il „ ne m'a pas choisi pour devenir „ un jour votre maître, & succé- „ der aux Princes Mings ?

Si cet écrit ne vint pas à bout de produire dans l'esprit des Chinois tout l'effet que Taytsong s'étoit proposé en le publiant; du moins leur fit-il comprendre aisément, jusqu'où l'ambitieux Mancheou portoit ses vues. Tout paroissoit les seconder du côté des opérations militaires; les Troupes Chinoises n'osoient se montrer devant lui : peu de Places vouloient courir les risques d'un siége, & il se voyoit aux portes de Pekin.

Taytsong forme un câp retranché auprès de Pekin.

Cependant comme il arrivoit de toutes parts de grands corps de milices au secours de cette Capitale, le Prince Tartare jugea à propos de former un camp bien retranché, qui fût à couvert de toute surprise, & d'où il pût faire sortir en liberté ses détachemens. Haitsé, maison de plaisance de l'Empereur, fut le lieu qu'il choisit;

comme étant le plus avantageux par sa situation, le plus abondant en fourrages, & le plus commode pour les convois.

Il y avoit à la vérité, tout auprès, sur la grande route de Pekin, un camp Chinois commandé par un habile homme, qui auroit pu inquiéter les Mancheoux : mais une horrible calomnie, en perdant ce Général, mit les Tartares absolument hors de crainte de ce côté-là.

Nous avons vu plus haut les démarches qu'avoit fait Taytsong auprès d'Yuentsonhoan, Viceroi du Leaotong, pour parvenir à une bonne paix avec la Chine. Ce Mandarin en avoit parlé fortement au principal Ministre d'Etat, nommé Sienlonsi, qui s'obstina cependant à n'en rien dire à l'Empereur. Obligé ensuite, après un an de séjour à Chinyang depuis son retour en cette Ville, d'abandonner toute la Province aux Mancheoux, Yuentsonhoan se mit à lever des troupes dans le Petcheli ; il les

joignit à celles que ses amis lui amenèrent de divers endroits, & forma ainsi une petite armée, qui n'étoit rien moins que méprisable. Le camp qu'il avoit choisi, étoit bon; mais il se trouvoit, comme nous avons dit, fort peu éloigné de Haitsé, que les Tartares venoient d'occuper.

Quoique ce voisinage n'eût assurément rien de concerté, un Courtisan, ennemi mortel de cet ancien Viceroi, crut y voir une occasion favorable de satisfaire pleinement sa haine. Il fit entendre à l'Empereur que ce Mandarin, si zélé en apparence, n'étoit réellement qu'un traître, qui après avoir attiré les Mancheoux à la Chine, ne tarderoit pas à se joindre à eux. La situation de son camp, & le silence qu'on supposoit faussement qu'il avoit gardé, au sujet des plaintes & des prétentions des Tartares, donnoient à la calomnie une couleur de vérité, qui frappa d'abord l'Empereur. Mais ce Monarque, en Prince

Yuentsonhoã ancien Viceroi du Leaotong est accusé de trahison.

équitable, qui craint de condamner un innocent, voulut auparavant ſe bien éclaircir ſur la réalité de cette trahiſon. Il chargea un Eunuque de confiance d'examiner l'affaire avec ſoin, en ſe rendant auprès de l'accuſé, pour y éclairer ſes démarches, ſans qu'il pût ſe douter de rien.

L'Eunuque, ainſi que la plûpart de ſes ſemblables, n'étoit lui-même qu'un ſcélérat, vendu à l'accuſateur d'Yuentſonhoan. Il ſortit de Pekin, & fut quelques jours abſent de cette Capitale, ſans paroître néanmoins au camp du Viceroi. Revenant enſuite tout à coup, & faiſant l'homme effrayé, il dit à ſon Maître que le Mandarin accuſé, étoit véritablement coupable, qu'il travailloit à gagner toujours plus ſes troupes, & que tout étoit perdu, ſi on laiſſoit vivre plus long-temps ce traître. Le moyen de s'en défaire eſt d'autant plus aiſé, ajoûta-t-il, que ce Général infidéle ne s'imagine pas qu'on le ſoupçonne.

Sur cet avis que le Monarque Chinois crut des plus sincéres, ce Prince écrivit à Yuentsonhoan de se rendre inceſſamment à la Cour, pour y délibérer avec les Ministres, & prendre avec eux les moyens convenables de résister efficacement aux Tartares. L'obéissance fut des plus promptes : mais à peine l'accusé parut-il dans le Palais, qu'on le chargea de chaînes, & qu'on lui fit son procès dans les formes. Malgré tout ce qu'il put dire pour sa défense, cet Officier innocent, & effectivement zélé pour son Prince, (29) fut condamné à la mort, comme coupable de trahison, & exécuté en pleine rue. Ce seul trait peut faire juger de l'esprit qui dominoit à la Cour de Pekin : esprit

(29) Le P. Martini dans son histoire de la guerre des Tartares, dit nettement que ce Viceroi étoit coupable de trahison. C'étoit alors un bruit général, dont le tems a découvert la fausseté. Au reste l'exécution des traîtres se fait à la Chine au milieu des rues, au lieu que les autres crimes sont punis ordinairement dans l'enceinte des prisons.

d'intrigue, de basse jalousie & de cabale, dont le foible Empereur étoit le jouet.

Un point cependant, où ce Prince fut bien servi, au temps dont nous parlons, c'est la défense de sa Capitale. Les Tartares à la vérité manquoient d'artillerie, & n'avoient pas, à beaucoup près autant de monde qu'il en eût fallu pour investir cette grande Ville; mais ils rodoient sans cesse autour des murs, épiant l'occasion d'une surprise. Taytsong fit même quelque chose de plus; après avoir reconnu le terrein, il attaqua subitement à la pointe du jour un camp de quarante mille hommes, retranché sous le canon de Pekin, & le força en moins d'une heure. Les Mancheoux se présentèrent aussitôt à une des portes de la Ville, qui donnoit sur le camp qu'on avoit forcé; mais la manière dont on les y reçut, les obligea de se retirer avec perte. Peut-être comprirent-ils alors que la prise de cette résidence impé-

Taytsong force un camp de quarante mille hommes.

riale n'étoit pas une affaire encore assez meure : quoiqu'ils espérassent toujours que, la paix ne se faisant pas, une autre expédition acheveroit infailliblement ce qu'on avoit tenté dans celle-ci.

Cette tentative étoit au moins suffisante pour humilier les Chinois. Le Prince Mancheou, content de ce bon effet, ne pensa plus qu'à se mettre en voie de quitter la Chine : il croyoit ne trouver aucun obstable à son retour, & il avoit certainement raison de le croire : cependant il se trompa. Un des meilleurs Généraux de l'Empire, prévoyant la route que les Mancheoux alloient prendre, se disposa tout de bon à les arrêter au passage. Le lieu qu'il choisit pour poster ses troupes, étoit naturellement très-fort, & il y ajoûta à la hâte des retranchemens si bien entendus, qu'ils le rendoient comme inabordable.

Retour de Tayt-song en Tartarie.

Tayt-song est obligé de s'ouvrir un passage, en forçant les retranchemés qui le fermoient.

Quelques détachemens envoyés de bonne heure, pour reconnoître

le pays, & sur-tout les défilés où l'armée devoit s'engager, auroient découvert le piége qu'on lui tendoit; & on l'auroit évité sans beaucoup de peine, en tirant d'un autre côté; mais cette sage précaution avoit été négligée, & le mal étoit sans remède, au moment qu'on s'en apperçut. Ce qui augmentoit le danger, c'est ce que Taytsong venoit d'apprendre, que d'autres Troupes Chinoises s'avançoient à grandes journées, pour donner sur son arrière-garde, & tenir les Tartares entre deux feux.

Dans une conjoncture si délicate le Prince Mancheou ne délibéra pas; il fait mettre pied à terre à la moitié de ses gens, & feint de vouloir attaquer plusieurs endroits à la fois, quoiqu'il réservât ses efforts contre un seul, le plus fort & le mieux gardé de tous. Le Commandant Chinois, tout habile qu'il étoit, prit d'abord le change. Voyant défiler les Mancheoux à droit & à gauche, il crut pouvoir

dégarnir le poste qu'on avoit en vue, dans la persuasion qu'étant le meilleur, & d'un abord plus difficile, il seroit moins exposé que les autres au terrible assaut qui se préparoit. Le contraire précisément arriva : l'attaque ne se fit ailleurs que pour la forme, au lieu qu'elle fut poussée ici avec toute la vigueur imaginable. Un violent dépit mêlé de fureur transportoit les assaillans hors d'eux-mêmes. Ils s'élançoient au haut du retranchement, se précipitoient sur l'ennemi, & se soûtenoient si bien en se suivant sans interruption les uns les autres, que les Chinois à la fin furent écrasés. Ce poste forcé, ceux qui défendoient les autres les abandonnèrent sur le champ, & le passage se trouva libre.

Du lieu même de l'action, le Prince Mancheou, sensible à la perte qu'il y fit d'un grand nombre de braves gens, écrivit à l'Empereur de la Chine, pour le presser de conclure avec lui une bonne

paix. Sa lettre fit peu d'impression sur l'esprit de ce Prince, & on la laissa à l'ordinaire sans réponse. La Cour de Pekin se flatoit que les Mancheoux se lasseroient bientôt des mouvemens qu'ils se donnoient depuis tant d'années, que l'amour du repos reprendroit avec le temps son ancien crédit sur cette nation; & que Taytsong, qui n'avoit point de fils, venant à mourir sans postérité, la nouvelle Monarchie tomberoit infailliblement d'elle-même. Idée en apparence des plus frivoles; elle ne fut pas cependant sans réalité.

Le Vainqueur des Chinois ne s'attendoit sûrement à rien de pareil. Comme il se proposoit de rentrer à la Chine sur la fin de
* 1630. cette même année, * ou pour le plus tard au commencement de la suivante, il laissa l'élite de ces huit bannières dans les postes qu'il vouloit conserver entre la Province du Leaotong & Pekin. Pour lui, il se rendit en droiture à Chinyang, destiné à être le lieu de sa

résidence ordinaire; où, durant le séjour qu'il y fit, tous ses soins furent consacrés au bien de son peuple.

Il introduisit d'abord parmi ses sujets plusieurs des usages de la Chine, tant pour l'administration des affaires publiques, que pour la conduite des particuliers. On vit à Chinyang, comme à Pekin, ce qu'on appelle les six grands Tribunaux: le premier de l'Etat ou des Magistrats, qui doit fournir des Officiers aux Provinces, & veiller spécialement sur leur conduite; le second des Finances; le troisiéme des rites ou cérémonies; le quatriéme des armes ou de la guerre; le cinquiéme des crimes, qui répond à nos Chambres de Tournelle; le sixiéme des ouvrages publics.

Taytsong introduit les usages des Chinois parmi les Mantchoux.

Taytsong régla ensuite un point des plus essentiels au bien des Etats: l'ordre & la forme qu'on doit garder dans les mariages; fixant les degrés de consanguinité & d'affinité qu'il faudroit desormais respecter.

Ce Prince aussi bon législateur que grand guerrier, seroit allé sans doute plus loin en fait de loix & de réforme, si son humeur martiale & son indignation contre les Ministres Chinois, obstinés à ne faire auprès de lui aucune démarche pour la paix, ne l'eussent rappellé parmi ses soldats.

Tayt-song rentre à la Chine, & vient assiéger Talingho.

Le grand objet qu'il avoit en vue dans la campagne de cette année 1631, étoit de se rendre maître à quelque prix que ce fût de Talingho, (30) autrement dit Lingtchin-tcheou, Place alors très-forte dans la Province de Chantong, dont la prise pouvoit lui assujettir un grand pays. La marche de l'armée devoit être longue: mais les garnisons Tartares s'étant maintenues heureusement dans les Places qu'elles occupoient sur la frontière de Petcheli, les Man-

(30) Dans les tables du Pere de Mailla, Lingtchin-tcheou est placé au 36 d. 57 m. 15 s. de latitude, & au 134 d. 50 m. de longitude; ou comme il s'exprime lui-même, au 0 d. 33 m. 30 s. de longitude occidentale de Pekin.

cheoux ſe rendirent à grandes journées auprès de Talingho, ſans trouver aucune réſiſtance ſur leur route. C'étoit au terme de leur marche que les difficultés les attendoient. Ils manquoient d'artillerie, & la Ville qu'on vouloit aſſiéger en avoit beaucoup : la Cour de Pekin qui avoit preſſenti le deſſein des Tartares, n'avoit rien omis pour bien munir cette Place. D'ailleurs celui qui y commandoit, nommé Soutacheou, étoit un Mandarin de réputation, déterminé à ſe bien défendre.

Taytſong ne fut pas long-temps à comprendre la peine qu'il auroit dans ſon entrepriſe : mais n'étant pas homme à abandonner legérement un deſſein, il s'attacha à réduire au moins par famine, ceux qu'il ne pouvoit ſoumettre à force ouverte.

Pour ſe garantir d'abord des ſorties, il fit creuſer un large foſſé qui enveloppoit la Ville de toutes parts, autant que la nature du terrein pouvoit le permettre ; &

cet ouvrage fini, il en commença un autre, entre ses quartiers & la campagne : c'étoit un mur à redens, garni de creneaux, avec un médiocre fossé, dont le contour interrompu à certaines distances, formoit comme une suite de petits forts, où il plaça de bons corps de garde. Sa vue étoit de fermer par-là toute entrée aux secours qui ne pouvoient manquer de paroître tôt ou tard.

Quand ces travaux furent achevés, le Roi Tartare en donna avis au Commandant Chinois par une lettre également polie & pleine de raisons spécieuses, les plus capables de l'engager à rendre la Place. Soutacheou le refusa nettement, assuré qu'il étoit d'être bientôt secouru par les Vicerois des Provinces voisines. Un de ces secours arriva effectivement peu de jours après, & il étoit au moins de quarante mille hommes. Les signaux qu'il donna, relevèrent le courage des assiégés, & leur firent connoître en même temps

ce qu'on attendoit de leur part. L'usage au reste de ces signaux n'a rien d'extraordinaire à la Chine, dans les occasions pareilles à celle-ci ; & on comprend sans beaucoup de peine qu'il peut être employé utilement. Soutacheou du moins ne s'y méprit pas : il connut très-bien qu'on demandoit de lui, qu'à la pointe du jour il sortît avec tout son monde contre les Tartares, tandis que l'armée du secours attaqueroit vivement un de leurs quartiers : mais le Prince Mancheou rompit toutes ces mesures. A peine les Chinois nouvellement arrivés se disposoient à prendre quelque repos, en attendant l'heure de l'attaque, que Taytsong paroissant tout à coup à la tête d'environ vingt mille de ses meilleurs soldats, se jette sur le camp ennemi, le met en desordre & le dissipe.

Défaite d'une Armée Chinoise de quarante mille hômes venus au secours de Talingho.

Cependant le Général qui commandoit ce secours, ne fut pas tellement déconcerté, qu'il ne vînt à bout de rallier, à deux lieues

au-delà, plus de la moitié de ses gens. Ils s'y rassembloient même avec confiance, persuadés que les Mancheoux contens de l'avantage qu'ils venoient de remporter, ne pensoient pas à le pousser plus loin : ils se trompoient. Taytsong leur laissa tout le temps de se réunir pour les battre plus à son aise, & il le fit en effet si bien, que très-peu lui échappèrent : Officiers & soldats, presque tous furent tués ou faits prisonniers.

De ce grand nombre de captifs, un seul refusa de se couper les cheveux à la façon des Tartares, & de s'enroller gaiement parmi eux : c'étoit le Général. Il s'obstina même durant quelques jours à ne vouloir rien prendre, pour épargner, disoit-il, à ses ennemis, la peine & la honte de le mettre à mort. Mais le bon sens revenant peu à peu, cet homme se ravisa au quatriéme jour; il souffrit qu'on lui apportât de la nourriture, il la vit sans peine, & il mangea. Taytsong jugeant qu'un acte de

clémence ne feroit pas de trop, voulut bien lui donner la vie: il se contenta de l'enfermer pour toujours dans un monastère de Bouzes, situé aux environs de Chinyang.

Quoique le secours attendu à Talingho eût eu le sort que nous venons de voir, le grand Mandarin Soutacheou n'en étoit pas moins qu'auparavant dans la ferme résolution de tenir bon. Deux lettres que le Prince Mancheou lui écrivit coup sur coup après sa victoire, ne firent sur ce Commandant aucune impression. Cependant on souffroit beaucoup dans la Ville, où rien n'avoit pu pénétrer depuis quatre mois. Taytsong qui l'apprit par des transfuges, en parut sincérement affligé. Il envoya au Gouverneur un des plus considérables de ses prisonniers, pour faire un dernier effort sur cette ame inflexible, qui au jugement des Mancheoux, portoit la fermeté trop loin. Soutacheou vaincu par la nécessité où il se

trouvoit, entra dans les raisons de l'envoyé, & promit de faire sortir son fils au plutôt, pour régler toutes choses avec les Tartares. Ce jeune Seigneur se rendit effectivement dès le même jour au lieu marqué pour la conférence: il y fut maître des conditions, & jura au nom de son pere de rendre la Place le lendemain.

Prise de Talingho.

Soutacheou ratifia d'abord ce qu'avoit fait son fils, quoique le parti qu'il alloit prendre dût avoir des suites bien fâcheuses, dont une entr'autres l'inquiétoit beaucoup. En venant se renfermer dans Talingho, ce Mandarin s'étoit vû obligé de laisser son épouse à Kintcheou, Ville assez peu éloignée; & après la défection (31) qu'il méditoit, il n'y avoit aucune apparence, qu'on voulût lui rendre cette Dame. Mais l'amour conjugal n'est pas moins ingénieux

(31) En se rendant au Roi des Mancheoux, les Commandans Chinois se livroient à lui sans réserve, par un véritable renoncement au parti de leur Souverain.

que tout autre amour : la sainte raison qui l'autorise, doit le rendre même plus actif. Que d'éloges ne mériteroit pas celui de Soutacheou, si, zélé pour son épouse il l'eût toujours été pour son Souverain !

Adresse d'un Mandarin Chinois, pour ravoir sa femme.

Le soir du même jour que le traité avoit été conclu, ce fidéle époux sort de la Ville, & se rend sans bruit auprès de Taytsong. « Prince, » lui dit-il après s'être fait connoître, c'est peu pour vous d'avoir Talingho en votre pouvoir, si vos ennemis conservent » Kintcheou. Mon autorité, il » est vrai, s'étend encore sur cette » Place ; mais on cessera de l'y reconnoître, quand on sçaura que » je suis à vous. Sur cela il m'est » venu une pensée que j'ai cru devoir vous communiquer. J'étois » convenu avec le Gouverneur de » Kintcheou, que me voyant réduit à l'extrémité, & contraint „ d'abandonner Talingho, je ferois un grand bruit d'artillerie, „ afin qu'à ce signal sortant lui-

„ même de ſa Ville, à la tête de ſa
„ garniſon, il donnât à l'improviſte
„ ſur un de vos quartiers, & me
„ recueillît enſuite avec mes gens.
„ Demain, ſi votre Majeſté l'ap-
„ prouve, je ferai tirer dès le
„ grand matin force coups de ca-
„ non : la garniſon de Kintcheou
„ ſortira à ce ſignal ; diſpoſez tou-
„ tes choſes pour la couper. Qu'on
„ me laiſſe ſeulement entrer dans
„ cette Place, avec vingt ou trente
„ perſonnes de ma ſuite, & je
„ promets d'en faire ouvrir les
„ portes à vos ſoldats.

Cette propoſition fut très-bien reçue, & Taytſong agréa le projet en ſon entier. Le lendemain à la pointe du jour, le canon ſe fit entendre dans l'une de ces Villes, la garniſon ſortit de l'autre : on la coupa ſans beaucoup de peine, & tout s'exécuta fidélement, comme on en étoit convenu la veille. Ainſi Taytſong acquit Kintcheou, & Soutacheou recouvra ſa femme.

Il paroît que le ſuccès de cette campagne, quoique tardif, auroit

dû engager les Mancheoux à quelque expédition ultérieure. Cependant ils s'en tinrent à la prise de ces deux Places, laissant aux Chinois une pleine liberté de s'armer les uns contre les autres, & de se détruire par eux-mêmes.

Dès le commencement du siége de Talingho, plusieurs Mandarins zélés qui avoient fort à cœur la conservation de cette Ville, s'étoient mis en devoir de la secourir. Outre ce corps de quarante mille hommes, que Taytsong avoit si bien battu, on avoit formé dans la Province de Chantong une grande armée, qu'on croyoit suffisante elle seule, au dessein qu'on se proposoit de forcer les Tartares à lâcher prise. Mais ces troupes n'étant pas payées, se mutinèrent dans leur marche, & firent en divers lieux des maux infinis. Les efforts qu'on fit pour les châtier, ne servirent qu'à en dissiper un petit nombre; tandis que le gros de ces mutins réuni sous un habile Chef, osa donner deux batailles, où l'avantage fut de son côté.

Ces rebelles à la fin se rendirent justice. Ils virent bien que la Cour n'en démordroit pas, & que les peuples qu'ils avoient ruinés, soutenus de quelque bonne armée, seroient les premiers à leur courir sûs. Ils pensèrent donc sérieusement à rentrer dans le devoir, & à solliciter vivement une amnistie. Mais la Cour qu'ils avoient trompée un mois auparavant, n'eut aucun égard à leur requête. Pour les convaincre même de la résolution où l'on étoit de ne pas les ménager, le Général qui marcha contre eux au
*1632. commencement de cette année, * les attaqua d'abord avec tant de vigueur au passage d'une rivière, qu'il tailla en piéces leur arrière-garde.

Chinois rebelles qui se dõnent à Taytsong.

Cet échec leur fit prendre le parti de quitter la Chine, sûrs qu'ils étoient d'y revenir bien accompagnés, s'ils se donnoient sincérement aux Tartares. Taytsong qu'ils firent pressentir à Chinyang, étoit trop éclairé sur ses

propres intérêts, pour rejeter leur bonne volonté & leurs services. Il leur écrivit de s'embarquer tous ensemble pour le Leaotong ; ce qu'ils firent incessamment, après s'être emparés de force de tout ce qu'il y avoit de bâtimens sur la côte. Tant d'autres Chinois mécontens se joignirent à eux, qu'on fait monter le nombre de ces fugitifs à plus de cent mille, en y comprenant les femmes & les enfans.

Ce fut peut-être à l'occasion de ces nouveaux sujets, que le Roi des Mancheoux voulut employer une bonne partie de l'année suivante * à mettre la dernière main aux établissemens commencés trois ans auparavant. Pour adoucir en particulier, les mœurs un peu féroces de sa nation, il fonda des écoles publiques, où l'on enseignoit les trois langues des Mancheoux, des Mongoux & des Chinois. Il assista lui-même aux premiers examens, qui se firent des Bacheliers, selon la forme

* 1633.

Etablissemens des écoles publiques en Tartarie.

Chinoiſe, n'omettant rien pour exciter une noble émulation parmi la jeuneſſe.

Cette conduite doit paroître des plus adroites à qui voudra l'approfondir comme il faut. Il arrivoit en effet de-là que les Chinois, peu ſatisfaits du gouvernement préſent, & obligés de quitter leur patrie, s'imaginoient l'avoir retrouvée en ſe retirant chez les Mancheoux. Ceux-ci de leur côté, perdant chaque jour, par le moyen des lettres, quelque choſe de leur ancienne rudeſſe, accoutumoient les habitans de la Chine à ne plus les regarder ſur l'ancien pied, comme une nation féroce & barbare.

Tayt-ſong rétre une troiſiéme fois à la Chine.

Le Prince Mancheou ne tarda pas à mettre à profit ces avantages. Son armée ayant paſſé une troiſiéme fois la grande muraille, par quatre différentes routes, vint ſe réunir à Soutcheou (32) dans la Province de Chanſi. De

(32) Soutcheou eſt au 39. d. 25 m. 12 ſ. de latitude, & au 130 d. 15 m. de longitude.

là par les détachemens qu'il envoya à droit & à gauche, il se vit maître en moins de quinze jours de tous les petits forts des environs, qui auroient pu l'incommoder dans sa marche. Aussi l'avoit-il reprise en tirant vers le Petcheli, lorsqu'il se répandit un bruit confus, que l'Armée Chinoise n'étoit pas loin, & qu'elle venoit combattre les Mancheoux. Taytsong s'arrêta tout à coup, & attendit l'ennemi de pied ferme : mais voyant au cinquiéme jour qu'il ne paroissoit point; dans l'impatience où il étoit d'en avoir quelques nouvelles sûres, il alla en chercher lui-même avec une petite troupe de ses braves. A peine fut-il sur une éminence, éloignée tout au plus de deux ou trois lieuës de son camp, qu'il apperçut les Chinois campés eux-mêmes, & occupés à se retrancher sous le canon de Taitcheou. (33)

Défaite des Chinois auprès de Taitcheou.

(33) Taitcheou est pareillement une Ville de Chansi, située au 39 d. 5 m. 50 s. de latitude, & au 130 d. 46 m. de longitude.

Il retourne à l'instant à son armée, en prend la meilleure partie, & vient dès le lendemain attaquer les Chinois, qui se laissèrent forcer & mettre en fuite. Taitcheou ouvrit aussi-tôt ses portes.

Cette victoire, après tant d'autres succès remportés depuis quatre ans par les Tartares, parut réveiller toute l'attention des Ministres. Outre une augmentation considérable qu'on fit cette année * dans les troupes, la Cour prit encore un autre moyen de nuire aux Mancheoux, sur lequel on comptoit beaucoup. Ce moyen fut un long Ecrit, publié au nom de l'Empereur, qui promettoit une amnistie des plus amples à tous les sujets de l'Empire attachés au Prince Tartare, s'ils abandonnoient sur le champ son service. On y exhortoit aussi les Mongoux à mieux connoître leurs véritables intérêts, en comparant les solides avantages qu'ils pouvoient attendre du premier Monarque du monde, aux promesses

* 1634.

frivoles d'un Vassal révolté contre son Souverain. Enfin on faisoit entendre aux uns & aux autres que cette guerre des Mancheoux, sous l'apparence d'un grand incendie, n'étoit qu'un feu passager, incapable d'allarmer les Chinois : l'Empire d'ailleurs ayant des ressources infinies pour éteindre les plus violens embrasemens, & pour en châtier sévérement les auteurs.

On devoit s'attendre assurément, que Taytsong, ayant l'habitude d'écrire, ne manqueroit pas de répondre à ce Manifeste. Il le fit d'une manière ferme, mais néanmoins avec un air de modération, qui a de quoi surprendre dans un guerrier tartare, puissamment armé & toujours vainqueur. Voici sa réponse.

*L'Empereur des Mancheoux, à l'Empereur des Ming.* (34)

(34) Les Chinois désignent communément leur pays par le nom de la Dynastie régnante. Ainsi comme ils appelloient autrefois la Chine, Mingkouei, Royau-

Réponse de Tayt-fong à un Ecrit publié au nom de l'Empereur.

» Je lus hier l'ordre que Votre Ma» jesté a envoyé & fait publier » dans le Chanfi. Il y est dit que les » Mancheoux étoient auparavant » soumis à votre Empire; le fait est » certain, & nos miséres passées » nous en feront souvenir long„ temps. Oui, vous, Empereur „ des Mings, vous étiez le Maître „ suprême de ces vastes contrées „ qui nous environnent; & nous „ dépendions de vous comme les „ autres. Mais vos Mandarins

me des Ming, ou Royaume de l'intelligence; ils la nomment depuis la conquête, Tsingkouei, Royaume des Tsing, ou Royaume de la pureté. Les lettrés dans leurs requêtes donnent ordinairement à la Chine le nom de Changkouei, Royaume suprême, ou de Tchongkouei, Royaume du milieu: dénomination qui vient de l'idée que les anciens Chinois avoient de la terre habitable. Ils se la représentoient comme une surface plane, dont le milieu étoit charmant, & les bords affreux; la Chine étoit ce milieu, & le reste du monde, ces tristes bords.

Le mot de Chine est venu probablement de la Dynastie des Sin ou Tsin, qui régnoient avant la venue de J. C. Un Empereur de cette Dynastie, ayant fait des conquêtes dans les Indes, donna occasion aux navigateurs de connoître sa nation sous le nom de Royaume des Sin, *Sina*.

„ nous traitoient avec tant de „ dureté & de barbarie, que le „ joug nous devint insupportable. „ Nous nous en sommes plaints „ bien des fois, & jamais il n'a „ été possible de faire passer nos „ plaintes jusqu'à vous.

„ Voyant qu'on nous fermoit „ ainsi toute avenue au thrône, „ tandis qu'on nous opprimoit „ chaque jour sans ménagement, „ nous avons eu recours à la voie „ des armes, dernière ressource „ des braves gens, & la seule „ qui restât à notre nation réduite „ au desespoir. Nous nous flat„ tions que Votre Majesté, après „ nous avoir demandé raison de „ ce soulevement général, vou„ droit bien nous rendre à la fin „ la justice que tout Souverain „ doit à ses vassaux. S'il fût venu „ de votre part quelque homme „ de confiance, avec qui l'on eût „ pu faire un traité solide, il est „ hors de doute que nous serions „ en paix avec la Chine.

„ Aujourd'hui même, si Votre

„ Majesté la souhaite sincérement
„ cette paix, elle n'a qu'à nous
„ envoyer un homme intelligent
„ & droit, qui s'informe avec
„ soin de tout ce qui s'est passé à
„ notre égard: mais que ce soit
„ sans délai. Je demande que cet
„ envoyé soit un homme droit,
„ sçachant bien que les gens de
„ ce caractère sont très-rares à
„ votre Cour. Tous ceux qui sont
„ en place se tiennent par la main,
„ & ne cherchent qu'à vous trom-
„ per. Dès que mes troupes ap-
„ prochent de vos terres, les Chi-
„ nois se pressent à l'envi les uns
„ des autres de se couper les che-
„ veux à la Mancheou. Cepen-
„ dant n'est-il pas vrai, Empereur
„ des Ming, que vos Officiers font
„ courir le bruit qu'ils mettent en
„ fuite mes Tartares? Votre Ma-
„ jesté voit par-là ce qu'elle doit
„ croire de tout ce qu'on lui dé-
„ bite sur mon compte.

Cette vanité des Chinois dans les fausses nouvelles qu'ils répandoient sans cesse à Pekin, au dé-

ſavantage des Mancheoux, ne parut peut-être jamais mieux que ſur la fin de cette année. Il y avoit eu une action très-chaude entre deux grands corps de cavalérie Chinoiſe & Tartare, où la victoire avoit paru quelque temps indéciſe. C'en fut aſſez au Général Chinois, pour ſe l'attribuer hardiment dans les lettres qu'il écrivit à la Cour. Il fit ſur-tout grand trophée d'un étendard des Mancheoux, que le hazard lui avoit procuré : mandant ſans façon à un Miniſtre de ſes amis, que s'il n'avoit pas un plus grand nombre d'étendards à envoyer à Pekin, c'eſt qu'il avoit dédaigné les miſérables dépouilles de ces Barbares.

Réponſe de Taytſong à la fanfaronade d'un Général Chinois

Taytſong apprit par ſes eſpions cette fanfaronade chinoiſe, avec toute l'indignation qu'elle méritoit. Sur le champ même il adreſſa une lettre au Mandarin, à qui le Général Chinois avoit écrit ; & il n'eut pas beaucoup de peine à lui faire ſentir la fauſſeté du premier expoſé. Il finit le ſien par un

trait, ſans doute trop cavalier, & peu digne d'un ſi grand Prince. C'eſt une eſpèce de défi, par lequel il s'engage à battre toujours dix mille Chinois, n'ayant avec lui que mille Mancheoux. Ou, ajoûte-t-il, » ſi vous craignez d'ex-
» poſer ainſi à une mort certaine
» dix mille de vos gens, n'en en-
» voyez que mille, & j'irai les tail-
» ler en piéces avec une centaine
» de mes braves ſoldats.

Ce petit combat d'écritures fut bientôt ſuivi de quelque choſe de plus ſérieux. Aux premiers
*1635. mois de l'année ſuivante, * les Mancheoux firent une excurſion dans les Provinces de la Chine, beaucoup plus terrible que les autres. Le butin y fut immenſe en or, en argent, en étoffes & en beſtiaux, ſans compter un nombre prodigieux de captifs de l'un & de l'autre ſexe. Les meubles & tous les autres effets qu'ils ne purent emporter, furent ſans réſerve livrés aux flammes. On ruina de fond en comble plus de cent Villes

Nouveaux ravages des Mãcheoux à la Chine.

ou

ou Bourgs ; de telle ſorte que le pays ravagé ne parut plus qu'un vaſte déſert. Cette barbare exécution finie, (35) le Prince Mancheou ramena ſes troupes dans le Leaotong, pour y conſommer un grand projet formé depuis environ un an, ſi on en croit les Ecrivains Tartares, mais beaucoup plus ancien ſelon les Chinois.

Quoique Taytſong dans ſes lettres eût toujours affecté de prendre le titre de *Ti* ou de *Hoangti* qui répond à celui d'Empereur, ce n'avoit été, comme il le diſoit lui-même, que pour intimider la Cour de Pekin. Ses vues n'alloient encore qu'à faire reconnoître authentiquement l'indépendance de ſa nation, & à établir ſur ce fondement une paix ſolide avec les Chinois : mais à force de con-

(35) Comment accorder ces ravages avec les ſages réglemens faits au commencement de cette guerre ? La réponſe eſt aiſée. Taytſong ſe laſſa d'être modéré. Plût au Ciel que les Tartares fuſſent les ſeuls guerriers, qui ſe laſſent à la fin d'être ſages, & de reſpecter le droit des gens.

quêtes, ses idées parurent s'étendre, son ambition prit un nouvel essor, & il résolut sérieusement de se faire Empereur de la Chine.

Les Mancheoux les Mõgoux & les Chinois qui s'étoiét donnés à Tayt-song, le pressent de se déclarer Empereur de la Chine

Les Mancheoux, ses sujets, avoient, comme on le voit, un intérêt trop sensible à la réussite de ce dessein, pour n'y pas concourir de tout leur pouvoir; la plûpart même des Princes Mongoux, gagnés depuis long-temps par le mérite & les bonnes manières de ce Prince, souhaitoient ardemment son élévation; & cette élévation jusqu'au thrône de la Chine, étoit pour une multitude de Chinois qui s'étoient donnés à lui, le seul moyen d'assurer leur fortune, & d'étouffer peut-être bien des remords. Ainsi tout paroissoit disposé à porter le dernier coup à la Dynastie des Mings, en lui enlevant une couronne, dont elle ne pouvoit plus soûtenir le poids.

Cependant comme une ambition trop marquée est toujours odieuse, il falloit pour l'honneur

de Taytsong qu'il semblât n'agir ici que par un mouvement étranger. C'est ce qui porta les Chefs des trois nations, intéressées au projet qu'on avoit en vue, à lui faire une députation solemnelle, qui l'invitât de la manière la plus pressante à prendre le titre d'Empereur de la Chine.

Le Prince parut d'abord surpris de la proposition qu'on lui faisoit, & loin d'accepter brusquement un honneur qu'il souhaitoit avec passion, il le refusa au contraire d'un air modeste, qui au fond ne trompa personne. On insista donc de nouveau; on en vint même à une sorte de violence, qui en pareille occasion ne déplut jamais. » Hé bien, vous le voulez, dit à la » fin le Monarque, en homme qui » se rend comme malgré lui, je céde » à vos instances. Me voilà Empe» reur de la Chine; si mon frere » cadet, (36) le Roi de Corée,

Taytsong ne veut se déclarer Empereur de la Chine qu'à condition d'être reconnu tel par le Roi de Corée.

(36) Il n'y avoit certainement aucune parenté entre le Roi de Corée & le Roi des Mancheoux. La qualité de frere



458681

» veut en effet se joindre à vous, &
» me reconnoître en cette qualité.

La condition fut acceptée avec joie, & le jour même on résolut d'écrire au Roi de Corée, pour obtenir son suffrage en faveur de Taytsong. Voici la lettre des Chefs de la nation des Mancheoux.

*Les huit Princes de la Famille royale des Mancheoux, & les dix-sept Grands des Bannières, au Roi de Corée.*

Lettre des Mancheoux & des Mongoux au Roi de Corée.

„ C'est en suivant les volontés
„ du Tien, & pour nous confor-
„ mer aux circonstances du temps,
„ que nous nous sommes détermi-
„ nés à reconnoître notre Roi
„ pour Empereur de la Chine.
„ L'année dernière nous l'exhor-
„ tames fortement à prendre ce
„ titre auguste, & ce fut en vain.

doit donc se prendre ici dans le sens que l'emploient nos Souverains de l'Europe; & le terme de cadet marque peut-être ou la grande jeunesse du Roi de Corée, ou l'infériorité de sa puissance, eu égard à celle de Taytsong.

„ Cette année les Princes Mongoux s'étant rendus à la Cour „ de Chinyang, nous l'avons prié „ tous ensemble de vouloir bien „ nous donner cette satisfaction „ au plutôt: il nous l'a fait espérer, & c'est ce qu'il est bon „ que vous sçachiez, vous Roi „ de Corée, pour votre intérêt „ & le nôtre.

„ Nous avons appris des anciens que l'Empire n'étoit pas „ tellement attaché à un seul homme, qu'il ne pût se communiquer à d'autres. (37) Hongvou, „ (38) Fondateur de la Dynastie „ des Mings, le soumit tout entier, mais les Kins qui ont régné

(37) Que veulent dire ici les Mancheoux? prétendent-ils qu'un peuple, attaché qu'il est une fois, par un consentement exprès ou tacite à un Souverain & à sa famille, peut néanmoins se donner un autre Maître? La maxime, comme on voit, est évidemment fausse, directement contraire à la tranquillité des Etats, & sûrement réprouvée aujourd'hui à la Chine par les Princes Mancheoux qui y régnent.

(38) C'est cet Hongvou, qui de Bonze, ou de valet de Bonze, se fit Empereur de la Chine, après avoir chassé les Yuen.

„ avant les Yuen, n'en possédèrent „ qu'une partie.

„ Ce qui autorise beaucoup la „ démarche que nous avons faite, „ c'est que notre Prince est, com- „ me vous le sçavez, d'une rare „ vertu. Sa sagesse est admirable; „ son courage héroïque, & sa gé- „ nérosité sans exemple. Tant de „ belles qualités lui ont gagné le „ cœur de ses voisins, & plusieurs „ sont venus se soumettre à lui „ de leur plein gré. Ses Etats s'é- „ tendent déjà à l'est & au nord, „ jusqu'à la mer, (39) & à l'ouest „ jusqu'au Tangout. (40) Com- „ ment pourrions-nous donc lui re- „ fuser un titre, dont il est si digne? „ & vous, Roi de Corée, vous „ feriez-vous une peine de le lui „ donner?

(39) Cette Mer est apparemment celle de Kamtschaska, qui se trouve au nord du pays Mancheou.

(40) Le Tangout ou Tangut est la même chose que le Thibet, ou une partie du Thibet, grand pays à l'ouest de la Chine, & à l'est des Etats du grand Mogol dans les Indes. C'est-là que réside le Dalai-Lama ou grand Lama, Souverain Chef des Lamas.

La lettre des Princes Mongoux n'eſt pas moins preſſante ; elle eſt même d'autant plus glorieuſe à l'Empereur élu, que ce Prince n'étoit point de leur nation, & que la ſeule eſtime de ſon mérite les avoit engagés à ſe ſoumettre à lui : elle étoit conçue en ces termes.

*Les quarante-neuf Princes Mongoux, au Roi de Corée.*

„ C'eſt bien malgré nous qu'a- „ près avoir joui des bienfaits de „ la Dynaſtie des Mings, durant „ plus de deux cens ans, nous nous „ ſommes enfin déclarés contre „ elle. Les véxations de ſés Man- „ darins étoient ſi étranges, qu'il „ nous a été impoſſible de les ſouf- „ frir plus long-temps. Nous nous „ ſommes joints aux Mancheoux „ pour nous tirer d'eſclavage ; „ voyant d'ailleurs qu'il n'y a „ plus que foibleſſe dans les trou- „ pes des Mings, que fourberie „ dans leurs Mandarins, & qu'in- „ dices certains de la part du

„ Tien, pour montrer ſenſiblement
„ aux peuples que le nombre des
„ années de cette Dynaſtie eſt
„ près de finir.

„ Dans le Roi des Mancheoux
„ au contraire nous reconnoiſſons
„ avec plaiſir une bonté pleine de
„ ſageſſe, un cœur généreux, &
„ une prudence dans les affaires
„ qui lui fait prendre en tout temps
„ le meilleur parti. La bravoure
„ de ſes troupes l'a rendu en toute
„ occaſion victorieux de ſes enne-
„ mis ; tout plie devant lui, &
„ les peuples charmés de ſes ver-
„ tus royales, ſe ſoumettent vo-
„ lontiers à ſes loix. Comment
„ douter après cela que le Tien
„ ne l'ait deſtiné à devenir notre
„ Maître ? Auſſi nous ſommes-
„ nous donnés à lui ſans réſerve,
„ déterminés à employer nos
„ forces, & à verſer tout
„ notre ſang au ſervice de ce Mo-
„ narque.

„ Il y a quelque temps
„ que nous l'avons prié de pren-
„ dre la qualité d'Empereur.

„ Konkor (41) à la tête de seize „ autres Princes, vint l'an passé „ à Chinyang, pour lui offrir les „ carquois de quatre cens mille „ Mongoux. Il ne voulut pas remplir alors les souhaits de notre „ nation; mais comme on lui a „ réïtéré cette année la même demande, il a répondu en ces propres termes: le Roi de Corée, „ mon frere cadet, qu'en pense-t-„ il? Nous vous donnons avis de „ toute cette affaire, nous Princes Mongoux, afin que vous, „ Roi de Corée, vous envoyiez „ à la Cour de Chinyang quelqu'un de votre Famille royale, „ si vous n'aimez mieux y venir „ en personne.

Le Roi de Corée refuse de donner audience aux députés Mancheoux & Mongoux.

Le Roi de Corée étoit bien éloigné de se mettre en voyage pour autoriser par sa présence l'élection du nouvel Empereur. Informé d'avance du sujet de la

(41) C'étoit peut-être le plus considérable des Princes Mongoux, qui habitent aux environs du grand lac de *Kokonor* ou *Honhonnor*, vers le 37 d. de latitude, & le 117 de longitude.

députation des deux peuples, il refusa constamment de donner audience à leurs Députés. On prétend que Taytsong s'étoit attendu à ce refus ; mais que par un trait de sa politique, il avoit voulu commettre à dessein le Roi de Corée avec ses Tartares, pour engager ceux-ci à lui faire une rude guerre, dès qu'il lui plairoit de la commencer.

Quant à la condition du consentement de ce Prince, Vassal de l'Empire Chinois, on la regarda comme non avenue : les choses étant à un point qu'il n'étoit plus permis de reculer. Hé ! que penseroient les Chinois, disoit-on publiquement ? que penseroit le Coréen lui-même, si les Mancheoux & les Mongoux se régloient dans leurs délibérations sur les volontés de ce foible voisin ?

Malgré le refus du Roi de Corée, ‑t‑

On résolut donc de passer outre. Au cinquiéme jour de la troisiéme lune, les représentans des trois peuples Mancheoux, Mon-

goux & Chinois se rendirent en grande cérémonie au palais, chacun sa requête à la main. Taytsong ayant paru, il reçut avec bonté tous ces papiers; mais après les avoir lû, il pria l'assemblée de vouloir bien attendre encore jusqu'au onziéme jour, destiné à un grand sacrifice qu'il vouloit faire au Tien, auquel il les invita.

Tsong se déclare Empereur des Tartares & des Chinois

Ce jour arrivé, le Prince fit avec beaucoup d'appareil le sacrifice. Il distribua ensuite à tous les Grands quelque portion des victimes; après quoi sans plus différer, il se déclara solemnellement Empereur des Tartares & des Chinois. Il donna à sa Dynastie le nom de Tsing, & aux années de son régne, celui de Tsongté. Dix jours après il nomma parmi les trois nations plusieurs Princes du premier, du second & du troisiéme ordre.

On ne peut raisonnablement douter que cette démarche des Tartares n'eût été faite avec une ferme intention de la soutenir,

Hors delà, qu'auroit-elle été, qu'une pure cérémonie de parade, & un vain ſpectacle d'amuſement? Toutes les Bannières eurent donc ordre de s'aſſembler aux environs de Chinyang, d'où elles devoient ſe mettre en marche pour la Chine.

Tayt-ſong rentre pour la cinquiéme fois à la Chine.

L'armée y entra en effet ſans aucun obſtacle, & vint même ſe préſenter devant Pekin. Mais quelques efforts que fiſſent les Tartares, ils ne purent jamais ſurprendre cette Ville, & leur expédition ſe réduiſit comme les autres qui l'avoient précédée, à faire beaucoup de mal dans les Provinces: le Petcheli, le Chantong & le Kiannang, furent celles qui ſouffrirent le plus.

Quoique le butin qu'on emporta dans le Leaotong fût ineſtimable, le nouvel Empereur crut n'avoir rien fait, parce que la Capitale n'étoit pas ſoumiſe, & que la conquête de la Chine ſembloit être attachée à la priſe de cette Place. C'eſt ce qui engagea ce Prince à prendre mieux ſes meſures pour

une autre expédition, fixée au milieu de l'année prochaine. Le nombre des troupes qu'il vouloit mener avec lui, devoit monter à plus de trois cens mille hommes, qui l'auroient mis en état de couper les vivres à Pekin: mais la nouvelle année * étoit à peine commencée, que tous ces grands projets de conquête s'évanouirent. Taytsong mourut à Chinyang, & fit tomber avec lui la formidable puissance des Tartares orientaux.

* 1636.

Mort de Taytsong.

Comme il ne laissoit point de fils, & qu'aucun de ses freres n'avoit assez d'ambition ou de crédit pour l'emporter sur des rivaux qui auroient voulu lui disputer la couronne, cet Empire des Mancheoux se changea de lui-même en une sorte de République, dont les Chefs ou Princes particuliers s'assembloient de temps en temps à Chinyang, pour y délibérer sur les affaires générales de la nation. Par-là on revint tout naturellement à l'ancienne manière de vivre

Après la mort de Taytsong, les Mancheoux reprennent leur ancienne forme de gouvernement.

des Tartares : beaucoup de tranquillité au dedans, & quelques excursions au dehors, toujours subites & passagères.

La Chine de son côté, plus incapable que jamais de troubler ce peuple guerrier dans l'indépendance qu'il s'étoit acquise, ou de lui enlever le vaste pays dont il s'étoit emparé, se contenta d'entretenir un cordon de troupes sur la frontière, le long de la grande muraille, pour arrêter les partis qui venoient quelquefois s'y présenter. Près de ces différens corps de garde il se donnoit de petits combats, ordinairement sans conséquence, si ce n'est qu'ils empêchoient le fer des Mancheoux de s'enrouiller. Ces sortes de rencontres, où l'avantage étoit le plus souvent du côté des Tartares, leur rappelloient le souvenir de l'Empereur Taytsong, leur grande idole, & faisoient sentir à la nation de quoi elle étoit capable, si jamais il lui plaisoit de se réunir & de marcher contre les Chinois.

Rien n'est plus singulier assurément que cette espèce de langueur, après l'étrange fermentation que nous venons de voir : d'autant plus que durant les huit années d'un état si extraordinaire, il n'y eut aucun traité entre les deux Peuples qui pût les rassurer l'un ou l'autre. A la huitiéme année de leur repos, car c'en étoit un pour le gros de la nation, les Mancheoux en sortirent à la fin : toute leur ardeur martiale se réveilla; mais c'est aux Chinois eux-mêmes qu'ils en furent redevables, comme nous le dirons au Livre suivant.

*Fin du premier Livre.*

# SOMMAIRE
## DU SECOND LIVRE.

*1°. CARACTÈRE du rebelle Lysching. 2°. Il se rend maître d'un grand pays dans le Chansi. 3°. Nombre étonnant des troupes de ce rebelle, & son application à les former. 4°. Ses conquêtes dans le Honan. 5°. Belle défense de Fousonlong, Général Chinois. 6°. Réponse généreuse de ce brave Officier à Lysching, & le traitement cruel qu'il en reçoit. 7°. Siége de Kayfong. 8°. Funeste entreprise d'un Général Chinois pour délivrer Kayfong. 9°. Embarras de Lysching & ses soupçons. 10°. Il fait égorger un de ses Lieutenans. 11°. Il remporte une grande victoire. 12°. Il rentre dans le Chensi, & y prend la Ville de Singhan. 13°. Maître d'un tiers de la Chine, Lysching se déclare Empereur. 14°. Il prend la route de Pekin. 15°. Belle défense d'un*

*Officier Chinois dans une bicoque. 16°. Eloge que fait Lysching du brave Cheouyuki. 17°. Embarras de l'Empereur en apprenant les progrès des rebelles. 18°. Offre généreuse, mais inutile, du premier Ministre Lykientay. 19°. Conseil qu'il donne à l'Empereur. 20°. Lysching entre dans le Petcheli, & s'approche de Pekin. 21°. Insigne trahison de trois Généraux Eunuques. 22°. Lysching fait proposer à l'Empereur d'abdiquer l'Empire. 23°. Un Capitaine Eunuque introduit les rebelles dans Pekin. 24°. Paroles de l'Empereur aux Grands de sa Cour, & à l'Impératrice. 25°. L'Impératrice s'étrangle, & toutes les Reines en font autant. 26°. L'Empereur veut poignarder la jeune Princesse, sa fille. 27°. Il cherche à s'échapper de Pekin. 28°. Il va sur la colline de Kinchan, où il s'étrangle. 29°. Etonnement d'un Mandarin de guerre, nommé Hosin, en entrant dans le palais. 30°. Hosin oblige la Princesse à se mettre en sûreté. 31°. Lysching loue hautement la valeur du*

*brave Lykoueching. 32°. Ousankouei se prépare à marcher contre les rebelles. 33°. Il traite avec les Tartares Mancheoux. 34°. Il refuse tout accommodement avec Lystching. 35°. Il bat un des Lieutenans de Lystching. 36°. Lystching marche en personne contre Ousankouei, & il est battu. 37°. Il abandonne Pekin, & Ousankouei le poursuit. 38°. Sagesse d'Ousankouei dans le ban qu'il fait publier en rencontrant les charriots de Lystching. 39°. Nouveaux renforts de Tartares. 40°. Grande bataille où aucun des deux partis ne se tient pour vaincu. 41°. Lystching abandonne le Petcheli. 42°. Ousankouei veut congédier les Tartares. 43°. Réponse artificieuse du Général Tartare à Ousankouei. 44°. Néchingouang avec ses Mancheoux entre dans Pekin, & s'en rend maître.*

# HISTOIRE
## *DE LA CONQUETE*
## DE LA CHINE
*PAR LES*
## TARTARES MANCHEOUX.

## *LIVRE SECOND.*

Depuis bien des années l'esprit de révolte agitoit la Chine, & sur ses frontières, & même dans le cœur de l'état. Mais ce fut en 1637 que l'agitation devint plus violente : comme si la destinée de ce vaste Empire eût été de se voir successivement en proie à l'invasion de ses plus cruels ennemis, & à la rebellion de ses perfides sujets.

Ces rebelles obéissoient à différens Chefs, qu'on peut sans con-

séquence laisser dans l'oubli, ou dont on aura occasion de parler ailleurs. Un seul mérite ici qu'on le fasse d'abord connoître, puisque ce furent les prodigieux succès de sa révolte qui amenèrent la révolution que nous décrivons.

Caractère de Lyst-ching.

Son nom étoit Lystching, & son origine si obscure, qu'on ignore encore à présent de quelle Province il étoit natif. Quant à ses qualités personnelles, on ne peut nier qu'il n'ait eu en un degré éminent toutes celles qui font les grands scélerats. Génie étendu & fourbe, il fut également fier & dissimulé; aussi intrépide au milieu des plus grands dangers, que fécond en ressources dans ses malheurs; plein de chaleur dans l'action & d'un sang froid étonnant dans le crime; éloquent & libéral quand il falloit l'être, pour se faire des partisans zélés, ou pour se reproduire dans ses complices; ennemi juré de toute subordination légitime, mais si ambitieux lui-même dans ses projets, qu'il

osa porter ses vues jusqu'au thrône, où il eut l'impudence de s'asseoir. Quel intérêt n'ont pas les Souverains d'étouffer sans pitié ces monstres, aussitôt qu'on peut les découvrir ?

Celui dont nous parlons avoit été pris bien des fois, mais une feinte soumission & beaucoup d'adresse, l'avoient aisément tiré d'intrigue. Il venoit actuellement d'être battu à platte couture, & obligé de prendre la fuite devant les troupes impériales, qui le poursuivirent deux jours entiers. Comme il se défioit même de la plûpart de ceux qui l'avoient suivi après sa défaite, les croyant gagnés par les Mandarins pour le tuer, il les abandonna tout à coup. La pensée lui vint alors de se refugier auprès d'un autre fameux rebelle, son ancien compagnon de fortune, à qui il écrivit une lettre des plus soumises. Mais celui-ci connoissoit trop bien le caractère audacieux de cet homme, pour vouloir se l'associer de nouveau ; il

refusa absolument de le recevoir. Dans cette extrémité, qu'une longue maladie rendit encore plus accablante, Lystching alla se cacher comme il put dans un coin de la Province de Séchuen. Là revenu en parfaite santé, il prit soin de se former une petite troupe de bandits, qu'il conduisit dans le Chensi. Ses affaires s'y rétablirent parfaitement en moins d'une année, & il se crut en état au commencement de 1639 de tenter quelque expédition importante.

Lyst-ching se rend maître d'ũ grãd pays dãs le Chãsi.

Des circonstances que nous ignorons l'ayant empêché d'exécuter son projet dans la Province où il se trouvoit alors, Lystching passa dans celle de Chansi, & arrêta ses vues sur Yonning, (42) Ville du second ordre, qui avoit pour Gouverneur un Prince de la Famille Impériale. Les rebelles s'en étoient à peine approchés, qu'ils l'investirent exactement, l'escala-

(42) Yonning-tcheou est situé au 37 d. 33 m. 36 s. de latitude, & au 129 d. 39 m. de longitude.

dèrent le lendemain, & la prirent ſans perdre beaucoup de monde. Le Prince, la garniſon & les habitans, tout fut maſſacré, pour inſpirer plus de terreur aux autres Places des environs. On pilla celle-ci, & on la brûla quelques jours après. Plus de quarante poſtes importans ſe virent forcés de la même manière, ou obligés de ſe rendre à diſcrétion; ce qui ſoumit à Lyſtching un très-grand pays.

Pour pouvoir le conſerver plus ſûrement & ſe mettre en état de l'augmenter, ce nouveau conquérant, ſi peu digne de l'être, jugea à propos de ſe donner une armée encore plus nombreuſe. Il offrit un aſyle à tous les fuyards d'un autre corps de révoltés qu'on venoit de diſſiper; & ne croyant pas que c'en fût aſſez pour l'exécution de ſes grands deſſeins, il envoya des Emiſſaires dans les Provinces voiſines qui invitèrent à le venir joindre tout ce qu'il y avoit de brigands & de miſérables,

Les promesses qu'il faisoit de fournir abondamment à tous leurs besoins, & de les enrichir même avec le temps, lui attirèrent tant de monde des endroits les plus éloignés, qu'il se vît au milieu de
* 1640. l'année suivante * à la tête de cinq cens mille hommes.

Nombre étõnant des troupes de Lyst-ching, & son applicatiõ à les former.

Dans ce grand nombre de soldats, qui doit paroître incroyable à qui ne sçait pas combien la Chine est peuplée, il s'en trouva sans doute de bien mauvais. Le Général rebelle le comprit mieux que personne, & il s'appliqua à les former. Travaux laborieux, exercices militaires, violences, meurtres, carnage, tout fut employé pour aguerrir ces troupes à sa manière, & malheureusement il n'y réussit que trop bien.

Après avoir désolé tout le Chansi, il passa avec son armée dans le Honan, où il prit d'abord Honan-fou. (43) Les habitans qui

(43) Honan-fou, Ville du Honan, qui prend son nom de cette Province, ou qui peut-être le lui a donné, étoit folle-

avoient

avoient favorisé l'entrée de Lystching, dans leur Ville, ne reçurent aucun mal, & les soldats pour la plûpart, se donnèrent à lui : mais le Prince qui commandoit dans la Place, & tous les Mandarins sans exception furent mis à mort. Les rebelles se rendirent delà à Kayfong, (44) Capitale de la Province, qui avoit une double enceinte, & des dehors en fort bon état. On la battit sept jours entiers, sans rien avancer; ce qui obligea Lystching de lever le siége : bien résolu cependant d'y revenir lorsqu'on s'y attendroit le moins. D'autres Pla- Conquêtes de Lystching dans le Honan.

ment regardée par les anciens Chinois comme le milieu de la terre habitable. Sa situation est au 34 d. 43 m. 15 s. de latitude, & au 130 d. 15 m. 40 s. de longitude. Les Grecs au reste n'étoient pas plus sages que les Chinois, au sujet de ce prétendu milieu de la terre qu'ils avoient fixé à Delphes: ὀμφαλὸς ἐριβρόμου χθονὸς : *umbilicus horrisona terræ.* Pind. Pyt. od. 6.

(44) Kayfong-fou est au 34 d. 52 m. 15 s. de latitude, & au 132 d. 21 m. de longitude. Apparemment sous ce nom de dehors il ne faut entendre ici que le fossé, & peut-être quelques redoutes.

ces qu'il attaqua & qu'il prit cette
1641. année, * parurent le dédommager de celle qu'il avoit manquée. Une entr'autres lui fut livrée sous une plaisante condition ; c'est qu'il épouseroit sur le champ par reconnoissance la fille du traître qui la lui fit rendre.

La cérémonie de ses noces, & la joie que lui causoient ces prises de Villes, furent un peu troublées par la nouvelle qu'on vint lui donner d'une armée impériale qui s'avançoit à grandes journées, dans l'intention de le combattre. C'étoit l'union de quatre différens corps, qu'autant de Généraux venoient de former, sans être eux-mêmes trop bien unis, comme il le parut bientôt. Lystching après avoir assemblé une bonne partie de ses troupes, ne parut plus effrayé de l'approche de l'ennemi. Il se disposa d'abord à le bien recevoir; mais toute réflexion faite, il crut devoir faire quelque chose de plus que de l'attendre. Il alla à sa rencontre, & il le fit dans un

très-bel ordre. Sa démarche & la fière contenance de ses gens, jettèrent la frayeur parmi les Impériaux. Un des quatre corps qui composoient leur armée, refusa d'entrer en ligne, & se retira. Les rebelles donnèrent aussitôt, & dirigèrent leurs plus grands efforts contre les troupes que commandoit un brave Officier, nommé Fousonlong, qu'ils firent plier. Aussitôt les deux autres corps de l'armée impériale, parurent saisis d'une terreur panique, & prirent honteusement la fuite.

Fousonlong vit alors qu'il n'y avoit pour lui d'autre ressource que celle des vrais guerriers, qui est de se défendre vaillamment, & de vendre cherement sa vie. Faisant même attention qu'il avoit laissé derrière lui ses équipages dans un endroit assez proche & avantageux, pour y tenir au moins quelque temps; il eut l'adresse de céder peu à peu le terrein sans se rompre, & de se retirer ainsi près de ses charriots, dont il se fit à la

Brave défense de Fousonlōg, Général Chinois.

hâte une ſorte de retranchement. Lyſtching qui n'étoit pas homme à épargner ſes ſoldats, fit attaquer le Général Chinois ſans relâche, & toujours inutilement : ce qui lui fit prendre enfin la réſolution de le ſerrer de près, & de l'affamer.

Fouſonlong fit tuer d'abord tout ce qu'il avoit de bêtes de charge. Mais voyant au troiſiéme jour que l'ennemi ne ſe rebutoit point, & que ſon petit fort pouvoit être embraſé en un inſtant, s'il venoit en penſée aux rebelles d'y mettre le feu ; il diſpoſa ſes gens à faire un coup de vigueur, qui les délivrât de cette priſon. L'heure qu'il leur avoit marquée durant la nuit étant venue, tous dans le plus grand ſilence, s'échappent de leur enceinte, ſe jettent en deſeſpérés ſur un des quartiers qui les enveloppoient, s'ouvrent un paſſage, & ſe mettant en marche avec l'ardeur qu'on imagine aiſément, ils s'efforcent de gagner quelque lieu ſûr. La vigilance de Lyſtching

ne leur permit pas de trouver un asyle ; sa cavalerie les atteignit dans la matinée au milieu d'une campagne unie & bien ouverte, où il lui fut aisé de les sabrer. Fousonlong fut épargné : Lystching l'ayant ordonné expressément, plus encore pour son propre intérêt, que par estime pour ce brave homme.

Persuadé en effet que le crédit de ce Mandarin étoit grand parmi les troupes de la Province de Chensi, le Général rebelle voulut en faire usage pour les détacher du service de l'Empereur : mais il ne tarda pas à s'appercevoir que son espérance étoit mal fondée. Ayant mené son prisonnier devant Hantching, (45) il le pressa vivement de porter la garnison de cette Place à lui en ouvrir les portes. Cette proposition fit frémir le vertueux guerrier, & lui donna occasion de signaler jusqu'à la fin toute

(45) Hantching-hien, Ville du troisiéme ordre dans le Chensi, au 35 d. 30 m. 30 s. de latitude, & au 128 d. 11 m. 33 s. de longitude.

sa grandeur d'ame & sa constance.

Généreuse réponse de Fousonlong à Lystching.

» Pour qui donc me prends-tu, » misérable, répondit aussi-tôt » Fousonlong : j'ai toujours été » fidéle à mon maître, & on ne » dira jamais que j'aie été capable » de le trahir. Me voilà en ton » pouvoir : quelle raison as-tu de » diférer ma mort? » Non non, repart le barbare au même instant, » tu ne mourras point si-tôt. Il me » suffit pour le présent de ce petit » essai de vengeance. » Il dit ces dernières paroles dans le temps que par son ordre, on coupoit le nez & les oreilles à Fousonlong; à qui durant trois jours il eut la cruauté de faire souffrir mille indignités & bien des tourmens. Ce qui surprend avec raison, c'est que la nouvelle d'un traitement si féroce à l'égard d'un Mandarin de ce mérite, au lieu d'animer la garnison de Hantching à s'en venger au moins par une vigoureuse défense, fit sur elle un effet contraire. Ces lâches apprenant la manière dont leur Commandant

général avoit été traité, perdirent cœur, & ſe rendirent honteuſement.

Quoique la ſoumiſſion de cette Place fut ſuivie de la priſe de pluſieurs autres, Lyſtching n'en avoit pas moins ſur le cœur la levée du ſiége de Kayſong. Il réſolut d'y revenir, & de n'en point démordre cette fois, juſqu'à ce qu'il eût ſoumis cette Capitale du Honan. On étoit alors aux premiers jours de l'année 1642.

L'entrepriſe cependant n'étoit pas aiſée; & on doit même la regarder comme une des plus difficiles que les rebelles puſſent former. On avoit introduit de nouvelles troupes dans la Ville, pour en renforcer la garniſon; le Viceroi y étoit en perſonne, & le Prince de Tcheou s'y étoit venu renfermer exprès avec ſes thréſors, pour animer les ſoldats à bien faire. La manière dont il s'y prit dès le premier jour du ſiége, fit voir qu'il y alloit ſérieuſement, & qu'il n'épargneroit rien pour

Siége de Kayſong.

rendre funeste aux assiégeans cette seconde tentative sur Kayfong. Faisant réflexion que la guerre présente méritoit beaucoup moins ce nom, que celui de brigandage & de révolte ; il promit deux cens taëls d'argent à quiconque viendroit à bout de tuer Lystching, ou quelqu'un de ses Lieutenans-Généraux ; & cent à qui les blesseroit dangereusement.

C'étoit un grand appas pour des Chinois, dont la cupidité, comme on sçait, fut toujours la passion favorite. Aussi dès la première sortie que firent les assiégés, celui-là même qui en avoit la conduite, ayant reconnu Lystching, fut droit à lui, & le blessa considérablement au visage. Quoique la blessure ne fût pas mortelle à beaucoup près, elle ne laissa pas de consterner les troupes. Lystching se hâta de les faire sortir de leurs lignes, dans la crainte que les travaux du siége rebutant toujours plus les soldats, ils ne vinssent à se débander peu à peu durant son absence. Il les

remit à des opérations plus conformes à leur génie, c'eſt-à-dire à courir le pays, & à le piller.

Un mois entier s'écoula dans ce cruel exercice ; & Lyſtching ſe trouvant alors parfaitement rétabli, revint pour la troiſiéme fois au ſiége de Kayfong. Pour engager ſon monde à ſe ſurpaſſer en cette occaſion, il lui fit ſentir avec toute la vivacité poſſible, l'intérêt qu'ils avoient à terminer glorieuſement cette expédition. Il repréſenta aux principaux Officiers, & par eux au reſte de l'ar-
» mée, qu'il s'agiſſoit de ſoumet-
» tre une des Villes les plus peu-
» plées & les plus opulentes de
» l'Empire ; que leurs plus grands
» ennemis s'y trouvoient enfer-
» més, & que le Prince de Tcheou
» en particulier n'y avoit, ce
» ſemble, apporté ſes thréſors
» qu'afin qu'ils tombaſſent plus ſû-
» rement entre leurs mains. Il
» ajoûta que ſon intention étoit
» de faire de Kayfong ſa place
» d'armes, & d'y fixer ſa réſidence

„ ordinaire, en attendant que ses „ victoires lui eussent procuré un „ plus noble séjour. Il vouloit dé„ signer Pekin.

Ces divers objets présentés avec force par un homme naturellement pathétique, ne pouvoient manquer de faire impression sur les esprits. Mais tandis que la fougue des passions mises en jeu, disposoit ainsi les assiégeans à seconder l'ambition de leur chef, d'autres motifs véritablement dignes des grandes ames, l'honneur du service, l'amour de la patrie & l'attachement dû au Souverain, faisoient sur les braves Officiers de la garnison un effet encore plus sensible. Les rebelles ne pouvoient paroître en aucun endroit de la muraille, sans être aussitôt renversés. On réparoit les bréches avec une activité merveilleuse; & les sorties qui se suivoient de près, étoient toujours à l'avantage du bon parti. A la vérité il étoit à craindre que le siége tirant en longueur, les assiégeans dont le nombre étoit prodi-

gieux, ne prissent enfin le dessus; mais on se flatoit à Kayfong, que la Cour instruite qu'elle étoit de la situation présente de cette Ville, formoit actuellement quelque bonne armée, qui viendroit la secourir à temps.

Rien n'étoit plus vrai. Cette armée étoit même déjà en marche, & elle eût probablement sauvé la Place assiégée, si celui qui commandoit ce secours, avoit eu les qualités d'un vrai Général. On ne peut rien ajoûter aux soins que cet homme s'étoit donnés pour pousser le nombre de ses troupes aussi loin qu'il pouvoit aller; & cependant lorsqu'il vit l'ennemi de près, ce nombre, tout grand qu'il étoit, lui parut encore bien petit: comme si dans certaines occasions essentielles, où le moindre délai peut devenir funeste à son parti, un calcul trop scrupuleux n'étoit pas évidemment hors de saison.

Cette grande retenue après tout, ou pour parler franchement, ce

trait de lâcheté manifeste eût encore été supportable, si le prétendu secours n'avoit été simplement qu'inutile : les braves gens qui défendoient Kayfong n'auroient peut-être pas moins réussi à lasser la patience des assiégeans. Mais le Général Chinois, ne pouvant donner des marques de sa bravoure, voulut faire preuve de ses autres talens, & sur-tout du génie inventif qu'il croyoit avoir. » Battre les » révoltés, disoit-il à ses confidens, » c'est ce qu'il ne nous convient pas » de tenter dans la circonstance pré» sente. Cependant je veux faire » quelque chose qui étouffera la ré» volte d'un seul coup: je vais per» dre Lystching & son armée, » en les noyant dans les eaux du » Hoangho. (46)

Funeste entreprise d'un Général Chinois pour délivrer Kayfōg.

(46) Le Hoanghô, ou rivière jaune, est un grand fleuve qui traverse la Chine du couchant au levant. Ses sources sont dans la Tartarie à l'ouest du Chensi, vers le 35 d. de latitude, & le 114 d. de longitude. Son embouchure dans l'océan oriental est à l'extrémité du Kiangnan vers le nord de cette Province au 34 d. 10 m. de latitude, & au 137 de longitude.

Ce fleuve dont le lit est plus élevé que le terroir de Kayfong, se trouve retenu par deux fortes digues qui l'empêchent d'inonder la campagne. Les rebelles, gens pour la plûpart sans étude, plus propres à faire un coup de main, qu'à approfondir l'art des campemens, s'étoient fort bien apperçus du danger de ce voisinage. Ils avoient eu en conséquence la sage précaution d'envelopper dans leurs lignes toutes les petites élévations des environs, & c'étoit-là que se trouvoient placés leurs principaux quartiers. Ainsi, quand l'habile Général eut rompu les digues du Hoangho (car telle fut la manœuvre que produisirent ses profondes réflexions) les eaux du fleuve se répandant avec impétuosité dans la plaine, ne firent perdre aux assiégeans qu'environ dix mille hommes, au lieu que la Ville de Kayfong fut submergée au point qu'il y périt plus de deux cens mille ames, tant de la garnison que des habitans.

Dans le premier trouble de ce désastre le Prince de Tcheou se jetta dans un bateau, & il eut le bonheur d'échapper à l'inondation; mais son fils ne fut pas si heureux. Un grand nombre d'Officiers & de soldats trouverent aussi le moyen de se sauver, & Kaysong resta sans défenseurs. Après l'écoulement des eaux & la réparation des digues, Lystching employa ses troupes à nettoyer la Ville, & à remettre toutes choses dans le meilleur état qu'il leur fut possible. Il s'empara ensuite de quelques autres Places de cette Province, dònt l'acquisition le rendit maître absolu de tout le Honan.

Tant de succès qui auroient dû satisfaire l'ambition de ce fameux rebelle, ne firent au contraire que l'enflammer. Après avoir laissé reposer ses troupes durant un mois ou deux, il les rassembla vers le milieu de l'année aux environs de Honan-fou, & les divisa en quatre grands corps. Trois furent

destinés à la garde de ses conquêtes, & le quatriéme prit avec lui la route du Chensi. Il travailloit avec succès à soumettre cette Province, lorsqu'on vint lui annoncer une nouvelle qui devoit naturellement l'inquiéter beaucoup.

Embarras de Lystching, & ses soupçons.

Un de ses Lieutenans-Généraux, à qui il avoit confié une des divisions de son armée, prit querelle dans une débauche avec un des Officiers qui commandoient sous lui; & ce subalterne, homme brutal, sans respect pour la personne de son Général, lui fendit la tête d'un coup de sabre. Plus l'action étoit scandaleuse, & plus on se hâta de la punir: les amis du Général massacré s'étant jettés à l'instant sur le coupable, il tomba percé de mille coups. Cet homme avoit aussi des partisans zélés, qui paroissoient résolus à venger sa mort; & le trouble qu'ils excitèrent, mit la division dans cette armée: une partie se retira pour ne plus servir, & l'autre alla se rendre aux Impériaux, qui la reçurent à bras ouverts.

Lyſtching craignit alors que l'eſprit de faction, dont il étoit lui-même ſi fort animé, & qu'il déteſtoit ſouverainement dans ſes inférieurs, ne gagnât inſenſiblement les deux autres corps qu'il avoit laiſſés dans le Honan. Sa jalouſie & ſes ſoupçons ſe réveillèrent ſur-tout à l'égard d'un certain Loyeuſay qui commandoit une de ces petites armées. Il avoit obligation à cet Officier d'environ quarante mille bandits qu'il lui avoit amenés trois ans auparavant ; mais malgré ce ſervice, Loyeuſay lui étoit odieux. C'étoit un homme entreprenant, aimé des troupes, & preſque auſſi ſcélérat que lui ; avec ces qualités, rien ne lui manquoit pour ſe faire craindre. Sa mort fut donc réſolue. Lyſtching donna ordre à quelques cavaliers d'une fidélité éprouvée de ſe rendre inceſſamment auprès du Général proſcrit, & ils prirent ſi bien leur temps, qu'ayant pénétré dans ſa tente, ils l'égorgèrent durant ſon ſommeil.

Lyſtching fait égorger un de ſes Lieutenans.

Le bruit de cet assassinat s'étant répandu dans le camp à la pointe du jour, fit courir tout le monde aux armes: mais les assassins étoient déjà bien loin avec la tête de Loyeusay. On devina aisément d'où venoit le coup, & dans la première indignation qu'il fit naître, celui qui en étoit l'auteur, ne fut plus qu'un monstre, qu'on accabla de mille imprécations, (47) en renonçant pour toujours à son service. La moitié de ces troupes alla

(47) Ces imprécations à la Chine ne se font pas à pure perte. Lorsqu'on a souffert quelque tort, & qu'on ne peut en avoir justice ou s'en venger sur la personne de l'Auteur, l'usage est de monter sur les toits des maisons, d'y crier à pleine tête, en accablant le coupable de mille imprécations, toutes plus horribles les unes que les autres. Les plus scelérats ne laissent pas de craindre, ordinairement ces malédictions, surtout quand les termes en sont énergiques & prononcés d'un ton effrayant. Comme les nouveaux Chrétiens s'abstenoient avec raison de cette espèce de vengeance, les bandits avoient beau jeu pour les piller. A la finon se ravisa; on trouva un tempérament. Sans faire aucunes imprécations aux voleurs, on se contenta de les menacer de la colère divine, & quelques traits de sermon bien frapans eurent plus d'effet que tous les anathêmes Chinois. *Lecomte, nouv. Mém.*

encore se rendre aux Généraux de l'Empereur, & le reste se débanda. Lystching se consola sans beaucoup de peine de cette nouvelle désertion, par le plaisir qu'il eut de n'avoir plus personne dans son armée qui osât se mesurer avec lui.

Cependant les Impériaux, qui depuis la défaite de Fousonlong n'avoient pas jugé à propos de paroître en campagne, reprirent cœur tout à coup, en voyant le nombre des rebelles considérablement diminué, & se sentant si bien recrutés eux-mêmes. Un de leurs Généraux sur-tout, homme brave & très-entendu dans le métier, après avoir soumis le Chansi, venoit d'entrer dans le Honan, où déja il avoit recouvré quelques Places. Lystching l'ayant appris, vint aussitôt dans cette Province avec toutes les troupes qu'il avoit; déterminé à donner bataille, si le Général ennemi vouloit l'accepter. Le Mandarin ne demandoit pas mieux, ayant sous lui une belle armée de soixante mille hom-

Lystching réporte une grãde victoire.

mes au moins. Comme ils se cherchoient l'un l'autre, la rencontre se fit bientôt, & tout de suite le combat s'engagea avec un acharnement singulier, qu'on ne voit que rarement hors des guerres civiles. La victoire durant quelques heures, parut balancer entre les deux partis; mais à la fin le plus mauvais l'emporta: les Impériaux furent enfoncés, taillés en piéces ou mis en déroute. Des débris de son armée, le Général vaincu forma le soir même un petit corps qu'il vint poster sous le canon de Tongkoan, (48) lieu avantageux, dont il s'étoit emparé quelques jours avant la bataille. Dès que Lystching en fut averti, il vint en furieux le relancer dans ce poste. Il l'y attaqua en effet avec tant de vigueur, qu'il lui tua presque tout son monde, & se rendit maître de Tongkoan.

(48) Tongkoan-Ouei, situé à l'extrémité du Honan, au 34 d. 39 m. 10 s. de latitude, & au 128 d. 58 m. 30 s. de longitude. L'addition finale de *Ouei* marque un lieu habité uniquement par des gens de guerre, comme on l'a dit à la Note 24.

Lyſtching rentre dans le Chenſi, & y préd la Ville de Singhan.

Tranquille alors ſur la poſſeſſion du Honan, ce rebelle infatigable reprit la route du Chenſi, & marcha droit à Singhan, (49) qui en eſt la Capitale. Cette Ville qu'on peut regarder comme la ſeconde ou la troiſiéme au moins de l'Empire Chinois, ne put réſiſter que trois jours; elle fut emportée d'aſſaut. La garniſon fut paſſée au fil de l'épée, mais on épargna les habitans qui avoient preſſé fortement le Viceroi de ſe rendre de bonne grace aux rebelles.

Le vainqueur eut à la priſe de cette Ville une belle occaſion de recompenſer ſes troupes, ſans que les bourgeois en ſouffriſſent. Les thréſors de la Province, c'eſt-à-dire les revenus que l'Empereur en retire annuellement, étoient accumulés à Singhan, depuis quelques années: Lyſtching s'en ſaiſit, & les diſtribua tout de ſuite à ſes ſoldats.

(49) Singhan-fou eſt ſitué au 34 d. 15 m. 24 ſ. de latitude, & au 126 d. 42 ſ. de longitude.

Cette gratification faite, & tout le monde ayant paru content de la libéralité du Général, il envoya sommer Fonsiang. (50) La sommation fut rejettée avec mépris, mais on eut bientôt lieu de s'en repentir. Lystching se rendit en personne près de cette Place; il la fit escalader sur le champ par plusieurs endroits à la fois, la prit ce jour-là même, & y mit tout à feu & à sang.

Ainsi maître de tout le sud du Chensi, il conduisit ses troupes au nord de cette Province, & vint investir Yuling, (51) célébre forteresse, qui devoit naturellement l'arrêter long-temps. Voyant en effet au bout de quinze jours que ses gens n'avançoient point, & que le siége traîneroit en longueur,

(50) Fonsiang-fou, grande & belle Ville du Chensi, au 34 d. 25 m. 12 s. de latitude, & au 125 d. 17 m. 35 s. de longitude. Le nom de cette Ville vient d'un oiseau merveilleux par la beauté de ses couleurs, mais qui n'existe que dans l'imagination. Les Chinois aiment à en porter la figure sur leurs habits.

(51) Yuling-ouei, au 38 d. 18 m. 8 s. de latitude, & au 127 d. 10 m. 30 s. de longitude.

il décampa subitement, & alla s'attacher à d'autres Places, dont la prise lui coûta moins. Celles-ci soumises, il retomba sur Yuling avec un prodigieux train d'artillerie, amenée à grands frais de divers endroits de la Province, & qui ne cessa de jouer durant un mois. Ce temps expiré, les bréches se trouvèrent énormes; on donna un violent assaut, & la Place fut emportée.

Lyst-ching, maître d'ũ tiers de la Chine, se déclare Empereur.

On peut dire que la prise d'Yuling fut un coup de partie pour les rébelles. Ce Fort tenoit en respect un grand pays, qui tomba par conséquent avec lui au pouvoir de Lyst-ching : le crédit de cet usurpateur en devint aussi plus considérable, & parut effacer dans l'idée des peuples cet odieux caractère de brigand, attaché jusqu'alors à son nom. Les Lieutenans généraux, qu'il eut soin de mieux choisir depuis la mort de Loyeusay, voyant que sa tyrannie s'établissoit chaque jour plus solidement, envisagèrent son élévation comme la

base de la leur, & n'omirent rien pour l'avancer ; en un mot, ils réussirent si bien les uns & les autres, qu'avant la fin de l'année courante ce chef de bandits, presque unique dans son espéce, se vit maître d'un tiers de l'Empire, & à la veille de le conquerir en entier. Aussi ne crut-il pas devoir différer plus long-temps la cérémonie qu'il méditoit de se déclarer Empereur de la Chine, & d'en prendre l'auguste appareil ; il le fit au commencement de 1644, sans rien omettre en cette occasion de tout ce que le rituel Chinois prescrit aux nouveaux Monarques ; comme de donner un nom à leur Dynastie, s'ils en sont les Fondateurs ; de nommer des Princes, des Ministres, des Conseillers d'Etat, de marquer l'expression dont on doit se servir pour désigner les années de leur règne.

Mais afin que les Peuples sentissent bien que ce n'étoit point là une vaine ostentation de sa part, & qu'il avoit effectivement tout autant de forces qu'il lui en falloit

pour achever ſon entrepriſe & la maintenir ; le prétendu Empereur fit faire un rolle exact des troupes qui ſervoient ſous lui. Le nombre ſe trouva monter à un million d'hommes : ſçavoir, ſix cens mille Cavaliers, & quatre cens mille Fantaſſins ; il choiſit ce qu'il y avoit de meilleur dans cette multitude immenſe de Soldats, & en ayant formé une puiſſante armée, il prit avec elle la route de Pekin.

Lyſt-ching marche droit à Pekin.

Son projet au premier coup d'œil ne pouvoit paroître que téméraire, quelque idée que l'on ſe formât du nombre & de la valeur de ſes troupes. Il lui falloit paſſer le Hoangho, où rien n'étoit plus aiſé que de l'arrêter : le Chanſi qu'il avoit à traverſer d'un bout à l'autre, ne manquoit pas de Villes de défenſe où les garniſons Impériales s'étoient maintenues ; & le Petcheli qui venoit enſuite, devoit lui en oppoſer encore plus ; qu'il ne pourroit ſoumettre apparemment que par des ſiéges. Ces Provinces d'ailleurs & celles du voiſinage, où l'eſprit

l'eſprit de rébellion n'avoit pas pénétré, étoient en état de fournir à l'Empereur quatre à cinq cens mille combattans : malgré ces obſtacles, la marche des rébelles fut très-rapide, & il n'y eut qu'une ſeule bicoque, nommée Taitcheou, qui eut la gloire d'arrêter Lyſtching.

Cette Place avoit pour Gouverneur un de ces militaires d'un âge meur, qui conſacrés au ſervice dès l'âge le plus tendre, ont toujours aimé leur métier, le ſçavent bien, & ſont en poſſeſſion de lui faire honneur. Quelles reſſources pour un grand Etat, quand des Officiers de ce caractère, d'une conduite ſage & vigoureuſe dans l'occaſion, n'y ſont pas rares, & qu'on les y eſtime autant qu'on le doit.

Belle défenſe d'un Officier Chinois dãs une bicoque

Celui dont il s'agit, nommé Cheouyuki vit bien que Taitcheou avec des murs à demi-ruinés, & manquant de pluſieurs choſes néceſſaires à une bonne défenſe, ne pourroit tenir auſſi long-temps qu'il l'eût ſouhaité ; mais c'étoit beaucoup, ſelon lui, de retarder la

marche précipitée de l'ennemi ; pour donner à l'Empereur & à ses Ministres le loisir de se reconnoître & de pourvoir à la conservation de Pekin. Ce point lui paroissant essentiel au bien de son maître, comme il l'étoit effectivement, il refusa avec hauteur de se rendre à la sommation qu'on vint lui faire: ce refus lui attira bientôt ce qu'il desiroit, l'appareil d'un siége dans les formes.

Lystching prit soin que rien n'y manquât : batteries multipliées, escalades fréquentes, violens assauts, tout fut employé dès les premiers jours : car les rebelles étoient pressés, & leur Chef, ainsi qu'on l'a déjà observé, n'étoit pas en usage de ménager son monde. Cheouyuki n'étoit pas non plus d'un caractère à se troubler aisément de tant de vacarme : il fit face à tout, & se maintint vaillamment dans sa place, après avoir tué aux assiégeans plus de dix mille hommes. Cependant on vient l'avertir que les provisions de guerre & de bouche tirent sur leur fin.

Il s'en assure par lui-même ; & il en convient, sans être pour cela mieux disposé à se soumettre.

Le parti que prend alors ce Commandant intrépide, c'est de donner ordre à sa garnison d'abandonner subitement tous les postes à la quatriéme heure de la nuit, & de se rendre au lieu qu'il désigne. Les troupes s'y étant rassemblées, il leur découvre son projet en peu de mots, les exhorte à bien faire, & marchant à leur tête, il les conduit hors de la Ville avec le moins de bruit qu'il est possible. Comme l'ennemi ne s'attendoit à rien de pareil, le quartier qu'on attaqua fut bientôt forcé. On y tua quelque monde; & sans avoir fait aucune perte, Cheouyuki & ses gens arrivent tous glorieux à Ningoukoan.

Lystching outré de dépit les suit de près; mais n'ayant pu les atteindre avant leur entrée dans ce Fort, il l'investit à l'heure même, & le bat avec fureur de divers côtés. Dès le troisiéme jour, sans trop

examiner si les bréches étoient praticables ou non, il ordonne un assaut qui fut continué du matin au soir sans aucune interruption. Cette opiniâtreté des assaillans leur coûta cher, & fut à pure perte pour eux. Aussi paroissoient-ils bien rebutés, quand Lystching fit sonner la retraite pour donner malgré lui quelque relâche à ses gens.

C'étoit-là précisément ce que Cheouyuki attendoit pour faire encore un beau coup. S'étant apperçu que les vivres & les autres munitions alloient bientôt lui manquer, il résolut de profiter de cette espèce de tréve pour tomber à l'improviste sur les rebelles, espérant de deux choses l'une, ou de s'échapper une seconde fois de leurs mains, ou de leur faire tant de mal, qu'ils fussent contraints de se retirer.

La sortie que firent ces braves Chinois vers le milieu de la nuit, eut d'abord un grand succès. Ils tuèrent autour de trois mille hom-

mes, & jettèrent la frayeur dans le camp. Mais Lysthing s'étant porté à propos là où se faisoit le carnage de ses soldats, donna de si bons ordres, que la garnison fut à la fin repoussée & obligée à se renfermer de nouveau dans Ningoukoan. L'assaut qu'il fallut soutenir deux jours après, fut terrible & véritablement digne de Lystching : c'est ainsi que s'exprime un Ecrivain Chinois. Toute la valeur de Cheouyuki n'y put tenir : la Place fut emportée & noyée aussitôt dans le sang.

Eloge que fait Lystching du brave Cheouyuki.

On assure que Lystching, très-capable certainement de discerner le mérite, & qui d'ailleurs étoit plus méchant par intérêt & par réflexion que par instinct, parut en quelque sorte inconsolable de n'avoir pu sauver le brave Commandant. *Hé, où en serions-nous mes amis*, dit-il à ses principaux Officiers, *si le Prince Ming, que nous voulons détruire, avoit plusieurs Cheouyuki à nous opposer ?*

Dans le temps que ces choses se passoient de la manière que nous venons de le dire, sur les confins du Chansi & du Petcheli, l'Empereur reçut un courrier de la part de son premier Ministre Lykientay, avec un détail exact du véritable état des affaires dans ces quartiers. Voici à quelle occasion ce grand Mandarin avoit quitté la Cour, & se trouvoit alors en Province.

Embarras de l'Empereur en apprenant les progrès des rebelles.

Sur l'avis qui étoit venu au Monarque Chinois dès les premiers jours de l'année courante, de tout ce qui se passoit dans le Chensi : que Lystching avoit eu l'impudence de se déclarer Empereur ; qu'il étoit à la tête d'un million de soldats, & qu'il se disposoit actuellement à venir à Pekin ; ce Prince effrayé consulta les Grands de sa Cour. Comme ils étoient tous gens lettrés, ils lui répondirent chacun en très-bons termes : mais au fond ils ne lui apprirent rien de plus que ce qu'il sçavoit aussi bien qu'eux : je veux

dire, » que les desseins des rebel-
» les étant évidemment pernicieux,
» & leur puissance formidable, la
» conjoncture ne pouvoit être plus
» mauvaise; qu'elle méritoit at-
» tention, & qu'il falloit y pour-
» voir sans aucun délai.

Le seul Lykientay vint d'abord au fait. Jusqu'ici, Seigneur, dit-il à son maître, » j'ai été comblé » de vos bienfaits autant & plus » qu'aucun autre de vos sujets. » Ainsi il est juste que je sois un des » premiers à m'exposer pour votre » service. Si votre Majesté le trou- » ve bon, j'irai incessamment dans » le Chansi, où mes biens sont con- » sidérables, & où ma famille est » puissante. J'emmenerai avec moi » une partie des troupes que nous » avons ici: d'autres se trouveront » sur ma route; & joignant toutes » ces forces à celles que me fourni- » ront mes amis sur les lieux même, » peut-être serai-je en état de battre » ce voleur, ou de l'arrêter dans sa » marche.

Offre généreuse, mais inutile du premier Ministre Lykietay.

L'Empereur qui connoissoit tout

le mérite de ce Kolaos (52) consentit sans peine à tout ce qu'il voulut. Il auroit bien souhaité pouvoir lui mettre en main tous les secours d'argent qu'exigeoit une expédition de cette importance : mais les Eunuques du palais avoient tellement dissipé les finances, qu'on ne put donner à ce zélé Ministre que quelques éloges & force promesses. Pour le dédommager autant qu'il étoit possible, du défaut des sommes nécessaires à son entreprise, le Monarque lui accorda la permission qu'il demandoit instamment, de mener avec lui l'homme sans contredit le plus

(52) On appelle Kolaos à la Chine ces grands Mandarins qui forment le Conseil d'Etat ordinaire, & qui sont sur le pied de Ministres. Comme Lykientay étoit ou plus ancien, ou plus accrédité que les autres, l'Auteur de cette histoire lui donne sans façon la qualité de premier Ministre: on se tromperoit beaucoup, si on prenoit ce titre dans le sens qu'il a en Europe. L'Empereur à la Chine est le grand mobile du gouvernement; &, s'il n'agit pas par lui-même, ce sont les favoris qui font tout. Sous les derniers Mings on vit l'administration de l'Etat entre les mains des principaux Eunuques : c'est ce qui ruina cette Dynastie.

entendu qu'il y eût dans l'Empire pour la conduite de l'artillerie, & pour le paſſage des rivières. C'étoit le Jéſuite Tanjaouang. (53)

Le nouveau Général & le grand Maître d'artillerie qu'il s'étoit donné, n'avoient pas différé longtemps leur départ de Pekin : mais ni l'un ni l'autre n'eut occaſion de

(53) Le Pere Adam Schall, allemand de nation, & natif de Cologne. Il ſeroit aiſé de démontrer que ce Mandarin Européen a été dans la vérité la plus exacte un des grands hommes de ſon ſiécle. Les ſervices qu'il rendit aux Chinois en plus d'un genre, les honneurs qu'il en reçut, la priſon & les tourmens qu'ils lui firent ſouffrir, ſon adreſſe à conſerver d'abord auprès des Empereurs Tartares toute la faveur & plus de crédit encore, qu'il n'en avoit eu ſous les Mings, auroient bien dû ſuffire pour rendre ſon nom à jamais illuſtre. On conſerve dans la bibliothéque des grands Jéſuites de Lyon, la patente manuſcrite en langue chinoiſe de l'Empereur Tchangti, & celle de ſon fils Kanghi, confirmative de la première, en faveur du Pere Schall. C'eſt une eſpèce d'ennobliſſement rétroactif de ſes pere & mère, ayeux & biſayeux. Mais ce grand homme connoiſſoit trop bien la frivolité de ces ſortes d'honneurs, pour en être touché. Il avoit quitté l'Europe, & il travailloit à la Chine pour le ſervice d'un plus grand Maître que tous ceux qui dominent ici-bas.

se signaler dans cette campagne. Ils étoient encore tous les deux dans la Province de Petcheli, quand Lykientay apprit les rapides progrès des rebelles dans le Chansi, la ruine entière de sa famille & la perte en particulier de tous les biens qu'il avoit dans ce pays-là. A cette nouvelle il jugea à propos de s'arrêter, pour se mettre au fait de tout, donner en conséquence les meilleurs ordres qu'il pourroit, & suggérer ensuite à l'Empereur ce qu'il croiroit lui devoir être plus utile dans la circonstance présente.

Conseil du premier Ministre, qui n'est pas suivi.

C'est ce qu'il faisoit effectivement dans une lettre en forme de requête, qu'apporta au Monarque Chinois le courrier dont nous avons parlé. Lykientay y conjuroit son Maître de déposer pour un temps son autorité entre les mains du Prince héritier, & de se retirer après cette abdication, à Nankin, (54) où sa personne seroit pleinement en sûreté.

(54) Nankin, ancienne Capitale de la

Ce parti avoit sans doute ses inconvéniens. On les balança dans le conseil avec l'utilité qu'on en espéroit ; & tout bien examiné, on ne conclut rien. Au milieu des débats qu'avoit occasionné l'avis du premier Ministre, l'Empereur jetta un profond soupir : » Hélas ! » s'écria-t-il, je vois bien que ma » Dynastie est sur sa fin. Si j'en dou- » tois encore, l'inutilité de vos dis- » cours, & le peu d'ardeur que je » remarque ici pour mon service, » ne suffiroient que trop pour m'en » convaincre.

Ce peu de paroles d'un Prince orné de bien des vertus, & dont la bonté excessive étoit presque le seul défaut, dut infailliblement percer le cœur de quiconque avoit encore des sentimens parmi ses Ministres. Une misérable troupe de flateurs qui infestoient cette Cour

Chine, ne l'est plus que de la Province de Kiannang. La grandeur de son enceinte surpasse celle de Pekin, & l'on y voit un temple célébre par sa tour de porcelaine. La latitude de Nankin est de 32 d. 4 m. 30 s. & sa longitude de 136 d. 44 m. 30 s.

efféminée, & ces honteux essains d'Eunuques qui deshonoroient les premiers postes, pouvoient surtout y découvrir un juste reproche de leur conduite envers ce Monarque.

Lyst-ching entre dans le Petcheli, & s'approche de Pekin.

Cependant l'usurpateur ne perdoit point de temps dans sa marche. Arrivé dans le Petcheli, il vit les plus fortes Places se soumettre à lui sans coup férir. A Suenhoa (55) les soldats & les habitans firent violence au Gouverneur pour l'obliger de se rendre aux rebelles. Il n'en vouloit rien faire, & même il s'étoit mis en disposition de canoner le camp ennemi, lorsqu'on vint l'enlever de force sur les remparts, pour l'enfermer dans son logis, où il se fendit le ventre de desespoir.

Kiongkoang étoit un poste avantageux, quoique petit. Le Vice-

(55) Suenhoa-fou, grande & belle Ville du Petcheli, dans l'espace formé par une double enceinte de la grande muraille. Sa situation est au 40 d. 30 m. 10 s. de latitude, & au 132 d. 56 m. 8 s. de longitude.

roi de cette partie de la Province qui confine au Chansi, s'y trouvoit actuellement avec un grand nombre d'Officiers Généraux; & les troupes qui s'y rassembloient de divers endroits, étoient si nombreuses qu'elles sembloient former une armée. Le pays étant d'ailleurs montueux & les passages étroits, rien n'étoit plus aisé que de s'y défendre, & d'y faire périr bien des rebelles. Mais le Viceroi qui commandoit ici, n'étoit ni un Fousonlong, ni un Cheouyuki. Aux approches de l'ennemi, ce lâche Mandarin sortit du Fort à la tête d'une partie des troupes, sous prétexte d'aller donner sur les premiers venus. Le perfide cependant n'en fit rien : il prit une route entièrement opposée, & ne reparut plus. Les Officiers qui étoient restés dans la forteresse, tinrent alors un grand conseil de guerre, dont le résultat fut d'ouvrir les portes de la Place, & de se rendre. Matay, un des Lieutenans-Généraux, outré de colère à la vue de cette

indigne manœuvre qu'il ne put venir à bout d'empêcher, courut en étourdi à l'appartement de ſa femme, lui coupa la gorge, & eut encore le temps de ſortir de la Place, après cette folle action.

Tout réuſſiſſant ainſi au gré de Lyſtching, il fit un gros détachement de cavalerie qui eut ordre de s'avancer juſqu'auprès de Pekin, & de revenir enſuite avec le plus de priſonniers qu'ils en pourroient faire ſur leur route. L'ordre fut exécuté de point en point, & le Général rebelle apprit de ſes gens qu'il y avoit dans la Capitale plus de cent cinquante mille hommes de troupes réglées; que les portes en étoient gardées avec beaucoup de ſoin, &, ce qui l'inquiétoit encore plus, que cette grande Ville ſe trouvoit en même temps bien pourvue en tout genre de munitions. Les priſonniers qu'on amenoit chaque jour en grand nombre, s'accordoient parfaitement à lui confirmer la vérité de ce récit. Des nouvelles ſi peu ſatisfaiſantes

devoient faire appréhender à l'usurpateur quelques revers de fortune, ou tout au moins une résistance opiniâtre, capable de rebuter ses troupes. Mais la connoissance qu'il eut bientôt de la pitoyable conduite de l'Empereur, dissipa entièrement toutes ses craintes.

Ce bon Prince, livré plus que jamais à ses Eunuques, qui depuis son enfance s'étoient acquis un empire absolu sur son esprit, & lui avoient donné cette éducation timide & irrésolue qui fit sa perte, venoit de choisir parmi eux les braves Généraux qu'il vouloit opposer aux rebelles : ils étoient au nombre de trois. Chacun d'eux s'étant mis fiérement à la tête d'un grand corps de troupes, sortit de Pekin au jour marqué, pour aller occuper aux environs quelques postes importans, où l'ennemi pouvoit être arrêté sans beaucoup de peine.

Lysching qui en fut aussitôt informé, fit trois détachemens con-

ſidérables, a qui il ordonna très expreſſément d'attaquer les troupes impériales, quelques retranchemens qui les couvriſſent, & quelque riſque qu'il y eût pour eux d'en être battus. Mais l'attaque n'eut pas lieu. A la première apparition des rebelles, les Généraux Eunuques ſe crurent perdus, s'ils ne ſe hâtoient de mettre bas les armes. Ils le firent ſans le moindre remords, & un grand nombre de leurs ſoldats, ſuivant leur exemple, ſe donna aux Lieutenans de Lyſtching. Celui-ci encouragé par une défection ſi avantageuſe à ſon parti, fut plus empreſſé que jamais de ſe préſenter devant Pekin, & d'y entrer de gré ou de force. En moins de trois jours il parut aux portes de cette Capitale, & prit ſon quartier vis à vis de celle qu'on nomme Changimen.

Insigne trahiſon de trois Généraux Eunuques.

Là ſous un magnifique pavillon il affecta d'étaler tout l'appareil majeſtueux d'un Empereur de la Chine. Son habillement étoit ſuperbe, un grand nombre de ſes

principaux Officiers, l'environnoit, chacun s'efforçant de représenter le mieux qu'il pouvoit la gravité étudiée des grands Mandarins : tandis qu'on voyoit au pied de son thrône les deux Princes de Tçin & de Tsin, qu'il vouloit distinguer des prisonniers ordinaires.

Lyst-ching fait proposer à l'Empereur d'abdiquer l'Empire.

Cette fastueuse scéne étoit à peine ouverte, que l'usurpateur impatient de la terminer par quelque chose de plus sérieux, fit venir devant lui deux de ces Eunuques qui s'étoient rendus de si bonne grace. » Vous connoissez le génie » de l'Empereur votre ancien Maî» tre, leur dit-il; & je sçai que de» puis long-temps vous avez beau» coup de pouvoir sur son esprit. » Partez donc à l'heure même, pour » l'assurer de ma part que je lui ac» corde la vie & la liberté, s'il » veut sans aucun délai abdiquer » l'Empire.

Les deux Envoyés partirent en effet sur le champ, quelque risque qu'il y eût pour eux dans la commission dont on les chargeoit : mais

c'étoit un ordre de Lyſtching, qui n'eût pas manqué de punir de mort tout ce qui auroit eu en cette occaſion la moindre apparence d'un refus. La porte de Changimen où ils ſe préſentèrent, leur fut oûverte après quelques difficultés de pure grimace. Delà s'étant rendus au palais, ils furent pareillement introduits à titre de bons ſerviteurs, dont la défection n'avoit ſans doute été qu'une ſuite néceſſaire de la défection de leurs ſoldats; ou peut-être même une feinte, pour ménager quelque heureuſe iſſue à leur Maître dans le cruel embarras où il ſe trouvoit.

Mais à peine eurent-ils ouvert la bouche ſur l'abdication dont il s'agiſſoit, que l'Empereur tranſporté de colère ordonna qu'on mît en piéces ces deux ſcelérats. L'ordre étoit juſte, & déjà on ſe mettoit en devoir de l'exécuter, lorſque ces miſérables firent entendre au Monarque irrité que la vie des deux Princes de Tçin & de Tſin répondoit néceſſairement de la

leur. A ces mots l'Empereur qui portoit beaucoup d'affection à ces illustres prisonniers, ses proches parens, craignit effectivement pour leur vie ; & comme il étoit d'ailleurs le plus doux des hommes, il révoqua l'ordre qu'il venoit de donner: se contentant de renvoyer ces prétendus députés, sans leur faire aucune réponse.

Un Capitaine Eunuque introduit les rebelles dans Pekin.

Leur entrée néanmoins dans la Capitale ne fut pas inutile aux rebelles. L'Eunuque chargé de garder la porte de Changimen, ayant appris de ces deux confreres, à leur passage, le sujet de la commission qui les amenoit à la Cour, crut se faire un grand mérite auprès de Lystching, s'il lui faisoit offrir ses services dans une conjoncture si délicate. L'offre étoit d'un trop grand prix pour qu'on la rejettât : elle fut acceptée à l'instant, & la porte de Changimen se trouva ouverte aux troupes que l'usurpateur en fit approcher.

L'Empereur étoit en ce moment

même ſur une colline enfermée dans l'enceinte de Pekin, qu'on appelle aujourd'hui Kinchan, d'où apparemment il vouloit découvrir la diſpoſition de l'armée des rebelles, pour ſe mettre en état de lui réſiſter plus efficacement. Démarche bien frivole, après tant de négligence de ſa part. Ce fut là au moins qu'il s'en convainquit de la manière la plus ſenſible, en apprenant ce qui ſe paſſoit: que la porte de Changimen avoit été livrée à ſes ennemis, & qu'ils entroient en foule dans la Ville.

On s'imagine aiſément que cette nouvelle fut pour l'infortuné Monarque un coup de foudre. Il reſta quelque temps immobile, le cœur ſerré de triſteſſe, de crainte & de dépit; ne prononçant rien d'articulé, comme un homme abſolument hors de lui-même, qui ne ſçait ni ce qu'il doit faire, ni où il eſt. Cet accablement un peu diſſipé, il eut aſſez de préſence d'eſprit pour comprendre après tout que le temps étoit précieux,

s'il vouloit pourvoir à sa propre conservation, à l'honneur surtout & à la sûreté de sa famille. Il se pressa donc de revenir au palais, pour prendre sur tout cela des arrangemens.

Un bruit confus du malheur présent avoit fait accourir à l'entrée de cette maison impériale une multitude de Mandarins, de Ministres & d'autres Officiers de la Cour, peu accoutumés au fracas des armes. Leur air déconcerté & la consternation répandue sur leur visage montroient visiblement qu'ils venoient plutôt chercher un asyle auprès du Prince, que lui offrir des bras pour sa défense. Dès que l'Empereur fut à portée d'être entendu des uns & des autres, il leur adressa ces tristes paroles : » Rien » n'est plus vrai, Mandarins ; les » rebelles sont maîtres de la Ville ; » & je n'espére plus rien pour moi. » S'il vous reste cependant quelque » fidélité pour votre maître, mon» trez-le aujourd'hui, en vous em» pressant de sauver mes fils. C'est

Paroles de l'Empereur aux Grands de sa Cour, & à l'Impératrice.

» la seule chose que j'aie à vous
» ordonner : je vous la demande
» même comme une grace.

A ces mots tout retentit de gémissemens dans la vaste enceinte de la première Cour du palais ; & ces cris de douleur ayant pénétré jusques dans les appartemens intérieurs, l'Impératrice effrayée sortit tout à coup du sien. » Ah Mada-
» me ! s'écria le Monarque en la
» voyant paroître ; tout est perdu
» pour nous, & c'est sans ressource.
» Ne songeons plus, vous & moi,
» qu'à sauver, s'il est possible, nos
» pauvres enfans, & à mourir
» libres.

L'Impératrice comprit fort bien ce que son époux vouloit lui faire entendre, en l'exhortant de penser aussi bien que lui aux moyens qui leur restoient de mourir libres. Leurs principes en fait de morale étoient les mêmes dans l'un & dans l'autre ; mêmes préjugés, même aveuglement : c'en fut assez pour déterminer sur le champ cette Princesse à l'étrange parti qu'elle prit

bientôt. Mais il s'agiſſoit de mettre en ſûreté le Prince héritier & ſes deux freres. Cette tendre mere les fit venir, ſe jetta à leur cou, & les arroſa quelque temps de ſes larmes. *Fuyez, mes enfans,* leur dit-elle enſuite; *ce n'eſt qu'à ce prix qu'on peut vous ſauver. Ceux à qui je vous confie ſont d'une fidélité à toute épreuve. Ils ont ordre de vous conduire chez mes parens dans le Chantong. Que le Tien favoriſe votre fuite, c'eſt la ſeule faveur que j'attends de lui. Je vous embraſſe pour la dernière fois, partez.* Elle les quitta en effet alors, pour les remettre à leurs guides, mais ſans ceſſer de les ſuivre des yeux juſqu'à leur ſortie du palais.

Quand elle les eut perdu de vue, on la vit rentrer précipitamment dans ſa chambre, où elle n'introduiſit que deux eſclaves. Les autres femmes attachées par leur emploi auprès de ſa perſonne, preſſentirent aiſément ſon deſſein; mais aucune n'eut la hardieſſe d'y met-

L'Impératrice s'étrangle, & toutes les Reines en font autant.

tre obstacle. Pénétrées qu'elles étoient aussi elles-mêmes de tout ce qu'une frayeur mortelle a de glaçant ; elles n'avoient ce semble, de mouvement & de vie que pour gémir de concert, tant sur la révolution présente en général, que sur le sort en particulier de leur bonne Maîtresse. Ce sort fut bientôt décidé de la manière qu'on s'y attendoit. L'Impératrice après avoir fait attacher un cordon de soie dans l'endroit le plus favorable à l'usage qu'elle en alloit faire, s'y pendit à l'instant même d'un grand sang froid.

Les deux esclaves qui ouvrirent un moment après les portes de la chambre en laissérent voir librement toutes les horreurs. Aussitôt les femmes qui remplissoient cet appartement poussèrent les plus hauts cris, & l'Empereur qui n'étoit pas loin, fut averti par ce signal, que son épouse ne vivoit plus. Il vint s'en assurer de ses propres yeux, versa quelques larmes, & donna bien des éloges à

ce qu'il appelloit follement un trait de fidélité héroïque.

Mais il y avoit encore d'autres victimes que ses préjugés demandoient de lui. C'étoient les Reines ses épouses du second ordre, (56) au nombre d'environ quarante. Il les fit venir, & leur montrant le corps de l'Impératrice : » Voilà, » leur dit-il, l'exemple que vous de- » vez suivre ; je vous prie de le faire » incessamment, & je vous l'ordonne. Ce Prince eut lieu d'être content : il fut obéi à l'heure même, sans qu'aucune de ces malheureuses, presque toutes à la fleur de l'âge, osât se plaindre de son sort.

Restoit une jeune Princesse de quinze ans, qui aux graces exté-

(56) Les Chinois & l'Empereur comme les autres, n'ont qu'une épouse en titre; mais ils peuvent prendre des concubines ou femmes du second ordre, dont les enfans sont réputés légitimes, du moins à bien des égards On donne aux femmes du second ordre de l'Empereur un nom honorable, mais inférieur cependant à celui de l'épouse en chef. C'est ce qui a porté les Auteurs Européens à décorer celle-ci du titre d'Impératrice, & à désigner les autres par le nom de Reines.

L'Empereur veut poignarder la jeune Princesse, sa fille.

rieures dont elle étoit libéralement pourvue, joignoit les agrémens d'un esprit vif & une sagesse égale à sa naissance. L'Empereur se défiant d'une si grande jeunesse, ne crut pas devoir exiger d'elle le sacrifice volontaire de sa vie, quoiqu'il eût fortement résolu sa mort. L'ayant fait appeller, il lui dit, les larmes aux yeux : » D'où » vient, ma fille, que le Tien vous » a fait naître du plus malheureux » de tous les peres ? Votre mere » & mes autres épouses que vous » voyez ici sans vie, ont signalé » jusqu'au bout leur fidélité. Mon- » trez-nous la même vertu, & hâ- » tez-vous de les aller joindre. En disant ces mots, il porta une de ses mains sur le visage de cette enfant, tandis que de l'autre il s'efforçoit de lui plonger un poignard dans le sein. La Princesse para le coup à demi, sans trop sçavoir ce qu'elle faisoit, & son pere hors de lui-même, croyant l'avoir blessée à mort, se retira.

Après avoir ainsi pourvu, selon

ses idées, à l honneur de sa famille, & à la sûreté de ses fils, il étoit temps que l'Empereur songeât à lui-même, & prît enfin quelque parti, plus ou moins digne de son rang. Voici à quoi il se détermina d'abord. S'étant fait armer de toutes piéces, ce bon Prince qui n'avoit assurément ni disposition, ni inclination à la guerre, monte à cheval, & sort de l'enceinte du palais au milieu d'une centaine de cavaliers, tous Officiers de sa maison, Eunuques pour la plûpart, & aussi peu guerriers que leur maître. Dans le tumulte affreux qui régnoit par-tout, depuis que les rebelles, après avoir éprouvé de la résistance, étoient entrés en plus grand nombre dans Pekin, on ne pouvoit guères discerner l'ami de l'ennemi. Ainsi l'Empereur se flata, avec quelque apparence de raison, qu'il pourroit s'échapper sans beaucoup de peine. Mais Lystching venoit de s'emparer des neuf portes; & on y faisoit si bonne garde, que par-tout

L'Empereur cherche à s'échapper de Pekin.

où les cavaliers de l'Empereur se présentèrent, il leur fut impossible de se faire jour. C'est ce qui détermina ce Prince à reprendre le chemin de son palais.

A peine y étoit-il rentré, qu'il forma un autre dessein, plus frivole encore que le premier : ce fut d'attirer auprès de sa personne le plus de monde qu'il pourroit; espérant qu'une escorte bien nombreuse le mettroit en état de s'ouvrir un passage. Dans cette vue il fit sonner la cloche impériale, (57) comme pour demander un prompt secours. Ce secours ne vint point; personne absolument ne parut. Quelques-uns des grands Mandarins, sur-tout des militaires, combattoient vaillamment dans les rues; les lettrés pour la plûpart

(57) C'est sans doute la plus grosse des deux cloches du palais impérial. Il est assez difficile de dire quelque chose de bien positif sur la qualité des cloches de Pekin & de la Chine. Les uns leur attribuent un son admirable, & les autres seulement une espèce de bourdonnement ou bruit sourd, causé dit-on, par le battant qui est de bois. La grosseur de ces cloches est énorme.

ſe tenoient cachés, ne voulant reparoître en public qu'après l'orage; un grand nombre même des uns & des autres avoient pris leurs meſures de ſi bonne heure, qu'ils étoient déjà bien loin de Pekin.

L'Empereur va ſur la colline de Kin-chan, où il s'étrangle.

L'Empereur ſe voyant alors abandonné de tous ceux qui auroient pu le ſecourir, ne penſa plus qu'à terminer ſa carrière par un de ces coups de deſeſpoir, ſi fréquens dans cette Hiſtoire, & dont la folie eſt néanmoins ſi viſible. Il quitte ſes armes, ſort bruſquement du palais, & court en homme égaré ſur la colline de Kin-chan. Là après avoir jetté un triſte regard ſur la Ville, il traça ſur un pan de ſa robe (58) divers ca-

(58) Rien ne paroît d'abord plus abſurde que cette écriture de l'Empereur ſur un des pans de ſa robe. Mais pour faire diſparoître cette abſurdité prétendue, il ſuffit de faire attention à ces trois points: 1°. que les habits chinois ſont d'un ſatin ou damas fort & uni: 2°. qu'au-lieu de plume on ſe ſert à la Chine d'un pinceau: 3°. que les caractères de la langue chinoiſe expriment un mot, quelquefois même pluſieurs mots & une phraſe entière. Au

ractères chinois, dont le sens étoit celui que voici : » J'avois régné » dix-sept ans, lorsqu'une multi- » tude de rebelles, après avoir ra- » vagé une partie de mes Etats, » est venu m'attaquer insolemment » dans ma Capitale. Je reconnois » de bonne foi que c'est là une pu- » nition du Tien, que mon indo- » lence a irrité. Cependant je ne » suis pas le seul coupable. Plu- » sieurs des Grands de ma Cour le » sont autant & même encore plus » que moi. Ce sont eux qui m'ont » perdu, en m'ôtant la connois- » sance des affaires de mon Empi- » re. De quel front oserai-je pa- » roître devant mes ancêtres ? » Comment pourrai-je soutenir » leurs justes reproches ? O vous » qui me réduisez à ce triste état, » prenez mon corps, & mettez-le » en piéces, si vous voulez ; j'y

reste ce petit discours du Monarque Chinois est rapporté différemment par les Auteurs qui ont parlé de la mort de ce Prince ; mais la différence ne consiste que dans les termes, & non dans le fond des choses.

» consens! Mais de grace épargnez
» mon pauvre peuple; il est inno-
» cent, & déjà assez malheureux
» de m'avoir eu si long-temps pour
» maître.

Ce fut là comme le testament du Monarque. Dès qu'il l'eut achevé, il entra dans un pavillon voisin, y détacha sa ceinture, & l'employa tout de suite à s'étrangler. (59) Le Chef de ses Eunu-

(59) Selon les préjugés de la nation chinoise, la manière dont ce malheureux Prince finit ses jours, n'a rien que de louable. La raison cependant y découvre un crime, & même un trait de lâcheté manifeste: car enfin attenter sur sa propre vie, dans la vive impression d'un grand malheur qui nous survient, c'est évidemment céder à sa mauvaise fortune, & succomber sous le poids de ses maux. Pour en venir là, il ne faut que beaucoup de folie ou beaucoup de foiblesse. Une femmelette désolée, un misérable négre réduit au desespoir, se couperont la gorge avec autant & plus de hardiesse que Caton d'Utique ou Brutus. Prenez deux illustres malheureux, dont la conduite à cet égard soit diamétralement opposée: ce Monarque Chinois, *par exemple*, & notre célébre Louis IX. Le premier sûrement vous fera pitié; au lieu que l'autre dans ses malheurs n'aura rien qui ne vous enchante. Hoaitsong sera toujours à Kinchan un très-petit homme; & le Pere

ques qui l'avoit ſuivi ſur la colline, ſignala auſſitôt ſa fidélité d'une manière bien touchante. Prévoyant que les rebelles ne manqueroient pas d'outrager le corps de ſon maître, s'ils venoient à le découvrir, ſon premier ſoin fut de le garantir de toute inſulte. Il le dépouille de ſes habits royaux, & va l'enſevelir loin delà, auſſi profondément qu'il lui fut poſſible. S'il s'en étoit tenu à ce bon office, ſon devoir eût été rempli, & il ne mériteroit que des éloges. Mais ſon zéle paſſa aſſurément les bornes du devoir. Après s'être revêtu de la robe impériale & des autres ornemens du mort, il ſe pendit lui-même dans l'endroit préciſément où le Monarque avoit expiré : ſe flatant de donner le change à ceux qui voudroient inſulter le corps du Prince. Ses précautions n'en furent pas moins inutiles. D'autres Eunuques qui l'avoient

des Bourbons au contraire, ſoit en Egypte dans ſa priſon, ſoit à Tunis frappé de peſte, paroîtra toujours ce qu'il a été, c'eſt-à-dire un Héros du premier ordre.

observé, sans qu'il s'en fût apperçu, découvrirent le lendemain tout ce mystère à l'usurpateur.

Etonnement d'Hosin en entrant au palais.

Tandis que cette horrible scène se passoit sur la colline de Kinchan, les rebelles avançoient dans la Ville, malgré la résistance qu'on leur opposoit en plusieurs quartiers. Un Mandarin de guerre, nommé Hosin, se voyant forcé dans le poste qu'il défendoit, crut qu'il auroit encore assez de temps pour mettre en sûreté la personne de l'Empereur, dont il ignoroit le funeste sort. Il vole donc au palais, suivi d'une petite troupe de cavaliers, tous gens de cœur, & déterminés à se sacrifier pour leur Souverain. Mais quel fut l'étonnement des uns & des autres de voir le palais comme abandonné, & dans un affreux désordre! Hosin entre plus avant, & ayant pénétré sans le moindre obstacle jusques dans l'appartement de l'Impératrice, il y voit cette Princesse & toutes les Reines, attachées encore au fatal

cordon ; outre un grand nombre d'autres femmes, qui par un trait de fidélité chinoiſe, n'avoient pas voulu ſurvivre à leurs maîtreſſes. Il eſt plus aiſé de ſentir que d'exprimer comme on le voudroit, toute l'horreur d'un tel ſpectacle.

Hoſin oblige la Princeſſe à ſe mettre en ſûreté.

Mais ce qui fixa bientôt les regards du jeune guerrier, ce fut la fille de l'Empereur, étendue ſur une eſtrade, où elle nageoit dans ſon ſang. Hoſin crut s'appercevoir que la mort l'avoit reſpectée. Il s'avance comme en tremblant, pour s'en aſſurer ; & il reconnoît avec joie qu'elle eſt vivante. » Ah » Madame, s'écria-t-il, quelles » horreurs dans ce palais ! Hâtez-» vous de fuir, les rebelles appro-» chent ; il n'y a pas un moment » à perdre. Non non, répond la » Princeſſe, aidez-moi plutôt à en-» trer dans les vues de mon pere : » il s'eſt méfié de mon courage, » il a voulu m'immoler de ſes pro-» pres mains, & malheureuſe que » je ſuis, j'ai eu la lâcheté de » parer en partie le coup mor-

» tel dont il m'a frappé. Achevez donc, qui que vous soyez, » achevez de grace ce que mon » pere n'a pu finir. C'est lui, Man» darin, c'est votre maître qui » vous l'ordonne : signalez votre » fidélité en me donnant la mort.

Hosin étoit trop sensé pour commettre un crime exécrable, en obéissant à de pareils ordres. Il releva au contraire la jeune Princesse, & l'ayant remise à deux femmes du palais, qu'il fit marcher devant lui, il la déposa dans un lieu sûr, où sa blessure fut bientôt guérie. Comme l'Empereur l'avoit promise en mariage à un des Grands de sa Cour, ce Seigneur la réclama quelques mois après, & le brave Hosin eut la générosité de la lui rendre.

La conduite d'un autre Officier nommé Lykouéching, ne mérite pas de moindres éloges par le caractère de fidélité qu'on y voit briller. Dès qu'il eut appris que les rebelles entroient dans Pekin, il courut à eux à la tête d'un gros

escadron des Gardes de l'Empereur; & se défendit long-temps de rue en rue, en disputant le terrein pied à pied. Mais l'ennemi, dont les forces augmentoient à chaque instant, l'ayant tourné à la fin, il se trouva tout à coup entre deux feux. Les terribles coups qu'il portoit à droit & à gauche, le firent aisément remarquer. On s'attacha à lui, on l'enveloppa; & quoi qu'il pût faire pour se dégager, il fut accablé & fait prisonnier.

Lystching loue hautement la valeur du brave Lykouéching.

Lystching, à qui on le présenta le lendemain, avoit été témoin de sa bravoure, & il n'avoit pu s'empêcher d'en être frappé; aussi affecta-t-il de la louer hautement devant tout le monde. Il fit plus: pour marquer l'estime singulière qu'il avoit du mérite de ce Mandarin, il lui offrit une des premières dignités de l'Empire, en le pressant de se soumettre de bonne grace, puisqu'après tout, lui ajoûta-t-il, votre ancien maître ne vit plus.

Lykouéching ne l'ignoroit pas:

mais cet Empereur dont la mort n'étoit plus douteuſe, avoit laiſſé des héritiers qui le repréſentoient; & le brave Chinois vouloit ſe montrer auſſi fidéle envers les enfans, qu'il l'avoit été à l'égard du pere. Cette conſidération l'arrêtoit : il délibéra quelque temps en lui-même, après quoi, d'un air franc & déterminé, qui ſied toujours bien à un militaire en réputation de bravoure, il répondit à l'uſurpateur, qu'il acceptoit ſes offres, aux conditions que voici, ſeules capables ſelon lui de juſtifier ſa ſoumiſſion aux yeux du public. La premiére, fut que le nouveau Monarque feroit enſevelir le feu Empereur & l'Impératrice, ſelon toute la ſolemnité du rit impérial. La ſeconde, que le lieu deſtiné à la ſépulture des Mings, & la ſale des ancêtres (60) de cette famille ſeroient entretenus dans le

(60) La ſale des ancêtres eſt la piéce d'un appartement conſacré aux honneurs lugubre que chaque famille rend à ſes ancêtres, au jour marqué pour cette lugubre cérémonie.

même état où ils avoient été jusqu'alors. La troisiéme, que les freres du Prince héritier, qu'on disoit avoir été arrêtés dans leur fuite, ne recevroient aucun mal, & seroient remis en liberté.

Lystching, nonobstant sa scélératesse, avoit l'ame grande. Loin d'être offensé des conditions de ce vaillant homme, il se vit forcé d'en admirer la noblesse. S'oublier ainsi soi-même pour ne penser qu'aux intérêts d'un Souverain qui n'est plus, lui parut dans Lykouéching un prodige de générosité dont l'éclat rejailliroit sur son nouveau régne, s'il accordoit tout sans hésiter. Il le fit, & afin de montrer qu'il procédoit de bonne foi, il donna sur le champ la qualité de Prince de Song à l'aîné des deux freres qu'on assuroit arrêtés; & il commanda qu'on fît dès le jour suivant de magnifiques obséques à l'Empereur Ming, & à la premiére de ses épouses. Lykouéching y assista, le visage baigné de larmes; & l'usurpateur à qui on

rapporta cette circonstance, n'en parut du tout point choqué. Ces deux hommes s'applaudissoient de leur conduite : l'un croyant avoir fait pour son ancien maître tout ce qu'il pouvoit faire humainement ; & l'autre persuadé avec raison qu'il venoit de gagner à son parti un Officier du premier mérite. Mais cet état dura peu.

Il se répandit quelques jours après dans tout Pekin un bruit faux à la vérité, quoique revêtu de tout ce qui pouvoit le rendre croyable, que le Prince héritier étoit en sûreté dans le Chantong, & qu'il y réclamoit vivement ses droits. Cette nouvelle embarrassa étrangement Lykouéching. Il voyoit dans ce jeune prétendant un véritable Maître ; & Lysching, malgré ses bienfaits, n'étoit plus à ses yeux qu'un usurpateur. La difficulté étoit donc d'accorder son serment & la sûreté des conditions promises avec le devoir d'un sujet fidéle. Lykouéching crut l'avoir trouvé cet accord

dans un acte de desespoir qui le porta à s'étrangler en vrai insensé, le jour même que cette fausse nouvelle lui fut donnée.

Lystching devina aisément le secret motif de cette mort. Sa passion y trouva un prétexte de se mettre au large : il oublia les promesses qu'il avoit faites, & y opposa des ordres contraires, tous marqués au coin de la tyrannie. Ce fut en conséquence de ces ordres cruels, qu'on profana le tombeau du feu Empereur, qu'on ruina la sale des ancêtres des Mings, & qu'on massacra sans pitié tous ceux de cette race qu'on vint à bout de découvrir à Pekin ou aux environs.

Ousankouei se prépare à marcher cōtre les rebelles.

La providence cependant se préparoit un vengeur des énormes attentats de ce tyran. C'étoit Ousankouei, Commandant des troupes chinoises sur la frontière la plus orientale de la Tartarie. Toute la valeur d'un héros, beaucoup d'élévation dans l'esprit, une ame franche, sous un extérieur noble

& imposant, voilà en abbrégé le caractère de ce guerrier. S'il eût eu un peu plus d'application à connoître les hommes; un certain art de s'en défier à propos, pour prendre avec eux toutes les sûretés que la prudence exige; plus de politique en un mot dans les occasions délicates de sa vie; ses grands projets auroient infailliblement réussi, sa gloire eût été plus brillante, & sa fortune infiniment plus solide qu'elle ne le fut.

Ce Général ayant appris le danger où étoit l'Empereur de succomber sous les efforts des rebelles, se détermina de lui-même à marcher au secours de ce Monarque, en prenant la route de Pekin. Mais quelque aguerrie que fût son armée par les divers petits combats qu'elle avoit soutenus contre les Tartares, il vit bien qu'étant si inférieure à celle de Lystching, il lui seroit impossible avec elle seule de mettre les révoltés à la raison. La confiance même qu'il avoit d'encourager par son exemple les

Chinois fidéles à leur Prince, ne lui donnoit qu'un espoir incertain de quelque notable augmentation de troupes ; vû les progrès qu'avoit déjà fait la rébellion dans toutes les parties de l'Etat. Ainsi toute réflexion faite, Ousankouei voulant d'abord frapper un grand coup, crut devoir se procurer un puissant renfort, avec lequel il fût sûr de vaincre. Malheureusement le parti qu'il prit, pour délivrer sa patrie du joug d'un tyran, n'aboutit pas à ce seul effet : il ne lui cherchoit que des alliés, & il lui donna de nouveaux maîtres.

Ousakouei traite avec les Mancheoux.

L'idée assez bien fondée qu'avoit ce Commandant Chinois de la bravoure & de la bonne foi des Tartares Mancheoux, lui fit espérer qu'en s'adressant à eux, il en obtiendroit aisément un puissant secours. Il leur envoya donc un homme de confiance, qui devoit leur offrir de sa part de grosses sommes d'argent, une grande quantité d'étoffes de soie, des toiles à proportion, & autant de jeunes

époufes qu'il leur en faudroit pour l'affortiment de leurs ménages ; (61) le tout à condition qu'ils lui enverroient inceffamment de bonnes troupes, pour agir fous fes ordres contre Lyftching.

Ce député arriva à Chinyang dans le temps que le Confeil des Princes Mancheoux y étoit affemblé pour les affaires générales de la nation. Il leur fit part du fujet de fa venue, en leur expofant la propofition d'Oufankouei : elle fut écoutée favorablement & acceptée à l'heure même tout d'une voix. Il eft vrai qu'on n'avoit actuellement fur pied qu'environ fept mille hommes, qui eurent ordre de partir pour la Chine : mais on promit

(61) C'eft un fait conftant que les nations tartares abondent tellement en hommes, qu'il en eft plufieurs dans chaque tribu, qui fe trouvent réduits à un célibat forcé. A la Chine au contraire le nombre des perfonnes du fexe excède ordinairement celui des mâles : du moins eft-il bien certain que parmi le bas peuple, fur-tout à la campagne, les familles fe croyant furchargées de cette multitude de filles qui leur naiffent, ont fouvent la cruauté de les expofer fur les grands chemins.

de les faire suivre au plutôt par un plus grand nombre ; & jamais peut-être il n'y eut de promesse en pareil cas, qui fut mieux remplie que celle-ci. (62)

(61) Je me crois obligé d'avertir ici le lecteur qu'il est deux points importans, sur lesquels il y a une opposition manifeste entre l'Auteur de la description de la Chine, imprimée à Paris en 1735, & l'Historien dont j'ai le manuscrit sous les yeux. Le premier fait vivre le Roi des Mancheoux Taytsong, ou, comme il le nomme, Tsongté, jusqu'en 1644, temps auquel Ousankouei traita avec les Tartares ; & l'autre au contraire fait mourir ce Prince Mancheou, huit ans auparavant, ainsi que nous l'avons vu sur la fin du premier livre de cette Histoire.

Le Pere du Halde nous donne aussi le jeune Prince que les Mancheoux placèrent sur le thrône de la Chine, pour fils de Taytsong ; au lieu que le Pere de Mailla assure positivement que Taytsong n'eut point de fils, & que le jeune Empereur dont il s'agit, n'étoit que le neveu de ce Monarque.

Or dans ce conflit de narration, il paroît que la présomption est toute en faveur de l'Historien qui a écrit sur les lieux, qui a employé vingt ans & plus à composer son histoire sur les mémoires les moins suspects parmi les Chinois, & qui n'a envoyé en France le dernier tome, sur lequel je travaille, qu'après avoir lu & relu à Pekin le magnifique ouvrage de son confrere. Il en parle même d'une manière très-énergique dans une de ses lettres que j'ai entre

Cependant Ousankouei s'étoit mis en marche avec ses troupes, sans attendre le retour de son envoyé. Il apprit dès le second jour la prise de Pekin & la mort déplorable de l'Empereur : mais cette nouvelle qui l'affligea sensiblement, ne lui fit rien perdre de son ardeur à poursuivre sa pointe. S'il ne pouvoit plus défendre son maître, il voulut au moins le venger, & sauver les restes de sa famille.

Lystching de son côté instruit de très-bonne heure des desseins de ce nouvel ennemi, ne put s'empêcher de le craindre, sur le caractère qu'on lui en fit, d'homme entendu dans sa profession, ardent, intrépide, & qui avoit le grand art de se faire aimer. Ce qu'il redoutoit encore plus dans cette guerre, c'étoit le secours de ces formidables Tartares que ce Général, disoit-on, traînoit après lui. Leur ancien goût pour la

les mains, & son jugement ne diffère point de celui qu'on en a porté en France.

Chine pouvoit se réveiller parmi eux ; & comment le leur faire perdre, si les troubles de l'Empire alloient en augmentant chaque jour ? Le premier soin de l'usurpateur fut donc de conjurer cette tempête, sans en venir à un coup d'éclat, & par les seuls moyens que son adresse à profiter des moindres circonstances étoit capable de lui fournir. Ousiang, pere d'Ousankouei se trouvoit alors à Pekin, où il goûtoit en paix toutes les douceurs d'une heureuse vieillesse, fruit de sa tempérance & de ses autres vertus. Lysiching le fait venir, & lui ordonne d'écrire à son fils de la manière la plus pressante, pour l'engager à rester tranquille dans son poste, au-lieu de se creuser un abîme, qui l'engloutiroit lui & sa maison.

Non content de cette démarche, l'usurpateur fait partir en même temps un de ses Officiers, nommé Tongong, homme d'un esprit délié & très-propre à s'insinuer dans la confiance de son adversaire.

Cet envoyé eut ordre d'offrir à Ousankouei les avantages les plus spécieux, & même une partie de l'Empire, s'il vouloit renvoyer dans leurs tanières ces Mancheoux leurs ennemis communs, & se joindre au nouveau Monarque pour pacifier de concert toute la Chine.

Ousakouei refuse tout acomodement avec Lystching.

Cette double tentative de Lystching fut également sans succès. Tongong parut devant Ousankouei, qui ne daigna pas seulement l'écouter. Il lui ordonna même de se retirer au plutôt, pour n'être pas mis en piéces par des gens, disoit-il, qui ne voyoient dans lui qu'un infame Ministre du meurtrier de leur Souverain. Quant à la lettre de son pere, le Général Chinois la reçut avec un grand respect: mais par la réponse qu'il y fit, il ne laissa aucun lieu de douter que sa haine contre le Tyran ne fût implacable. Après quelques tendres reproches qu'il faisoit à ce bon vieillard sur sa trop grande facilité à recevoir la loi

d'un ſcelérat & d'un traître, il finiſſoit par ces mots bien énergiques dans la circonſtance préſente : » Je prévois aſſez, mon cher pere, » que mon entrepriſe aboutira à » me ſéparer à jamais de vous, & » j'en ſuis inconſolable : mais je » ne veux pas vous deshonorer » par ma lâcheté. Non, quoi qu'il » en arrive, rien ne pourra me » faire tomber les armes des mains, » que je n'aie auparavant exter» miné ce voleur qui a cauſé la » mort de notre bon maître.

Ouſankouei bat un des Lieutenans de Lyſtching.

Quelques jours après cette réponſe à la lettre de ſon pere, Ouſankouei apprit qu'un gros détachement des ennemis s'avançoit à grandes journées, pour le reconnoître & le tâter. Ce détachement avoit reçu ordre de marcher, au même temps que Tongong étoit parti de Pekin; afin que, ſi la négociation ne réuſſiſſoit pas, le Négociateur devenu Général, pût ſe venger promptement de l'inutilité de ſes avances. Ces troupes s'approchèrent tant qu'elles voulurent, ſans

sans qu'on parût remuer de l'autre côté ; & ce repos ne manqua pas d'être attribué à la crainte qu'elles faisoient naître.

Ousankouei les détrompa bientôt. Voyant un soir que les rebelles travailloient à établir leur camp, dans la résolution, sans doute, d'en sortir au point du jour pour venir tomber sur le sien ; il les fait attaquer brusquement, & avec tant de vigueur, que très peu lui échappèrent : le soldat victorieux ne voulant faire aucun quartier, pour mieux servir la vengeance de son Général.

Lystching marche en personne contre Ousankouei, & il est battu.

Lystching, un peu humilié de cette défaite, la première que ses troupes eussent éprouvée depuis six ans, résolut de marcher en personne contre l'ennemi, avec l'élite de son monde, faisant bien soixante mille hommes. Comme le Prince héritier & ses deux freres venoient de tomber tout récemment au pouvoir de ce tyran, il jugea à propos de les mener avec lui chargés de chaînes, ainsi que

le pere d'Ousankouei. Son intention étoit d'effrayer par ce spectacle inhumain l'armée & le Général qu'il alloit combattre.

L'ardeur qui l'animoit dans sa marche ne pouvoit être plus vive. Indépendamment de son activité naturelle, qui fut toujours extrême, & du violent desir qu'il avoit de laver la honte de ses armes dans le sang de ses ennemis ; il étoit pour lui d'un intérêt essentiel, qu'on en vînt aux mains avant l'arrivée des Mancheoux. Ainsi, loin d'attendre Ousankouei sous le canon d'Yonping, (63) comme ses Lieutenans le lui conseilloient, il poussa au delà de cette Place, & vint se poster assez près du camp ennemi. Ce jour-là même il se disposa à donner bataille, en rangeant ses troupes de façon qu'elles déborderoient nécessairement celles d'Ousankouei, moins

(63) Yonping-fou, Ville du Petcheli, très-importante à cause de son voisinage du golfe & de la grande muraille. Elle est au 39 d. 56 m. 10 s. de latitude, & au 136 d. 41 m. 58 s. de longitude.

sortes d'un tiers, & les mettroient par-là en danger d'être enveloppées.

Ousankouei entrevit bientôt toute la grandeur du péril, & chercha les moyens de s'en garantir. Persuadé qu'à la guerre celui qui affronte l'ennemi en le prévenant, acquiert pour l'ordinaire un grand avantage, il voulut d'abord le prendre pour lui. Non seulement il se mit en devoir d'attaquer le premier, mais il le fit de biais; ordonnant à son aîle droite de doubler le pas, tandis que le reste de la ligne avanceroit à proportion plus lentement. Il espéroit que la violence du choc de cette droite romproit infailliblement la gauche de l'ennemi, & que ce premier succès ne pouvoit avoir que d'heureuses suites.

Son espoir ne fut pas trompé. Quelques bonnes que fussent les troupes des rebelles, cette hardiesse à les prévenir, les étonna; & elles furent heurtées si rudement, qu'il leur fut impossible de

ne pas plier. Lyſtching voyant ſa gauche pouſſée, fit avancer de ce côté-là tout ce qu'il avoit en réſerve ; & courant lui-même au plus chaud de la mêlée avec l'audace & la fureur d'un Chef de parti, réduit au deſeſpoir, il rétablit ſi bien le combat, qu'Ouſankouei alloit être entièrement défait, ſi les Tartares ne fuſſent ſurvenus fort à propos.

D'une éminence voiſine ils avoient connu le danger de leurs amis, & ils s'étoient mis au grand trot, pour être encore à temps de les ſecourir. Ils le furent en effet, & s'en applaudirent un inſtant, pour prendre haleine, pour ſe reconnoître & ſe ſerrer. Puis fondant tout à coup ſur l'ennemi, le ſabre à la main, ils l'arrêtent, le culbutent, & jonchent la terre de ſes morts. Une manière de procéder, ſi conforme au génie tartare, ſurprit d'abord l'intrépide Lyſtching. Mais ſon ardeur martiale, ou plutôt la rage & le dépit qui le dévoroient, ſe réveillant

plus que jamais dans cette ame guerrière, il alloit revenir à la charge, lorſque la vue d'Ouſankouei lui en fit perdre abſolument la penſée. Ce Général qui avoit eu le temps de rallier ſon monde, venoit ſe joindre aux Mancheoux pour les ſeconder, déterminé qu'il étoit à vaincre ou à périr ce jour-là avec eux. Lyſtching ſe crut perdu lui-même, s'il différoit d'un ſeul moment ſa retraite. Il la fit donc à l'heure même, laiſſant ſur le champ de bataille environ trente mille de ſes gens. Yonping n'étoit pas loin; il s'y refugia avec les débris de ſon armée.

Dès le lendemain il envoya encore à Ouſankouei un autre Négociateur, pour lui faire des propoſitions de paix: mais ce Général exigea qu'avant toutes choſes, on lui remît entre les mains les trois Princes priſonniers, avec ſon pere Ouſiang. Ce n'étoit pas là ſûrement l'intention de l'uſurpateur: tout ce qu'il en faiſoit, ne tendoit de ſa part qu'à gagner

du temps. Ainsi voyant que son vainqueur ne paroissoit pas disposé à prendre le change, il évacua Yonping, & prit le chemin de la Capitale, où les troupes répandues aux environs, reçurent ordre de le venir joindre.

La première chose qu'il fit à son arrivée à Pekin, fut de former différens petits corps, au nombre de dix-huit, qui devoient garder les passages; en se postant si bien, qu'ils pussent se donner la main les uns aux autres. Rien n'étoit sans doute mieux ordonné dans la conjoncture où se trouvoient les rebelles: mais la promptitude d'Ousankouei, & l'extrême valeur de ses troupes, rendirent ces sortes de précautions inutiles. Tous les corps qu'il rencontra sur sa route, épars ou réunis, furent bientôt battus & dissipés. En moins de quinze ou vingt jours le chemin fut libre aux troupes victorieuses, pour venir se montrer devant Pekin.

Ousankouei s'approche de Pekin.

Au premier bruit de ce nouveau

malheur, le tyran sentit redoubler sa rage. Les trois Princes, fils du feu Empereur, & le pere du brave Ousankouei, en furent d'abord les victimes. La mort des premiers parut nécessaire à Lystching, pour empêcher le peuple de remuer en faveur de ces Princes, sur-tout durant la cérémonie qu'il se hâta de faire avant que de sortir de la Capitale. Il convoqua au palais tous les Mandarins, leur exposa en peu de mots ses prétendus droits à l'Empire à titre de conquête ; & après avoir promis de travailler desormais à rendre les Chinois heureux, il se fit reconnoître authentiquement pour véritable Empereur de la Chine.

Cette espèce de farce étoit à peine finie, qu'Ousankouei parut aux portes de Pekin, avec une armée de soixante mille hommes, le bruit de ses succès lui ayant attiré bien des Chinois. Mais la joie qu'il ressentoit de se voir à la veille de délivrer cette grande Ville, fut bien tempérée en lui, par le pre-

mier objet qu'il découvrit au haut des murs. C'étoit la tête de son pere Ousiang, que Lystching y avoit fait exposer avec une inscription des plus infamantes.

A cette vue Ousankouei jetta un grand cri : toute l'armée en fit autant; & le bruit qui s'en fit entendre dans la Ville, parvint jusqu'aux oreilles du tyran. Quoiqu'il n'y eût rien là de fort singulier, Lystching qui en apprit bientôt le sujet, ne laissa pas d'en paroître effrayé ; reconnoissant dans ce cri universel de l'armée ennemie un concert funeste entre le Général & ses soldats, pour le pousser à bout, & pour le perdre.

Lystching abandone Pekin, & Ousankouei le poursuit.

Son parti fut bientôt pris d'abandonner Pekin, en laissant toutefois de cruels vestiges du séjour qu'il y avoit fait. Cette nuit là même on chargea par son ordre sur une longue file de charriots les thrésors immenses qu'il emportoit du palais ; il disposa ensuite quelques détachemens de troupes legéres en divers quartiers, à qui

il commanda de mettre le feu au palais & aux neuf portes, précisément à la troisiéme heure du jour ; & pour lui, il sortit avec le gros de l'armée, un peu après le soleil levé. Il prit la route de l'ouest.

La flamme de l'incendie fit connoître à Ousankouei ce qui en étoit, c'est-à-dire le départ de son ennemi. Sur le champ il ordonne à plusieurs Officiers de marque d'entrer dans Pekin, pour rassurer les habitans, & les engager à éteindre le feu ; tandis qu'avec sa cavalerie & ses Tartares, il poursuivroit les rebelles dans leur fuite. Quoique sa marche n'eût commencé qu'à deux heures après midi, elle fut néanmoins si rapide, que l'avant-garde tomba sur la queuë des charriots au pont de Laykeou. (64)

L'escorte de ce prodigieux bagage étoit de huit mille hommes ;

(64) Laykeou-hyen, Ville du troisiéme ordre, dans le Petcheli, au 39 d. 25 m. 10 s. de latitude, & 133 d. 37 m. 22 s. de longitude.

& il est à croire, que s'ils se fussent aussi-tôt réunis, pour tenir ferme à la tête du pont, Ousankouei se seroit vû dans un grand embarras; le chemin étant étroit & extrêmement gâté par la marche de tant de chevaux. Mais cette troupe étoit trop mal conduite, pour qu'elle pût faire un coup de vigueur. Ceux qui la composoient ne doutoient pas que l'ennemi, une fois qu'il seroit entré dans Pekin, n'y séjournât quelques jours pour se reposer de ses fatigues, au-lieu de penser à les poursuivre; & dans cette idée ils marchoient sans garder aucun ordre. Leur sécurité alla même si loin, que plusieurs d'entr'eux, afin d'être plus à leur aise, n'avoient pas fait difficulté de quitter leurs armes, & de les déposer sur les charriots. Aussi les soldats d'Ousankouei eurent-ils très-bon marché de ces huit mille hommes; on n'eut que la peine de les sabrer.

Il ne faut pas omettre ici un trait bien marqué de la présence d'esprit

de ce Général. Dès qu'il eut apperçu de loin la file des charriots, il comprit que son avant-garde seroit fortement tentée de se jetter dessus & de les piller. Mais pour réprimer la cupidité chinoise dans une occasion si délicate, & l'empêcher de succomber à la tentation, il fit publier un ban sous peine de mort, qui défendoit de toucher à quoi que ce soit: promettant qu'à son retour, une partie de ce riche butin seroit fidélement distribuée à toute l'armée. Les soldats obéïrent à l'ordre, & lui de son côté leur tint parole.

Sagesse d'Ousakouei dans le bã qu'il fait publier en rencontrant les charriots des enemis.

Le massacre de l'escorte, quoique l'exécution en eût été prompte, ne laissa pas de retarder la marche de l'armée. L'embarras du chemin causé par cette multitude de charriots qui occupoit une étendue de plusieurs lieuës, fut encore un autre obstacle qui lui fit perdre bien du temps. Lystching en profita, pour se mettre en sûreté; & Ousankouei desespérant de pouvoir l'atteindre, ou de se voir en état

de le battre commodément, mit fin à sa poursuite, & laissa reposer ses troupes.

Nouveaux réforts de Tartares.

Ce fut durant cet intervalle de repos, qu'on vit arriver successivement divers corps de Mancheoux qui en annonçoient toujours quelque autre de la même nation, comme étant déjà en pleine marche. Cet empressement de servir à la Chine paroissoit dans ces étrangers sans affectation, & ne causoit encore aucun ombrage. On les accueilloit gracieusement, persuadé que l'on étoit dans l'armée, que plus ces troupes auxiliaires y abonderoient, & plus aussi seroit-on assuré de vaincre bientôt les rebelles, & d'éteindre pour toujours la rébellion.

Quand Ousankouei vit que le nombre de ces Tartares montoit déjà à plus de soixante mille, il crut qu'avec un tel renfort il pouvoit aller à la recherche de l'ennemi, & l'attaquer sans aucun risque, quelque part qu'il fût retranché. Mais Lystching qui s'atten-

doit à voir fondre bientôt ſur lui toutes ces troupes combinées de Chinois & de Mancheoux, n'avoit rien omis pour ſe préparer à les recevoir.

En abandonnant Pekin, cet homme toujours entêté des idées de ſa grandeur, & opiniâtrément attaché à ſes premières vues, d'envahir tôt ou tard l'Empire, n'avoit point voulu évacuer un grand nombre de Places du Petcheli. Il s'étoit flaté qu'un retour de fortune pourroit à la faveur de ces différentes garniſons, le faire rentrer dans la Capitale. Mais ſes ſentimens n'étoient plus les mêmes. Voyant qu'Ouſankouei penſoit bien ſérieuſement à le détruire, & que des nuées de Tartares venoient groſſir continuellement l'armée de ce Général, il comprit qu'il avoit beſoin de tout ſon monde. Il rappella donc auprès de lui toutes les troupes qu'il avoit dans la Province, & ces corps réunis à quelques autres qu'il avoit fait venir du Chanſi, lui formèrent une armée

de deux cens mille combattans; dont le plus grand nombre étoit de vieux soldats.

Ousankouei en fut bientôt pleinement instruit: mais la vue de tant de forces qui auroit infailliblement arrêté tout autre Général, moins habile ou moins âpre dans sa vengeance, fut pour celui-ci un nouveau motif d'entrer en campagne dès qu'il vit son armée en état d'agir. L'union de ce grand nombre de rebelles lui parut un moyen tout propre à l'exécution du dessein qu'il avoit formé de les exterminer sans ressource. La seule tentative qu'il en feroit, ne pouvoit même qu'augmenter la réputation de ses armes, en décréditant celles de l'ennemi. Sa marche ne fut ni précipitée ni lente: elle dura six jours; & le soir du sixiéme, on se trouva si près des rebelles, qu'Ousankouei, de l'avis du Général Tartare, résolut de les attaquer le lendemain: employant une bonne partie de la nuit à dresser son ordre de bataille.

Ce qu'il y eut de singulier en cette occasion, c'est que Lysching en fit autant, & qu'il se persuada même qu'en usant de diligence, il surprendroit l'armée ennemie, harassée encore de sa marche, & peu disposée à combattre si-tôt. Plein de cette idée, il sort à la pointe du jour de ses retranchemens avec une bonne troupe de cavaliers, & s'approche du camp d'Ousankouei pour le reconnoître & l'insulter. Mais on y étoit sur ses gardes, & Lysching ayant eu occasion de n'en pas douter, se retira.

Ousankouei n'eut pas plutôt appris l'empressement qu'avoient les rebelles d'en venir aux mains, qu'il fait donner ordre à ses soldats de prendre quelque nourriture, & de se tenir prêts à marcher au premier signal. Toute l'armée sortit en effet peu de temps après; & le Général lui donna l'arrangement qu'il voulut, sans que l'ennemi y mît obstacle. Celui-ci eut par-là même tout le loisir

de se mettre en bataille, de la manière qu'il crut la plus avantageuse ; & on peut supposer qu'il ne manqua absolument rien dans la disposition qu'il fit de ses troupes.

Grande bataille, où aucun des deux partis ne se tient pour vaincu.

Il seroit à souhaiter que les Ecrivains du temps nous eussent laissé quelque détail des opérations de cette journée ; mais ne l'ayant pas fait, il nous suffira d'observer ici, ce qui est exactement vrai, que les deux Généraux étoient habiles, dans la force de l'âge & d'une valeur reconnue ; que les armées de part & d'autre étoient belles ; & toutes composées de gens aguerris ; que si celle de Lysching avoit sur l'autre l'avantage du nombre, cet excès étoit bien compensé par la bravoure extraordinaire des Mancheoux, dont plusieurs avoient servi sous le grand Taytsong ; que l'intérêt enfin se trouvoit à peu-près égal dans les deux partis, la ruine totale de l'un & de l'autre dépendant sans nulle réserve de sa défaite, dans le combat qu'il alloit livrer. De-là on peut imaginer

aisément avec quelle vivacité ces deux grands corps durent se choquer, se pousser, revenir à la charge, faire en un mot les efforts & toute la manœuvre que la science des armes, la nécessité & le desespoir peuvent suggérer dans ces occasions.

On convient que la bataille dura long-temps, c'est-à-dire depuis les onze heures du matin jusqu'après le soleil couché ; & que, la nuit venue, on se sépara comme de concert ; sans que des deux côtés on osât s'attribuer d'autre gloire, que celle de n'être pas vaincu. Lystching qui avoit un plus grand nombre de combattans, y perdit aussi plus de monde. Mais sa principale perte, fut celle d'une quantité de vieux Officiers, gens intrépides, dévoués à la fortune de leur Général, & absolument incapables du moindre remords. Comme ils faisoient la véritable force de son armée, il perdit dès-lors tout espoir de se soutenir où il étoit, & ses vues se tournèrent

Lystching abãdonne le Petcheli

aussitôt vers le Chansi. Deux jours après cette terrible journée il fit défiler ses troupes de ce côté-là, & se mit lui-même à l'arrière-garde.

On ne sçauroit exprimer la joie universelle que cette retraite des rebelles causa dans l'armée d'Ousankouei. Mais ce Général y prit encore plus de part que les autres. La fuite de l'ennemi (car un départ si précipité en avoit tout l'air) étoit une espèce d'aveu qu'il faisoit de sa défaite dans le combat qui venoit de se donner. Ousankouei déjà maître de Pekin, le devenoit par-là de tout le Petcheli, qui est, comme on le sçait, la première des Provinces de la Chine; ce qui l'autorisoit à se regarder dès ce jour-là sur le pied de Libérateur de l'Empire, avec un libre pouvoir de lui donner un Souverain de son choix. Un autre avantage, qui sûrement ne lui paroissoit pas moins considérable, c'est qu'il trouvoit dans l'éloignement de Lystching & de son armée une

raiſon plauſible de remercier les Tartares de leurs ſervices, & de les renvoyer honnêtement chez eux.

Cette nation, ainſi que bien des gens l'avoient prévu, reprenoit de plus en plus ſon ancien goût pour la Chine. Chaque jour on voyoit arriver quelques nouveaux eſcadrons, d'autres étoient en chemin, & il y avoit apparence qu'ils ne ſeroient pas les ſeuls à ſe mettre en route. La choſe alla ſi loin, qu'un mois après la retraite des rebelles, les Mancheoux ou les Mongoux, malgré la perte de leurs gens, dans les divers combats qui s'étoient donnés depuis la journée d'Yonping, ſe trouvèrent au nombre de quatre-vingt mille hommes réunis dans un même camp.

Ouſankouei les recevoit toujours de la manière la plus gracieuſe; mais voyant que ces alliés commençoient à ſe rendre importuns par leur multitude, & qu'elle allarmoit avec raiſon les Chinois, il ſe détermina enfin à leur pro-

Ouſākouei veut cōgédier les Tartares.

poser sérieusement leur congé. Il fit prier le Général Tartare de vouloir bien se rendre dans sa tente, où son intention étoit de le régaler : ce qu'il exécuta très-bien. Le régal fini, Ousankouei entretint en particulier le Prince Mancheou : c'étoit un des freres du feu Empereur Taytsong. Ce ne fut d'abord qu'un éloge magnifique & sincére de la valeur des Tartares, accompagné des plus vives actions de graces, pour le bon service qu'ils avoient rendu aux Chinois. Venant ensuite adroitement au point capital, il fit entendre à Néchingouang, (tel étoit le nom du Prince à qui il parloit) que l'Empire ne pouvoit différer plus long-temps l'accomplissement du traité conclu avec ses braves alliés ; qu'il le prioit donc de faire défiler ses troupes du côté de Pekin, & que là on leur remettroit l'or, l'argent, les étoffes promises, & les jeunes personnes destinées à augmenter par leur fécondité un des plus vaillans peuples du monde.

» Je ne mets pas en ligne de comp-
» te, ajoûta-t-il, ce que notre re-
» connoissance doit naturellement
» nous inspirer au-delà des condi-
» tions du traité.

Rien ne paroissoit plus raisonnable que ce discours du Général Chinois. Le Tartare cependant ne jugea pas à propos de s'y rendre & de le laisser sans replique. Soit que le dessein de s'établir à la Chine vînt uniquement de ce Prince, soit qu'il ne fût là-dessus que l'interpréte des vœux de sa nation, le Mancheou s'étoit attendu au compliment d'Ousankouei, & sa réponse étoit toute prête. Les Ecrivains Tartares ont eu soin de la conserver. Elle étoit conçue en ces termes.

Réponse artificieuse du Général Tartare à Ousakouei.

» Vous sçavez, illustre Géné-
» ral, que l'Empire a encore dans
» son sein bien des rebelles, que
» notre retraite précipitée pour-
» roit enhardir, jusqu'à leur faire
» reprendre le dessus. En ce cas,
» dites-moi, je vous prie, de quelle
» honte ne se couvriroit pas la

» nation des Mancheoux pour
» avoir abandonné la Chine dans
» le besoin ?

» Vous me parlez des recompen-
» ses, dont nous sommes convenus:
» mais sçachez que la plus précieuse
» à notre égard, & la seule qui nous
» touche à présent, c'est de concou-
» rir à pacifier la Chine. Quant aux
» conventions faites à Chinyang,
» votre parole nous suffit; & je suis
» bien sûr que nous n'aurons jamais
» vous & moi aucune difficulté à
» ce sujet.

» Permettez-moi, Ousankouei,
» de vous parler ici avec toute la
» franchise d'un Tartare: votre uni-
» que soin doit être desormais de
» consommer pleinement ce que
» vous avez si bien commencé, la
» ruine de Lystching, & celle de son
» parti. Cet usurpateur a été vain-
» cu, mais il n'est pas sans ressource.
» J'avoue qu'il vous craint, ayant
» éprouvé tant de fois ce que peu-
» vent contre lui votre bravoure &
» votre sagesse. Cependant à quoi
» aboutira cette crainte de la part

» d'un homme si entreprenant & si » hardi, si ce n'est à lui faire redou- » bler ses efforts, pour relever sa » faction, & la rendre aussi puissante » qu'auparavant? Actuellement mê- » me, n'en doutez pas, il travaille » nuit & jour à recruter son armée, » & vous le verrez revenir au com- » bat avec tout ce que la Chine a » de brigands.

» Agréez donc l'offre que je vous » fais de mes troupes. Prenez-en la » meilleure partie avec vous, pour » aller exterminer ces rebelles ; di- » visez le reste en deux grands corps, » dont l'un ira dans la Province de » Chantong dissiper les bandits qui » la désolent ; & l'autre, ainsi que » vous paroissez le souhaiter, se » rendra aux environs de Pekin. Il » s'y arrêtera pour maintenir cette » Ville en paix, si son secours est » nécessaire; s'il ne l'est pas, il pren- » dra le chemin de la Tartarie.

Sous un grand air de franchise cette réponse de Néchingouang couvroit un artifice, le plus fin peut-être qu'il soit possible d'ima-

giner. Il s'agissoit de rester à la Chine, sans effaroucher cependant les Chinois par un empressement trop marqué ou dépourvu de raisons apparentes; & ce Prince met tout en œuvre pour rendre sensible à Ousankouei le besoin qu'il a des Mancheoux. Le grand nombre de ces étrangers réunis en corps d'armée, allarme avec raison les sages Mandarins: que fait sur cela le rusé Tartare? Il propose lui-même de diviser cette multitude de soldats; ce qui doit dissiper les allarmes qu'ils font naître, en écartant jusqu'au moindre soupçon de quelque ambitieux projet. Mais que d'adresse en même temps dans cette division des forces tartares! Il en destine la moitié à accompagner Ousankouei dans le Chansi: cette moitié fait environ quarante mille hommes; la troupe sera donc assez forte pour se faire respecter, quelque part qu'on la méne, sans que le jalousie chinoise puisse lui nuire. Le Chantong est une Province maritime & peu

peu éloignée, où les Mancheoux pourront recevoir commodément toute ſorte de renforts de leur pays : auſſi-tôt il ſaiſit l'occaſion de quelques remuemens dans ces quartiers, pour y faire envoyer une partie de ſes gens. Enfin la Capitale de l'Empire eſt un objet bien délicat : Néchingouàng ne dit pas qu'il y veuille introduire les Tartares ; ſon but n'eſt que de les faire approcher de cette Ville, & cela uniquement, ce ſemble, pour ſe conformer aux vues d'Ouſankouei : ſauf la liberté qu'il ſe donnera en temps & lieu de les interpréter à ſa manière, ou plutôt de s'en jouer, comme on le verra, d'une étrange façon.

Il eſt à croire que le Général Chinois s'apperçut très-bien que ces étrangers ſe plaiſoient dans ſa patrie, & qu'il auroit quelque peine à les en faire ſortir ; mais on peut aſſurer, sans faire tort aux lumières de ce grand homme, qu'il ne découvrit pas alors toute la ruſe des propoſitions qu'il venoit

d'entendre. Il ne la connut clairement que par les suites, & c'est par les suites aussi que nous la découvrons aujourd'hui nous-mêmes.

Tout s'exécuta selon le projet du Général Mancheou : les Kisinois avec les trente à quarante mille Tartares prirent la route du Chansi, sous la conduite d'Ousankouei ; le détachement destiné pour le Chantong se mit en chemin de ce côté-là, & le Prince Néchingouang, auteur de cette manœuvre, mena le reste des Mancheoux auprès de Pekin.

Néchingouang avec ses Mancheoux entre dans Pekin.

On n'étoit pas convenu que ce dernier corps seroit admis dans la Capitale : mais aussi ne lui en avoit-on pas interdit l'entrée. Le Général prit sur lui de l'obtenir de gré ou de force ; il se présenta aux portes de cette grande Ville, il parut vouloir y loger avec ses troupes, & il y fut reçu sans difficulté. On peut dire même que la réception qu'on lui fit sembloit avoir l'éclat d'un triomphe. Les

habitans ne voyant encore dans ces Mancheoux, que des alliés fidéles à s'acquitter de leurs promesses & des libérateurs de l'Empire Chinois, s'empressèrent comme à l'envi de leur faire fête. Tous [illegible] Mandarins en robe de cérémo[illegible], se rendirent à la porte par où ils entrèrent : on leur marqua à tous de bons logemens ; & quoiqu'après tant de calamités, l'abondance ne régnât pas dans Pekin, tous les gens aisés prirent sur eux-mêmes, pour la procurer à ces braves soldats.

Cet air de satisfaction & de joie ne fut pas de longue durée. Au bout de quelques jours le Prince Tartare jugeant que les choses étoient au point où il les vouloit, crut pouvoir exécuter son grand dessein. Sous prétexte de quelque conspiration qu'il disoit craindre de la part d'un reste de rebelles cachés dans la Ville, il s'empara des postes les plus importans, & ôta même aux Soldats Chinois la garde des neuf portes, qu'il confia

pareillement à ses Mancheoux.

Le peuple ouvrit alors les yeux. Il reconnut à quelle espèce d'alliés il avoit à faire : mais il ne sçut prendre aucun parti. Nul Général, nul homme de tête, de profession militaire qui se trouvât dans la Ville, ou qui osât se montrer & se donner pour Chef. Tous les Mandarins étoient lettrés, bacheliers, docteurs, & rien de plus. On avoit d'ailleurs les plus grandes obligations à ces Tartares qui prenoient tout à coup de si grands airs ; & leur conduite à l'égard des particuliers étoit pleine de modération. Ces divers points réunis firent que chacun resta tranquille, & qu'on reçut le joug sans murmurer. Avec ses dix-huit à vingt mille hommes, Néchingouang tout étranger qu'il étoit, fut plus maître dans Pekin dès les premiers jours qu'il se fut saisi de cette Ville, que ne l'avoient été les derniers Empereurs Chinois avec cette multitude immense de troupes qu'ils entretenoient dans son enceinte.

Ce Prince au reste n'avoit absolument rien qui ressentît le barbare. Sage, équitable, attentif à tout, il étoit naturellement bon; & quand on examine de près ses démarches, on est tenté de les disculper. Outre les droits que Taytfong prétendoit avoir sur la Chine, & dont sa famille avoit hérité, la nation des Mancheoux étoit persuadée qu'elle venoit d'en acquérir de très-réels, en arrachant cet Empire des mains du Tyran.

Il est vrai que la Dynastie des Mings subsistoit encore dans la personne de plusieurs Princes, capables d'occuper le thrône vacant: mais le droit d'y monter préférablement à tout autre, n'étoit pas si évidemment attaché à cette famille, qu'il fût à l'abri de toute contestation. Il n'en est pas à beaucoup près chez ces peuples, comme parmi nous, où le mourant, disons-nous, saisit le vif dans la même maison; c'est-à-dire, où le Roi qui vient à mourir, transmet nécessairement sa couronne au plus

proche parent à l'infini dans la ligne de consanguinité masculine. Cette loi fondamentale des François, contre laquelle le Souverain même ne peut rien, cet ordre de succession admirable, le plus parfait que la politique ait jamais établi pour entretenir la paix dans un grand état, n'a du tout point lieu à la Chine. L'Empereur y nomme à son gré le Prince qui doit lui succéder, sans aucun égard à l'ordre de primogéniture, ou à la proximité du sang. Telle est la loi invariable de ce vaste Empire. Si le Monarque prévenu de la mort a omis cette formalité, les Grands y suppléent avec une liberté à peu-près égale, sans suivre scrupuleusement l'ordre du tableau. Nous en verrons plus d'un exemple dans les phantômes d'Empereurs Mings qu'on voulut opposer aux Tartares durant cette guerre.

Mais enfin que le droit des Mancheoux à la couronne de la Chine fût bien ou mal fondé : le fait est que Néchingouang se décida bien-

tôt là-dessus en faveur de sa famille ; & cette résolution une fois prise, il la soutint avec une fermeté d'ame, dont sa modération augmente le prix. Il pouvoit retenir pour lui-même un sceptre qu'il méritoit incontestablement plus qu'aucun autre Prince de sa nation ; cependant il ne le fit pas. Exemple de générosité, que tout le monde est disposé à admirer, mais que peu de gens seroient tentés de suivre dans l'occasion. Nous verrons au Livre suivant, sur qui tomba le choix de ce grand homme ; ou si l'on veut, quel fut le choix qu'il fit faire à l'assemblée indiquée à Pekin des Princes & autres Grands du Peuple Mancheou.

*Fin du second Livre.*

# SOMMAIRE
## DU TROISIEME LIVRE.

*1°. NECHINGOUANG fait élire Empereur un de ses neveux, âgé de sept à huit ans. 2°. Discours du jeune Empereur Mancheou le jour de son couronnement. 3°. Les Mandarins de Nankin se donnent un Empereur Ming, dans la personne du Prince de Fou. 4°. Ousankouei, mécontent des Mancheoux, cesse de poursuivre Lystching. 5°. Démarche faite par Lystching, pour gagner Ousankouei. 6°. Ousankouei se remet à poursuivre Lystching, & le bat. 7°. Mort de Lystching. 8°. Caractère bien différent des deux Cours de Pekin & de Nankin. 9°. Lettre de Nechingouang à Sekofa, Ministre de l'Empereur de Nankin. 10°. Réponse de Sekofa à Nechingouang. 11°. Dessein hardi de Sekofa. 12°. Histoire de l'imposteur Ouanchiming. 13°. Progrès des*

*Mancheoux. 14°. Ruse de Sekosa pour arrêter les Mancheoux. 15°. Les Mancheoux passent le Hoangho, & prennent Yangcheou. 16°. L'Empereur de Nankin sort de cette Ville. 17°. Mort de cet Empereur fugitif. 18°. Le Prince de Longan refuse le titre d'Empereur. 19°. Trait de générosité du Prince de Longan, pour empêcher la ruine de Hoangcheou. 20°. Le Prince de Tang prend le titre d'Empereur dans le Foukien. 21°. Bataille perdue par un Général très-sçavant, mais sans expérience. 22°. Terribles suites de l'ordre donné aux Chinois de se raser la tête à la Mancheou. 23°. Les Mancheoux reviennent dans le Chekiang, & se rendent maîtres de cette Province. 24°. Négligence de l'Empereur de Foukien pour la garde des défilés de cette Province. 25°. Belle action de ce Prince au sujet de deux cens Mandarins qui vouloient se soumettre aux Mancheoux. 26°. Fuite de l'Empereur de Foukien & sa mort. 27°. Aventures du fameux Corsaire Chinchilong. 28°. Chinchilong se*

*laisse gagner par le Général Mancheou qui l'emmène avec lui à Pekin. 29°. Siége de Kantcheou. 30°. Proclamation de deux Empereurs Mings. 31°. Guerre entre ces deux Concurrens Chinois. 32°. Le Viceroi Thomas fait lever le siége de Koueilin aux Mancheoux. 33°. Excellente manœuvre d'un Officier d'artillerie Chinois. 34°. Les Mancheoux poursuivent inutilement le Prince de Kouei. 35°. Ils sont battus près de Suentcheou. 36°. Ils sont encore défaits à Koueilin. 37°. Naissance d'un Prince héritier au Prince de Kouei. 38°. Deux Officiers Généraux renoncent au parti des Mancheoux, & se donnent au Prince de Kouei. 39°. Un Bonze Hochang fait révolter le Foukien en faveur du Prince de Kouei. 40°. Fermeté d'âme du Prince régent.*

# HISTOIRE
## *DE LA CONQUETE* DE LA CHINE
### *PAR LES* TARTARES MANCHEOUX.

## *LIVRE TROISIEME.*

LES Tartares s'étant emparés de Pekin de la manière que nous l'avons dit, Néchingouang qui vouloit y établir solidement sa nation, & la rendre par ce moyen maîtresse de la Chine, se hâta de faire nommer un Empereur Mancheou. "Le „Prince que nous choisirons, disoit- „il à ses confidens, trouvant tout à „la fois le thrône vacant, & la „Capitale entiérement soumise, „ne peut manquer de faire pencher

„ la balance de son côté, quelques „ compétiteurs que les Chinois lui „ opposent ; sur-tout s'il est constamment soutenu, comme il doit „ l'être, par toute la nation des „ Mancheoux. Choisissons-le seulement si bien, qu'il réunisse en „ sa personne les vœux des Tartares, & qu'il puisse se flater avec „ quelque fondement raisonnable „ de fixer un jour ceux des Chinois. De ce principe l'habile Mancheou (65) concluoit aisément qu'on ne pouvoit faire ailleurs ce choix que parmi les descendans de Taytsou, pere de l'Empereur Taytsong ; & que de plus le Prince qu'on éliroit, devoit être encore dans un âge capable de recevoir une éducation chinoise, qui le fît regarder par ses nouveaux

(65) La politique de Néchingouang brille ici dans tout son éclat : en faisant tomber le choix dont il s'agit, sur un autre, sur un de ses neveux & sur un enfant, il se garantit des traits de l'envie ; il se donne un grand air de modération, qui ne peut manquer de lui faire honneur, & il s'assure en même temps une longue régence, peu différente du pouvoir souverain.

ſujets, comme né en quelque ſorte au milieu d'eux.

Ce conſeil parut ſi ſage aux Grands de la nation tartare, arrivés tout récemment à Pekin, qu'on ſe fit un mérite de s'y conformer aveuglément. Un des freres de Taytſong avoit laiſſé en mourant un jeune Prince âgé de ſept à huit ans, qui promettoit beaucoup: on l'élut tout d'une voix; & l'ayant fait venir à Pekin, on l'y proclama Empereur des Chinois & des Tartares, ſous le nom de Tchangti.

Néchingouang fait élire Empereur un de ſes neveux, âgé de 7 à 8 ans.

L'air d'aſſurance que fit paroître cet enfant en montant ſur le thrône, la majeſté avec laquelle il reçut les hommages des Grands, & ſa préſence d'eſprit dans la petite harangue qu'il prononça en cette occaſion, enchantèrent tous les aſſiſtans. Comme il a plu aux Ecrivains du temps de nous conſerver ce diſcours du jeune Empereur, tel que Néchingouang le lui fit débiter, j'ai cru devoir le rapporter ici, traduit fidélement en ces termes.

pareillement à ses Mancheoux.

Le peuple ouvrit alors les yeux. Il reconnut à quelle espèce d'alliés il avoit à faire : mais il ne sçut prendre aucun parti. Nul Général, nul homme de tête, de profession militaire qui se trouvât dans la Ville, ou qui osât se montrer & se donner pour Chef. Tous les Mandarins étoient lettrés, bacheliers, docteurs, & rien de plus. On avoit d'ailleurs les plus grandes obligations à ces Tartares qui prenoient tout à coup de si grands airs ; & leur conduite à l'égard des particuliers étoit pleine de modération. Ces divers points réunis firent que chacun resta tranquille, & qu'on reçut le joug sans murmurer. Avec ses dix-huit à vingt mille hommes, Néchingouang tout étranger qu'il étoit, fut plus maître dans Pekin dès les premiers jours qu'il se fut saisi de cette Ville, que ne l'avoient été les derniers Empereurs Chinois avec cette multitude immense de troupes qu'ils entretenoient dans son enceinte.

Ce Prince au reste n'avoit absolument rien qui ressentît le barbare. Sage, équitable, attentif à tout, il étoit naturellement bon ; & quand on examine de près ses démarches, on est tenté de les disculper. Outre les droits que Taytfong prétendoit avoir sur la Chine, & dont sa famille avoit hérité, la nation des Mancheoux étoit persuadée qu'elle venoit d'en acquérir de très-réels, en arrachant cet Empire des mains du Tyran.

Il est vrai que la Dynastie des Mings subsistoit encore dans la personne de plusieurs Princes, capables d'occuper le thrône vacant: mais le droit d'y monter préférablement à tout autre, n'étoit pas si évidemment attaché à cette famille, qu'il fût à l'abri de toute contestation. Il n'en est pas à beaucoup près chez ces peuples, comme parmi nous, où le mourant, disons-nous, saisit le vif dans la même maison ; c'est-à-dire, où le Roi qui vient à mourir, transmet nécessairement sa couronne au plus

proche parent à l'infini dans la ligne de consanguinité masculine. Cette loi fondamentale des François, contre laquelle le Souverain même ne peut rien, cet ordre de succession admirable, le plus parfait que la politique ait jamais établi pour entretenir la paix dans un grand état, n'a du tout point lieu à la Chine. L'Empereur y nomme à son gré le Prince qui doit lui succéder, sans aucun égard à l'ordre de primogéniture, ou à la proximité du sang. Telle est la loi invariable de ce vaste Empire. Si le Monarque prévenu de la mort a omis cette formalité, les Grands y suppléent avec une liberté à peu-près égale, sans suivre scrupuleusement l'ordre du tableau. Nous en verrons plus d'un exemple dans les phantômes d'Empereurs Mings qu'on voulut opposer aux Tartares durant cette guerre.

Mais enfin que le droit des Mancheoux à la couronne de la Chine fût bien ou mal fondé : le fait est que Néchingouang se décida bien-

tôt là-dessus en faveur de sa famille ; & cette résolution une fois prise, il la soutint avec une fermeté d'amé, dont sa modération augmente le prix. Il pouvoit retenir pour lui-même un sceptre qu'il méritoit incontestablement plus qu'aucun autre Prince de sa nation ; cependant il ne le fit pas. Exemple de générosité, que tout le monde est disposé à admirer, mais que peu de gens seroient tentés de suivre dans l'occasion. Nous verrons au Livre suivant, sur qui tomba le choix de ce grand homme ; ou si l'on veut, quel fut le choix qu'il fit faire à l'assemblée indiquée à Pekin des Princes & autres Grands du Peuple Mancheou.

*Fin du second Livre.*

devoit plus que tout autre l'entretenir dans cette idée d'une révolution favorable au parti des Mings. On se flatoit du moins avec assez de vraisemblance que ce fier Général, justement irrité contre les Mancheoux, ne tarderoit pas à se déclarer leur ennemi, pour les chasser de l'Empire, & les renvoyer dans le Leaotong.

Ousakouei mécontent des Mancheoux, cesse de poursuivre Lystching.

Il est vrai qu'un des premiers soins du Prince régent avoit été de gagner le brave Ousankouei, en le créant Prince des parties de l'ouest, *Pinsiouang*; mais cet honneur & tous les égards qu'on affectoit d'avoir pour lui, n'avoient pu encore adoucir son esprit. L'image de sa patrie asservie sous un joug étranger, toujours présente à ses yeux, lui faisoit sentir l'imprudente démarche qu'il avoit faite, en appellant les Tartares à son secours; & de ces réfléxions chagrinantes naissoit un violent desir de se venger d'eux avec éclat. Déjà il avoit cessé de poursuivre les rebelles, pour s'appliquer uni-

quiement aux moyens de se dégager des Mancheoux qu'il avoit dans son armée.

Démarche de Lystching, pour gagner Ousankouei.

Lystching soupçonnant bientôt ces sentimens dans son ennemi, ou peut-être en étant bien informé par ses espions, ne desespéra pas de les mettre à profit pour lui-même. Ses troupes venoient d'abandonner le Chansi, il les y fit rentrer tout à coup, & vint se camper auprès de l'armée oisive du Général mécontent qu'il vouloit gagner.

*Pour qui donc travaillez-vous, Ousankouei?* lui fait-il dire adroitement par un Mandarin de confiance, qui avoit feint d'abjurer le parti des rebelles. *Est-ce pour assujettir la Chine à de vils Mancheoux, que le Tien vous a fait si grand Capitaine? Vos vertus, vos exploits vous rendent digne du thrône, & on se joue de vous. Une troupe de soldats mercénaires entreprend de vous faire la loi, & veut vous donner un enfant pour maître. Vous détestez les auteurs*

*de cette indigne manœuvre ; mais ſoyez bien ſûr qu'ils vous déteſtent encore plus eux-mêmes, parce qu'ils vous ont offenſé cruellement, & qu'ils vous craignent. Oubliez donc le paſſé, & penſez à l'avenir. Lyſtching après tout eſt bon Chinois : il joindra volontiers ſes troupes aux vôtres, pour exterminer vos ennemis communs. Vos jours à ce prix ſeront en ſûreté, & l'Empire en tout ou en partie, ne peut manquer de vous être dévolu.*

Cette démarche de l'uſurpateur, loin de lui devenir utile, lui fut très-funeſte : elle fit ſur le nouveau Prince de Pinſiouang un effet tout contraire à celui qu'il en eſpéroit. Ce Général outré de colère de voir le meurtrier de ſon pere & de ſon Roi oſer prétendre à ſa plus intime confiance, ne penſa plus qu'à pourſuivre ſans relâche ce ſcélerat ; c'eſt le nom qu'il étoit en uſage de lui donner. Non ſeulement il renonça au deſſein de ſe ſéparer des Tartares, mais les voyant ſi bien affermis dans l'Em-

pire qu'il ſeroit impoſſible de les en chaſſer, ſans inonder la Chine de ſang, il s'unit à eux plus étroitement que jamais. Lyſtching de de ſon côté entièrement déchu de ſes eſpérances, ſortit au plutôt du Chanſi pour prendre la route de Singhan.

Il n'y fut pas long-temps ſans apprendre des nouvelles de ſon ennemi. Ouſankouei l'ayant ſuivi avec une promptitude extraordinaire, l'atteignit bientôt, lui livra bataille & le défit. Trente mille & plus des rebelles y périrent; & leur Chef harcelé de tous côtés, évacua au bout d'un mois toute la Province du Chenſi. Le vainqueur y ſéjourna quelque temps, ce pays ayant un extrême beſoin de ſa préſence. Il prit même d'autant plus de ſoin d'y établir le bon ordre, que le Chenſi venoit de lui être ſpécialement attribué, pour qu'il y fît ſa réſidence ordinaire. Il y reçut un nouveau renfort de Mancheoux, que Néchingouang jugea à propos

Ouſakouei ſe remet à pourſuivre Lyſtching, & le bat.

de lui envoyer, plus encore pour s'assurer de sa fidélité, que pour le seconder dans ses projets.

Celui qui l'occupoit plus que tous les autres, étoit la ruine de Lystching & de son parti. Ousankouei ayant été informé que ce rebelle cherchoit à se cantonner dans le Honan, alla le relancer dans cette Province, & l'obligea effectivement d'en sortir. Comme il le poursuivoit encore avec chaleur dans le Houkoang, ce malheureux lui échappa, en se refugiant dans un pays de montagnes, où le défaut de subsistances lui causa une désertion considérable. Lystching ne parut pas d'abord s'en inquiéter beaucoup; comptant sur ce qu'il avoit éprouvé bien des fois, qu'au premier avantage qu'il auroit, de nombreuses troupes de brigands viendroient en foule se joindre à lui. Mais cet avantage si desiré, étoit plus éloigné que jamais, quoiqu'il crût en avoir trouvé l'occasion, le jour même qu'il quitta les hauteurs, où son monde ne pouvoit plus tenir.

Son intention étoit de pénétrer dans la Province de Séchuen ; un corps de troupes réglées en gardoit les paſſages, & ce corps étoit avantageuſement poſté. Lyſtching va l'attaquer bruſquement, & il eſt repouſſé. Il s'opiniâtre, on le repouſſe encore, & on le méne ſi mal dans les divers aſſauts qu'il eut l'imprudence de livrer coup ſur coup, qu'un très-grand nombre de ſes gens y périt. La plûpart des autres déjà rebutés, ſe diſſipèrent à la fin, quand ils virent ceux qu'ils n'avoient pu forcer ſe mettre en devoir de tomber ſur eux. Le deſordre alla ſi loin, que Lyſtching lui-même fut obligé de fuir à ſon tour, pour s'empêcher d'être pris & accablé par le nombre. Il ſe crut heureux de pouvoir gagner avec une quarantaine de ſes braves une hauteur des plus eſcarpées, inabordable à toute autre qu'à des gens réduits au déſeſpoir.

C'étoit-là cependant, diſent les Ecrivains Chinois, que le Tien attendoit ce grand ennemi du repos Mort de Lyſtching.

de ſa patrie, pour le punir enfin de ſa rébellion, & pour en délivrer tout-à-fait la Chine. Un jour qu'il voulut ſortir de ſa retraite, avec trois ou quatre de ſes compagnons qui alloient acheter des vivres dans un village voiſin, les payſans du lieu ſoupçonnèrent à la mine de ces inconnus qu'ils étoient des bandits de profeſſion, ou tout au moins quelque eſcouade de ces fameux rebelles, qu'on pourſuivoit ſi vivement depuis quelques mois. Il les arrêtèrent ſur ce ſoupçon; & pour faire voir qu'ils y alloient bien ſérieuſement, ils n'héſitèrent pas de couper la tête au plus apparent de ces priſonniers. C'étoit Lyſtching: de qui on peut dire, avec autant de raiſon à peu-près qu'on l'a dit d'Olivier Cromvel, ſon contemporain, qu'il fut également diſtingué par les grands talens, & par les grands crimes. Sa tête après avoir été juridiquement reconnue par les Mandarins du Houkouang, fut envoyée à Pekin, où elle a été

long-temps

long-temps exposée sur la porte de Changimen.

La mort de ce Chef des rebelles mit bien au large les Régens. Ils purent dès-lors employer toutes leurs forces à soumettre les Provinces de l'Empire qui ne reconnoissoient pas l'Empereur Mancheou ; & il y en avoit dix qui persistoient opiniâtrément dans leur refus. Mais ces forces tartares, quelque grandes qu'on les suppose, auroient vraisemblablement échoué, si elles n'avoient été dirigées par une sage politique, c'est-à-dire par tout ce que l'art de gouverner un vaste Empire a de plus éclairé dans ses vues, & de mieux soutenu dans l'exécution.

Pekin & les quatre Provinces de Petcheli, de Chantong, de Chansi & de Chensi entièrement soumises à la domination tartare, étoient déjà dans un très-bel ordre. La porte des honneurs & des emplois se trouvoit également ouverte aux hommes de mérite des deux nations. Le Chinois n'étoit

ni insulté ni méprisé par ses vainqueurs ; & s'il regardoit chaque Mancheou, comme faisant partie de la nation dominante, ce Mancheou à son tour agissoit avec le Mandarin Chinois vraiment soumis, comme avec un concitoyen respectable, qui par son esprit & ses manières pouvoit contribuer à le polir & à le rendre meilleur.

Caractère bien différent des deux Cours de Pekin & de Nākin.

Faisoit-on quelque expédition importante ; tout étoit disposé à temps pour la faire réussir. Le concert des Généraux entr'eux & avec les Ministres ne pouvoit être plus parfait. Un bon avis, de quelque part qu'il vînt, étoit toujours écouté favorablement ; & si on avoit soin d'avoir sur pied beaucoup de troupes, on s'appliquoit encore plus à les rendre bonnes, & à leur donner sur-tout d'excellens Officiers. Que l'ennemi fît courir quelque écrit en forme de manifeste ou autrement ; la Régence y répondoit aussi-tot : ce point-là étant plus nécessaire à la Chine que par-tout ailleurs, à

cause de la multitude immense de lettrés répandue en tous lieux; mais ces réponses étoient toujours faites sensément & en des termes qui ne pouvoient deshonorer en aucune façon la majesté du Prince, au nom de qui parloient les Ministres. Voilà en abbrégé quelle fut d'abord la conduite assez générale du ministère & du gros de la nation des Mancheoux à la Chine. Elle put se démentir en quelques cas particuliers, & l'histoire en a fait mention : mais le récit même des Historiens, qui ne racontent ces sortes d'événemens que comme des singularités extraordinaires, semble prouver au moins que le désordre étoit rare.

A la Cour de Nankin au contraire on ne voyoit qu'inconséquence & que confusion. L'ennemi le plus dangereux qu'eût un Ministre étoit à coup sûr un de ses collégues, & quelquefois celui-là même qui se donnoit pour son meilleur ami. Les principaux Mandarins, pour se décrier les uns les

autres dans l'esprit de leur Empereur, lui présentoient chaque jour des placets, & l'accabloient en quelque sorte de leurs plaintives requêtes. Le Prince par ce moyen étoit bien instruit : mais ces lumières l'offusquoient au-lieu de l'éclairer, & il ne sçavoit le plus souvent, ni à qui il pouvoit se fier, ni quel parti il convenoit de prendre. Ceci, comme on le voit, a pareillement besoin de quelque exception, & ne doit pas être pris en toute rigueur, ce Monarque Ming n'étant pas absolument dépourvu à sa Cour de gens de mérite. Ce que je vais raconter en est une preuve.

Un de ses premiers Officiers, nommé Sekofa, lui ayant persuadé quelque temps après son installation, d'inviter les plus considérables Mandarins de la Chine à le reconnoître pour Souverain, lui avoit remis une liste de ceux qu'il pouvoit élever à de nouveaux grades : (67) soit qu'ils fussent

(67) Les Mandarins tant civils que mili-

encore flottans entre les deux partis, soit qu'ils se trouvassent engagés parmi les Mancheoux. Comme il n'y avoit dans cette promotion que des hommes à talens, & d'un mérite généralement reconnu, tous ceux dont le nom parut inscrit dans la feuille, s'en tinrent véritablement honorés, & la Cour de Pekin n'eut pas peu de peine à arrêter les effets de cette démarche.

Lettre de Néchingouang à Sekofa, Ministre de l'Empereur de Nankin.

Néchingouang après avoir employé toutes les sages précautions que sa politique lui inspira, voulut de plus remonter jusqu'à la source du mal. Il écrivit une longue lettre à Sekofa, qui ne pouvoit être plus honorable pour la personne de ce Chinois. C'étoit une justification en forme de la

taires forment neuf ordres différens, & dans chaque ordre il y a un premier & un second degré : ainsi voilà dix-huit grades, où l'Empereur élève qui il lui plaît. Ces grades ne procurent par eux-mêmes aucun revenu : ils sont purement honoraires, & donnent un rang plus ou moins distingué dans les assemblées, dans les visites, &c.

conduite des Mancheoux, touchant le crime qu'on leur imputoit d'avoir usurpé l'Empire, & cette justification finissoit par des motifs pressans qu'on insinuoit au Ministre de Nankin, pour abandonner son prétendu Monarque, & pour venir se fixer dans la Capitale. Tout ce grand écrit peut se réduire aux trois propositions que voici, & à la conséquence qui en résulte naturellement par rapport à Sekofa lui-même.

» Les Mancheoux n'ont point » usurpé l'Empire : ils n'ont fait » que l'arracher des mains d'un » tyran, contre qui aucun de vos » Princes n'osoit s'élever, & sous » lequel le brave Ousankouei, » malgré toute sa valeur & la sa- » gesse de sa conduite, auroit in- » failliblement succombé.

» Cet Empire étoit d'ailleurs » fort en desordre ; & de l'aveu de » tout le monde, les Mancheoux » réussissent à le mettre en régle, » à le rendre même plus florissant » que jamais.

» La force enfin est tellement » du côté des Tartares, qu'on peut » regarder comme évidemment » sûr que leurs ennemis seront dé- » truits en très peu de temps, & » que toute la Chine sera soumise.

» Où est donc, conclut Néchin- » gouang, l'injustice de notre par- » ti ? Où est la sagesse de Sekofa, » s'il refuse opiniâtrément de se » joindre à nous ?

La manière dont Sekofa répondit à la lettre du Prince Tartare, est aussi forte & aussi solide que le sujet pouvoit l'exiger. Raisonnemens, exemples tirés de l'histoire de la Chine, tout est mis habilement en œuvre, pour prouver aux Mancheoux qu'ils n'avoient aucun droit d'envahir l'Empire. „ Etant „ une fois, lui dit-il, dans la famille „ des Mings, on ne peut contrain- „ dre notre nation à l'en tirer, sans „ la plus violente injustice : y ayant „ sur-tout parmi nous des Princes „ de cette famille, proches parens „ du dernier Empereur, & en état „ de bien gouverner. Mais vous

Réponse de Sekofa à Néchigouang

„ l'avez arraché vous-mêmes, di-
„ tes-vous, des mains d'un usurpa-
„ teur; & vous n'oubliez rien pour
„ y rétablir le bon ordre ? C'est-
„ à dire que vous avez rempli fidé-
„ lement votre traité, & que vous
„ nous avez rendu un grand ser-
„ vice. Votre fidélité mérite sans
„ contredit les récompenses qu'on
„ vous a promises, & ce grand
„ zéle pour le bien des Chinois
„ doit vous assurer notre recon-
„ noissance. „ Il finit en exhortant le Prince Mancheou à ménager une paix solide entre les deux peuples, afin que l'un & l'autre desormais unis, n'ayent plus rien à desirer pour être heureux.

Ce combat épistolaire entre les deux premières têtes des deux Cours rivales, fut suivi peu de temps après d'une guerre des plus sérieuses, durant laquelle Sékofa fit voir manifestement qu'il sçavoit quelque chose de plus que de bien répondre à une lettre. Les Mancheoux en vouloient à Soutsien(70)

(70) Soutsien-hien, Ville du troisiéme

qui leur barroit l'entrée du Kiangnan, & ils se flatoient d'emporter cette Place, avant que la Cour de Nankin se fût mise en devoir de la secourir. Mais ils se trompèrent. Sans attendre les ordres de son Maître, Sekofa qui avoit pris le commandement des troupes de la Province, ne fut pas plutôt informé du dessein des Tartares, par les espions qu'il entretenoit chez eux, qu'il fit faire une marche forcée à son armée, & vint à bout de prévenir l'ennemi devant Soutsien. Le Général Mancheou porta sur le champ ses vues ailleurs, & pour se dédommager du coup qu'il avoit manqué, il résolut d'investir tout à la fois deux autres Places de moindre importance, dont la prise avoit aussi ses avantages. Afin même de n'être pas troublé dans son entreprise, ce Tartare posta quelques troupes à la tête d'un défilé, voisin du

ordre dans le Kiangnan, au 34 d. o m. 50 s. de latitude, & au 136 d. 19 m. 21 s. de longitude.

camp de Sékofa, pour observer ce Chinois, & pour l'arrêter en cas de besoin.

Ce projet étoit bon en lui-même, & le Prince Régent venoit de l'approuver sans difficulté. Mais ne jugeant pas l'armée assez nombreuse pour qu'on pût en former tant de divisions, il fit venir du Honan plusieurs des corps qui avoient fait la conquête de cette Province. Que pouvoit-on craindre en effet pour elle, dans l'embarras où l'on sçavoit qu'étoit actuellement la Cour de Nankin ? Sékofa y dépêchoit courriers sur courriers, demandant avec instance un puissant secours, sans quoi, disoit-il, les Places assiégées étoient perdues : mais ces courriers n'étoient point expédiés. Un, plus heureux que les autres, le fut enfin, & il apporta pour réponse, qu'on se trouvoit à Nankin hors d'état d'envoyer des troupes.

Dessein hardi de Sékofa, dont il vient à bout.

Tout autre Général, content d'avoir fait son devoir en avertissant son Maître du danger, s'en

seroit infailliblement tenu là, & on n'auroit eu rien à lui reprocher. Mais le brave Chinois, génie étendu & fertile en expédiens, se proposa de gagner une Province entière, pour deux Villes qu'il plaisoit à sa Cour de laisser perdre. Il avoit heureusement dans son armée deux Officiers déterminés à tout entreprendre, qui lui servoient de Lieutenans-Généraux; & il leur communiqua son dessein. » Je suis sûr, leur dit-il, que le » Honan n'a à l'heure qu'il est, » que bien peu de monde pour le » garder; & il ne vient pas même » en pensée à nos ennemis, que » nous soyons gens à tenter quel- » que chose de ce côté-là. Allez y » donc au plutôt avec le détache- » ment que je vais vous donner. » Braves, comme vous êtes, vous » vous saisirez aisément de cette » Province, tandis que j'amuserai » ici l'Officier Mancheou, qu'on » m'a donné pour surveillant.

Ce projet réussit parfaitement. Les deux Villes assiégées furent

prises par les Tartares, & le Honan fut perdu pour eux. Nous verrons encore ailleurs ce même Sékofa donner comme ici d'excellentes preuves de sa fidélité & de son génie ; mais ce ne fut pas avec le même bonheur.

Cet avantage remporté par les troupes de l'Empereur Ming, fut bientôt suivi d'une aventure des plus bisarres, qui faillit elle seule à renverser du thrône ce foible Monarque, & dont les suites lui furent effectivement très-funestes. Le récit que j'en vais faire, pourra servir à augmenter, si l'on veut, la curieuse histoire des imposteurs.

Histoire de l'imposteur Ouanchimig.

Au commencement de l'année 1645, le Prince qui régnoit à Nankin, fut averti par un de ses Ministres qu'il couroit un bruit parmi le peuple, que le Prince héritier, fils aîné du feu Empereur Hoaitsong, étoit plein de vie ; & qu'il se tenoit caché depuis un mois ou deux dans un coin de la Province de Chekiang. Une nouvelle aussi importante que celle-ci,

méritoit ſans doute qu'on cherchât à l'approfondir. Auſſi les ordres furent-ils donnés à deux Eunuques de confiance, d'aller s'informer ſecrettement de la vérité du fait. Ils devoient même, ſuivant leurs inſtructions, au cas qu'ils puſſent découvrir ſur les lieux ce Prince vrai ou prétendu, l'emmener avec eux à Nankin de gré ou de force.

Les deux envoyés s'acquitèrent parfaitement bien de leur commiſſion. Ils découvrirent le jeune homme qu'ils cherchoient, & lui firent en particulier tant de careſſes, qu'il crut pouvoir ſe fier à eux, ſans courir aucun riſque. Ce n'étoit que belles promeſſes de le ſervir fidélement, avec de fortes aſſurances qu'on lui donnoit, d'un parti, diſoient-ils, déjà formé en ſa faveur, & tout prêt à ſe déclarer. Le prétendu Prince n'en douta pas : il ſe livra aux deux Eunuques, qui le conduiſirent aiſément à la Cour.

A peine y fut-il arrivé, qu'on

se mit en devoir de l'interroger juridiquement. Sa première réponse à l'interrogatoire qu'on lui fit subir, se réduisit à dire qu'au commencement de la troisiéme lune de l'année précédente, le tyran Lystching avoit donné ordre qu'on l'étranglât avec ses deux freres ; mais qu'il eut le bonheur de s'échapper des mains de ses gardes, qu'il se refugia aussi-tôt dans la maison de Fankotsong, Président du Tribunal intérieur, (71) où plusieurs Mandarins qu'il avoit fait avertir, vinrent le voir en robes de cérémonie ; le reconnurent sans peine, & le firent asseoir sur une espèce de thrône, qu'ils disposérent comme ils purent au milieu de la sale.

A ces mots Ouanto, Ministre d'Etat, l'interrompit ; & lui montrant Fankikien, précepteur du

(71) Ce nom de Tribunal intérieur est assez équivoque. Il peut convenir surtout à deux des Tribunaux de Pekin, dont l'un est le Tribunal des gardes impériales, appellé Kinyghay, & l'autre celui des Juges ordinaires de la maison de l'Empereur, qu'on nomme Thpu.

Prince héritier, il lui demanda brusquement, s'il connoissoit ce Docteur. *Si je le connois*, répondit le jeune homme? *Vraiment oui: c'est mon précepteur Fankikien.* Celui-ci néanmoins avoit beau considérer le personnage avec la plus grande attention du monde, il ne pouvoit y reconnoître son ancien élève. Mais ne voulant rien précipiter dans une affaire aussi essentielle; & persuadé d'ailleurs que le Prince héritier, s'il étoit encore vivant, ou ici sous ses yeux, ou en quelque autre endroit que ce fût, ne pouvoit manquer d'être extrêmement changé après tant de souffrances, il prit le parti de lui faire deux ou trois questions. *Apprenez-nous, je vous prie*, lui dit gravement le Docteur, *par où je commençai les leçons que j'eus l'honneur de vous donner, & jusqu'où je les poussai? Je l'ai oublié*, répondit l'autre. *Mais*, repartit Fankikien, *vous n'aurez pas oublié apparemment la situation de la sale où vous faisiez vos études, il y a deux ans:*

*dites-nous-en quelques particularités?* La réponse à cette question fut encore la même, c'est-à-dire qu'il en avoit perdu le souvenir.

Tayin, Censeur (72) de l'Empire, prit alors la parole en ces termes : *Le Prince héritier étoit présent à l'examen que fit l'Empereur du Docteur Ouchanché dans la sale des Audiences ; dites-nous donc quelle place vous y occupâtes, & si votre pere parut satisfait du répondant?* Cette demande acheva de déconcerter le jeune homme ; & il avoua franchement qu'il ne lui

(72) Sous le nom de Censeur de l'Empire, il faut entendre un des Présidens du Tribunal des Kolis, appellé Tuchayuen. Ces Kolis, en qualité de Censeurs ont une sorte de jurisdiction immense pour veiller au maintien des loix & du bon ordre. Leur inspection s'étend jusqu'aux Officiers des six grands Tribunaux, aux Princes & à la personne même de l'Empereur, qu'ils ont droit d'avertir respectueusement de ses fautes dans l'administration de l'Etat. Quelques-uns de ces Censeurs rigides ont été bien des fois les victimes de leur zéle ; mais les outrages reçus en conséquence de quelque accusation, ou de quelque avertissement de leur part, satisfont leur vanité ; le peuple les regardant alors, comme autant de Martyrs du bien public.

restoit pas la moindre idée ni d'Ouchanché ni de ses réponses aux questions du feu Empereur son pere. Sur quoi Tayin prenant un air sévère, *je vois bien à présent*, lui dit-il, *que vous êtes un insigne fourbe, qui méritez le dernier supplice. Je vous promets cependant qu'on vous fera grace, si vous nous découvrez sincérement toute cette intrigue.*

Le prétendu Prince héritier comprit alors que l'affaire étoit infiniment sérieuse pour lui, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit s'exempter de la mort. Il se jetta donc aux pieds du Censeur, en le conjurant les larmes aux yeux, d'avoir pitié de sa grande jeunesse. Il ajoûta qu'on avoit abusé de sa simplicité, & qu'il étoit prêt à faire là-dessus une déclaration des plus sincéres, si on vouloit lui donner le temps & les moyens de la rédiger par écrit. On ne demandoit pas mieux, & sur le champ il eut tout ce qu'il falloit pour écrire la confession que voici.

» Je m'appelle Ouanchiming : » ma patrie est Kaiyuen, (73) & » je suis petit-fils de Ouanping, » Gouverneur de la personne du » feu Empereur Hoaitsong. Ma » famille étant tombée dans la pau- » vreté, & me voyant par-là hors » d'état de subsister à la Cour, je » me suis retiré dans ces Provinces » du midi. C'est-là que Mouhou, » domestique de Kaomonki m'a- » yant trouvé assez ressemblant » au Prince héritier, me proposa, » il y a quelques mois de dire har- » diment que je l'étois. Ce dessein » me fit d'abord horreur : mais » Mouhou se mit en disposition » de me tuer, si je m'obstinois » dans mon refus. Voilà ce qui » m'a forcé de consentir à ce qu'il » vouloit de moi, en me donnant » pour le Prince héritier.

Une déclaration si précise & en si bonne forme, auroit dû tranquilliser l'Empereur, & lui faire regarder cette affaire comme finie: mais ses imprudens Ministres en

(73) Village du Chensi.

jugèrent bien autrement. Ils persuadèrent à leur Maître qu'il falloit continuer les informations avec éclat, pour mieux connoître les auteurs de ce complot ; & publier même un Edit, par lequel il fût enjoint à tous ceux qui auroient pu voir à Pekin le Prince héritier de venir le reconnoître ou le désavouer dans la personne d'Ouanchiming.

L'Edit publié, on fit placer ce jeune aventurier sous bonne garde, à la porte méridionale du palais, où chacun eut la liberté de le voir & de l'entretenir à son aise. C'étoit assurément plus qu'il n'en falloit, pour attirer en ce lieu un monde immense, & sur-tout beaucoup de brouillons & de mécontens, dont les suffrages entraînèrent bientôt ceux de la multitude. Grands & petits, Mandarins & autres, tous assurèrent sans hésiter que c'étoit là effectivement le fils aîné de leur ancien Maître, ce Prince héritier qu'on avoit cru

mort. Peu de jours après il vint des lettres de tous les côtés de la part des Vicerois & des Généraux qui atteſtoient, à n'en pouvoir douter, diſoient-ils, que le jeune homme détenu au palais de Nankin, n'avoit rien dit que de vrai touchant ſa naiſſance & ſur la maniére dont il avoit échappé aux fureurs de Lyſtching.

A tous ces témoignages on oppoſoit l'interrogatoire & les aveux juridiques de l'intéreſſé : mais ceux qui affectoient de ſe donner pour ſes partiſans, répondoient effrontément que ces piéces étoient l'effet de la prévarication des Juges & de la crainte aſſez bien fondée du jeune Prince. La fermentation fut ſi grande dans la Ville, & juſques dans l'enceinte du Palais, qu'on y fut bien des fois ſur le point d'en venir aux mains.

Progrès des Mãcheoux.

Les Mancheoux informés de ce deſordre, ne tardèrent pas à en profiter. Une de leurs armées revenue depuis un mois dans le Ho-

nan, y aſſiégeoit la forte Place de Kouété (74) dont la garniſon ſe défendoit vaillamment. Déjà les Tartares rebutés de la longueur du ſiége, penſoient à le lever, ou tout au moins à le convertir en blocus. Mais cette nouvelle des diſſenſions inteſtines de la Cour de Nankin, répandue à propos parmi les aſſiégeans, leur fit reprendre cœur. Ils donnèrent tout-à-coup un aſſaut violent, & la Ville fut emportée.

L'entière ſoumiſſion du Honan ayant ſuivi de près la priſe de Kouété, toutes les diviſions de l'armée tartare, qu'il avoit fallu faire marcher en divers quartiers de la Province pour la ſoumettre plus promptement, ſe réunirent en un ſeul corps, qui s'avança juſqu'à la rivière de Houiho. (75)

(74) Kouété-fou, Ville du premier ordre dans le Honan, au milieu d'une vaſte plaine très-fertile, eſt au 34 d. 28 m. 40 ſ. de latitude, & au 133 d. 39 m. de longitude.

(75) Houiho, rivière qui prend ſa ſource dans le Honan & ſe jette dans le Hoangho, à vingt ou trente lieuës de l'embouchure de ce fleuve.

Les Mancheoux la traversèrent aisément, personne ne s'étant présenté pour leur en disputer le passage, & ils prirent ensuite bien des Places à droit & à gauche, pendant que le Monarque Chinois s'occupoit de parties de plaisir, ou délibéroit beaucoup, sans rien conclure.

Mais ce n'étoit là après tout pour les Tartares que des avantages bien médiocres, en comparaison de ceux que le Prince Régent avoit en vue. Il venoit de former dans le Chantong une grande armée qui devoit se joindre à celle du Honan, & prendre la route de Nankin, après la réunion d'un corps à l'autre. La jonction étoit difficile, puisque les troupes du Chantong avoient à traverser le Hoangho, un des plus grands fleuves de la Chine. Sékofa voyant que les Mancheoux s'en approchoient, & qu'avec le peu de monde qui étoit sous ses ordres, il ne pouvoit se promettre d'empêcher le passage, écrivit bien des

lettres à Nankin pour obtenir quelque renfort considérable. Mais ce fut à pure perte : on convint avec lui de la nécessité d'un puissant secours ; & cet aveu fait, on s'en tint là.

Rufe de Sékofa pour arrêter les Mãcheoux au passage du Hoangho.

Cependant tout étoit perdu, si l'ennemi franchissoit impunément cet obstacle. Sékofa résolut donc de l'y arrêter, en employant la ruse que voici. Il fit venir de tous les villages voisins une multitude prodigieuse de paysans, qu'il arma tant bien que mal. Les ayant rangés ensuite sur le rivage, vis-à-vis de l'endroit où les Mancheoux devoient commencer le passage, il leur recommanda de ne rien craindre, de faire seulement bonne contenance, & de se reposer sur lui de l'événement.

Les Tartares en effet n'eurent pas plutôt vu de l'autre bord du fleuve ces nombreuses troupes disposées en un très-bel ordre, & commandées par un Général tel que Sékofa, qu'ils n'osèrent brusquer le passage. Sçachant néan-

moins jusqu'à quel point les Chinois portoient la complaisance de leur céder le terrein en fuyant, ils crurent qu'en faisant remonter un peu plus haut quelques escadrons, ils pourroient traverser le Hoangho sans beaucoup de peine; que ceux-ci ayant une fois passé, & venant fondre subitement sur les premiers corps des ennemis, la fuite probablement commenceroit par-là, pour se communiquer peut-être à toute l'armée. L'intention du Général Mancheou étoit de profiter au moins du premier trouble qu'il appercevroit de l'autre côté, pour faire entrer ses troupes dans le fleuve, & le traverser à quelque prix que ce fût.

Ce Tartare eut bientôt lieu de s'applaudir d'un pareil dessein, & de passer le Hoangho sans aucun risque. Son détachement, après avoir remonté bien haut, se mit dans un grand nombre de barques qu'on avoit fait descendre du Houiho, & aborda fort tranquillement de l'autre côté. Les bat-

teurs d'estrade de Sékofa s'en étant apperçus, vinrent aussi-tôt en donner avis. Mais le malheur fut qu'au-lieu de n'apprendre la nouvelle de ce passage qu'au Général, ils la répandirent imprudemment partout. A l'instant même la multitude villageoise, qui n'étoit là que pour la parade, se mit à fuir à toutes jambes, sans se donner le temps d'examiner si l'ennemi étoit en forces ou non: *Mancheoux, Mancheoux, sabre des Mancheoux, &c.* C'étoit là le grand cri de guerre que ces bonnes gens répétoient sans cesse; & une raison invincible, selon eux, qui les autorisoit à gagner au pied. Leur exemple fut contagieux aux soldats même de Sékofa. Ils prirent si bien le large à leur tour, qu'en fort peu de temps ce grand Mandarin ne vit plus auprès de lui qu'environ mille ou douze cens hommes, avec lesquels il se retira promptement à Yangcheou. (76)

Les Mancheoux passent le Hoangho, & prenent Yangcheou.

(76) Yangcheou-fou, Ville du premier ordre de la Province de Kiangnan.

A peine fut-il entré dans cette Ville, qu'il apperçut du haut des murs les Tartares qui s'en approchoient. L'attaque commença dès le lendemain avec la plus grande vivacité : mais Sékofa, par la manière dont il reçut les assaillans, leur fit bien comprendre qu'ils étoient encore en trop petit nombre pour le réduire, & que toutes leurs troupes réunies devoient concourir à le forcer. Au bout de quelques jours l'armée entière étant rassemblée, les Mancheoux tentèrent l'escalade par tant d'endroits à la fois, qu'il fut impossible à Sékofa de leur résister : & ce Général voyant l'ennemi dans la Place, ne tarda pas à se donner la mort. La plûpart des Mandarins l'imitèrent dans cette folle action, si capable elle seule de flétrir la mémoire de ce grand homme.

L'unique barrière qui restât à l'Empereur de Nankin, étoit le

sur le canal qu'on nomme Royal. Son terroir est fertile & délicieux. Elle est si-tuée au 32 d. 26 m. 22 s. de latitude, & au 137 d. 12 m, 13 s. de longitude.

grand fleuve, ou le Kiang. (77) Mais perſonne ne ſe préſentant de la part de ce Prince, pour arrêter les Tartares ; ceux-ci raſſemblèrent une prodigieuſe quantité de bateaux, & traverſèrent le fleuve ſans obſtacle. Leur activité étoit ſi grande, qu'ils commencèrent ce trajet durant la nuit : non pour le cacher aux Chinois, puiſqu'ils le firent à la lueur de pluſieurs milliers de lanternes, (78) que l'on

(77) Le Yangtſe-kiang, ou ſimpleſement le Kiang, c'eſt-à dire le fleuve par excellence, prend ſa ſource à l'oueſt de la Chine, & la traverſe toute entière d'occident en orient. Son embouchure eſt dans la Province de Kiangnan. Les Chinois l'appellent communément Takiang, *le grand fleuve*. Yangtſekiang ſignifie en Chinois, *fleuve fils de la mer*.

(78) Ce grand nombre de lanternes capable d'éclairer une grande armée qui paſſe un des plus grands fleuves qu'il y ait au monde, choquera peut-être bien des lecteurs. Ainſi il paroît à propos de les avertir, qu'à la Chine, vers le quinziéme jour de la première lune, chaque pere de famille dans les Villes & à la campagne allume une ou pluſieurs lanternes dans ſa cour ou devant ſa maiſon, de façon que tout cet immenſe pays paroît en feu durant quelques nuits. Les perſonnes commodes dépenſent volontiers à cette illumination deux cens francs &

apperçut de Nankin ; mais dans la seule vue de profiter du temps, & d'avancer toujours plus leurs opérations.

L'Empereur de Nankin sort de cette Ville, & les Mancheoux y entrent.

Celui qui porta le premier à l'Empereur Chinois, ou Prince de Fou, la triste nouvelle de ce passage, trouva ce Monarque à table, & dans un état, où jamais il ne fut possible de lui faire comprendre ce qu'on venoit lui annoncer de fâcheux. Quelques heures de sommeil lui donnèrent là-dessus autant d'intelligence qu'il lui en falloit pour juger qu'il étoit en grand péril ; & c'en fut assez pour le déterminer à prendre au plutôt la fuite. Il sortit de la Ville avant le jour, accompagné d'un petit nombre d'Officiers de sa maison.

Quand le peuple eut appris la retraite précipitée de l'Empereur,

plus : mais les grands Mandarins n'en sont pas quites pour mille écus. Ces lanternes sont peintes, & ont différentes formes. Il y en a dont l'étendue égale celle d'un logement spacieux, & l'on y représente de petites comédies. Peut-être que le trajet dont il s'agit ici se fit au temps de cette fête des lanternes.

il courut en foule au palais, tira de prison le prétendu Prince héritier Ouanchiming, & le plaça sur le thrône, en lui faisant les acclamations ordinaires de mille ans de vie, de mille ans de prospérité. Mais ces souhaits d'une multitude insensée ne pouvoient être plus frivoles: les Kolaos & les autres Grands de la Cour, pleinement dégoûtés de la farce qu'on avoit fait jouer à ce misérable, allèrent ce jour-là même au devant des Mancheoux, & les introduisirent dans Nankin. (79) Comme il n'est

(79) On ne dit point que les Mancheoux, en s'emparant de cette grande Ville, ayent fait repentir les habitans de leur attachement pour les Mings. Quelques Historiens ont parlé seulement de l'étrange foire que ces vainqueurs y ouvrirent peu de jours après leur arrivée. Leurs soldats ayant eu permission d'enlever à Yangcheou & aux environs tout autant de femmes & de filles qu'il en étoit tombé entre leurs mains, ces pauvres captives furent amenées à Nankin, où on les mit en vente à deux écus par tête. Plusieurs d'entr'elles sans doute auroient été de rebut, si on n'avoit pris la précaution de les empaqueter de telle sorte, qu'on ne pût soupçonner la laideur des unes ou l'âge avancé des autres. Par-

plus question de cet imposteur dans toute la suite de l'histoire, on en peut conclure raisonnablement que les Tartares crurent devoir le sa-

là tout fut abandonné au hazard; & le bon marché ayant fait accourir à Nankin un monde infini, tout fut vendu en deux ou trois jours. Parmi les mécontens, qui furent apparemment en grand nombre, il y eut un jeune paysan, qui d'abord après son emplette, s'empressa d'ouvrir l'espèce de sac qu'il portoit sur le dos. Il espéroit y trouver une jeune épouse digne de lui, & il vit sous ses yeux une bonne vieille infirme & hideuse. Dans un premier mouvement il exhala son dépit en malédictions, toutes plus fortes les unes que les autres, contre la marchandise & les Marchands, paroissant même résolu d'aller précipiter dans le fleuve cette vieille femme avec son sac. Celle-ci l'en empêcha par ce peu de paroles, qu'elle dit d'un air fort tranquille: *Non mon fils, votre emplette n'est point si mauvaise que vous le pensez. Conduisez-moi seulement dans l'endroit que je vais vous indiquer, & votre fortune est faite.* L'avare Chinois ne demandoit pas mieux. Il lui restoit encore quelque argent, qu'il employa à louer une monture, & mena la dame chez elle. Ses enfans ravis de joie de recouvrer ainsi leur bonne mere qu'ils croyoient perdue, firent grande fête au paysan. Comme d'ailleurs ils étoient riches, & que la tendresse filiale, passion si belle & si noble, étoit profondément gravée dans leur cœur, ils donnèrent à cet homme trois cens fois plus qu'il n'avoit déboursé.

crifier à leur sûreté, & punir de mort son imposture.

Parmi ces Mandarins qui s'étoient livrés de si bonne grace aux Mancheoux, il s'en trouva un, qui voyant le Général Tartare très-affligé d'avoir manqué l'Empereur fugitif, l'assura qu'on pourroit encore atteindre ce Prince, si on se hâtoit de le poursuivre. On lui en donna aussi-tôt la commission; & cette ame basse l'accepta sans balancer. La manière dont il s'y prit, ne pouvoit être plus prompte: aussi atteignit-il son malheureux Maître, lorsqu'il entroit dans un bateau pour descendre le fleuve & gagner en peu d'heures la mer. Déjà les Cavaliers Tartares qui avoient accompagné le perfide Mandarin, mettoient pied à terre, pour aller se saisir de leur proie, lorsqu'on vit un des plus fidéles Officiers du Prince le prendre par le milieu du corps, & se jetter avec lui dans le Kiang. Ainsi périt après un an de régne, le premier des Compé-

Mort de l'Empereur de Nankin.

titeurs du Monarque Mancheou. C'étoit, ſelon les Hiſtoriens Chinois un Souverain doux & bienfaiſant, mais d'une indolence extrême, grand amateur des plaiſirs de la table, & entièrement déplacé ſur le thrône où on l'avoit fait monter, comme malgré lui.

Le Prince de Longan refuſe le titre d'Empereur.

Cette fin tragique de l'Empereur de Nankin ne fut pas plutôt ſçue dans le Chekiang, que les Mandarins de cette Province ſe crurent en droit de lui nommer un ſucceſſeur. Ils s'aſſemblèrent à cet effet à Hangcheou, (80) & jettèrent d'abord les yeux ſur le Prince de Longan, de la famille impériale des Mings, qui réuniſſoit dans ſa perſonne tous les divers genres de mérite qu'on peut deſirer dans un Souverain : ſurtout un fond de bonté extraordinaire, qu'il porta, comme nous

(80) Hangcheou-fou, Ville Capitale du Chekiang, que les Chinois appellent un paradis terreſtre. Elle a plus d'un million d'habitans & un commerce en ſoie, le plus floriſſant de toute la Chine. Sa ſituation eſt au 30 d. 20 m. 20 ſ. de latitude, & au 137 d. 55 m. 34 ſ. de longitude.

verrons, jusqu'à l'héroïsme. Mais plus ce Prince avoit de sagesse, & moins étoit-il disposé à se charger d'un aussi pesant fardeau que l'étoit l'Empire Chinois dans les conjonctures où l'on se trouvoit. Son refus fut invincible; & tout bien fondé qu'il étoit, il devint utile aux Mancheoux.

Ces Tartares animés plus que jamais à avancer leur grand ouvrage de la conquête de la Chine, venoient de soumettre en moins de deux mois toute la Province de Kiangnan. De-là il leur fut aisé de pénétrer dans celle de Chekiang; où bien des Villes qui auroient pu faire une bonne défense, se rendoient à eux sans coup férir; voyant qu'il n'y avoit aucun Empereur de la nation chinoise sur qui elles pussent compter, tant que le Prince de Longan s'obstineroit à rejetter ce titre. Mais le grand objet des Tartares étoit la soumission de Hangcheou. Ils s'en approchèrent après avoir réuni leurs forces, & l'investirent avec

le plus grand ſoin. Comme le Prince de Longan étoit enfermé dans cette Ville, toute leur attention fut d'empêcher qu'il ne leur échappât; ou que les Chinois, dont il étoit l'idole, ne réuſſiſſent à le ſecourir.

Généroſité du Prince de Longan pour empêcher la ruine de Hang-cheou.

Ce Prince ne s'attendoit cependant à aucun ſecours ni du Che-kiang, ni des Provinces voiſines; & ſur cela il prit ſon parti. « Votre valeur, dit-il aux principaux Officiers de Hangcheou qu'il avoit aſſemblés chez lui, » peut » bien retarder un temps conſidé» rable la priſe de cette Ville, mais » elle ne peut l'empêcher abſolu» ment. Il nous faudroit beaucoup » plus de monde que nous n'en » avons, avec un eſpoir bien fon» dé d'être ſecourus tôt ou tard. » Or je vous le demande, mes » amis, de qui pouvons-nous rai» ſonnablement eſpérer quelque » ſecours? Les Princes de ma fa» mille ſont jaloux, vous le ſçavez » de ce peu de réputation que j'ai » acquis, & chacun d'eux ambi-

» tionne avec avidité le thrône
» chancelant que vous m'avez
» offert. Il est donc sûr que nous
» succomberons sous les efforts
» des Mancheoux, & que cette
» grande Ville sera ruinée, si nous
» nous obstinons à la défendre.
» J'avoue qu'à présent même nous
» ne sommes pas sans danger, &
» que l'ennemi est furieusement
» irrité contre nous, voyant qu'au-
» lieu de lui ouvrir nos portes,
» nous avons paru disposés à lui
» résister. On assure même que le
» Général Tartare a protesté hau-
» tement qu'il s'en vengeroit avec
» éclat. Ne craignez rien cepen-
» dant: votre sang & celui de ce
» bon peuple me sont plus chers
» que ma propre vie; j'ai un moyen
» sûr d'empêcher qu'on ne le ré-
» pande. Je me charge en un mot
» d'appaiser les Mancheoux.

Ce discours prononcé avec un grand air de tendresse, & écouté les larmes aux yeux, fut suivi d'un trait de générosité de la part de ce Prince, capable de l'immor-

talifer à jamais parmi les Chinois. Il monta à l'heure même fur une des tours du rempart, & ayant fait un figne de paix, il demanda à parler au Général Tartare. Celui-ci ayant auffi-tôt paru, le Prince de Longan fe nomma. Il offrit de rendre inceffamment la Ville, & de fe livrer entre fes mains, s'il vouloit promettre avec ferment de ne faire aucun mal aux Mandarins, aux foldats & aux habitans. Le Mancheou fit le ferment, & les portes ayant été auffi-tôt ouvertes, le Prince alla fe mettre au pouvoir des Tartares.

La conduite qu'ils tinrent à fon égard eft inexcufable. Ils gardèrent exactement la parole qu'ils avoient donnée au fujet des Mandarins, de la garnifon & des Bourgeois de Hangcheou; mais fous prétexte que ce généreux Prince n'avoit rien demandé pour lui-même, & qu'il importoit d'ailleurs au bien général des Conquérans qu'un Ming de ce mérite ne furvécût pas au défaftre de fa Dynaftie,

ils le firent mourir peu de jours après. La plûpart des Mandarins honorèrent ses funérailles d'une étrange façon : ce fut en s'étranglant eux-mêmes.

Le sort des deux Princes que les Chinois avoient voulu décorer du titre d'Empereur, ne pouvoit être plus déplorable. Cependant il n'empêcha pas le Prince de Tang de prendre encore ce titre pompeux dans le Foukien. Quelques Provinces le reconnurent, mais le Prince de Lou, qu'il sollicita long-temps, lui refusa toujours son hommage. Le sentiment de ce dernier étoit, que pour pouvoir arrêter à présent, & détruire ensuite peu-à-peu la formidable puissance des Tartares, il falloit commencer par se bien unir les uns aux autres, & agir en tout de concert, sans ambition & sans jalousie. Dans cette vue, il prit la qualité de Protecteur des Chinois, & il engagea un autre Prince Ming, très-accrédité dans le Kiangsi à en faire autant de son côté. Ainsi la Chine

Le Prince de Tang prend le titre d'Empereur dans le Foukien.

eut tout à la fois deux Empereurs, l'un Mancheou, & l'autre Chinois; outre deux Protecteurs indépendans de ces deux Monarques. C'étoit plus qu'il n'en falloit certainement pour augmenter les troubles de cet Empire, & en achever la désolation.

Bataille perdue par un Général lettré, mais sans expériéce.

Les Mancheoux à leur ordinaire furent les premiers à ouvrir la campagne. Une de leurs armées entra d'abord dans le Kiangsi, & le soumit presqu'entièrement. Cette Province avoit reconnu sans hésiter le Prince de Tang, pour Empereur, & par-là elle lui étoit devenue singulièrement chère. Ainsi le nouveau Monarque croyant n'avoir encore rien à craindre pour le Foukien où il résidoit, tourna ses vues vers le Kiangsi, résolu d'en chasser les Tartares, & de mettre en réputation ses armes par une conquête de cette importance. Les levées de troupes qu'il fit faire de tous côtés, furent telles qu'il pouvoit le souhaiter. Bientôt il eut une belle armée qui ne deman-

doit qu'un bon Général, qui sçût la conduire & la mettre en œuvre. Celui dont cet Empereur fit choix, étoit sans contredit un des plus sçavans Docteurs de la Chine, grand interpréte des Livres Kings; (81) & d'autant plus attaché au Prince de Tang, qu'il avoit contribué plus que personne à lui faire obtenir le titre d'Empereur. Cet homme si habile n'avoit qu'un défaut: mais on ne peut nier qu'il ne

(81) Le nom de Kings signifie ici des Livres par excellence, pleins d'une doctrine sublime & invariable. Ces Kings sont cinq en tout, & on les nomme pour cette raison U-king, les cinq livres. Le premier appellé I king, n'est qu'un recueil de lignes symboliques, arrangées de plusieurs façons, qu'on regarde aujourd'hui comme absolument inexplicable. Il est attribué à Fohi, premier Roi de la Chine. Le second Livre est le Chuking, ou Livre des anciens temps; il est tout historique. Confucius le disposa lui-même de la manière qu'on l'a encore à présent. Le troisiéme nommé Chiking, est un ample recueil de poësies de toute espèce. Le quatriéme qu'on appelle Tchun-Tsiou, ouvrage de Confucius, contient l'Histoire de quelques Royaumes particuliers de la Chine, avant qu'ils fussent réduits en Provinces. Le cinquiéme Livre enfin, connu sous le nom de Li-ki, traite des loix, des devoirs & des usages de la vie civile.

fût considérable. La campagne qu'il alloit faire, étoit la première qu'il eût faite en sa vie; n'ayant jamais manié les armes, & ne connoissant le grand art de la guerre, que par ce qu'il avoit lû dans ses livres ou dans les gazettes. Cependant comme il étoit pleinement instruit de tout ce que les Tartares avoient entrepris en divers temps contre l'Empire Chinois, il se flata qu'en combinant ces anciens événemens avec les circonstances où l'on se trouvoit, il ne pouvoit manquer de dérouter les Mancheoux bons soldats, (82) à la vérité, mais

(82) La valeur des Mancheoux étoit incontestable, avant que les mœurs chinoises les eussent amollis. Ainsi on ne doit pas juger de ce qu'ils étoient au tems de la conquête de la Chine, par ce qu'ils sont devenus ensuite, en se confondant avec les Chinois. *Les Tartares*, dit le P. le Comte, * *donnent au commencement du choc avec chaleur, & pour peu que l'ennemi plie, ils profitent du desordre: mais au reste ils sont incapables de continuer long-temps une attaque, ou de la soutenir, quand on les charge en bon ordre, & qu'on les pousse brusquement. Le Roi* (Louis XIV.) *à qui j'avois l'honneur d'en parler il y a quelque temps, & qui ne dit rien que de juste, comme il ne fait rien que de grand,*

* Mém. Tom. II. Lett. I.

dont plusieurs ne sçavoient pas lire.

Cet espoir du Mandarin ne dura pas long-temps. Il étoit à peine arrivé dans le Kiangsi, que le Général Tartare, informé sans doute de la qualité du personnage, se hâta de venir lui présenter la bataille. Le Chinois la refusa sagement, on l'y força ; & ce fut pour combattre, ainsi qu'on l'avoit prévû, c'est-à-dire pour être défait & taillé en piéces.

Les Mancheoux n'eurent pas le même succès dans le Chekiang, ou du moins leurs progrès furent bientôt interrompus à l'occasion que voici. Parmi les Chinois qu'on prenoit les armes à la main, on crut

*en fit lui-même le caractère en deux mots : c'est-à-dire, ajoûta-t-il, que ce sont de bons soldats, quand on leur oppose de mauvaises troupes, & qu'ils deviennent de fort mauvaises troupes, dès qu'ils ont à faire à de bons soldats.* La réfléxion du Jésuite sur le caractère du feu Roi, & celle de ce Prince sur le caractère des Tartares, m'ont paru si justes, si dignes du grand sens de Louis XIV. & du bon esprit du P. le Comte, que j'ai cru devoir m'en servir pour donner du lustre à mes remarques.

en reconnoître plusieurs qui s'étoient soumis auparavant, & dont la soumission n'avoit été par conséquent que simulée & fausse. D'autres aussi, se voyant pressés en quelque rencontre, se tiroient d'affaire le mieux qu'ils pouvoient, en assurant qu'ils n'étoient pas armés contre les Mancheoux, mais contre ceux de la nation chinoise qui pensoient autrement qu'eux, & qui ne cessoient de les harceler, afin de les punir, disoient-ils, de leur attachement au parti Tartare.

Ordre donné aux Chinois de se raser la tête à la Mancheou, & ses terribles suites.

Pour parer à cet inconvénient, & empêcher les Chinois de se moquer ainsi de leurs vainqueurs, il fut résolu dans un grand conseil de guerre, qu'on obligeroit tous ceux du Chekiang de se couper les cheveux à la Mancheou. L'ordre est aussi-tôt publié, & loin de trouver des sujets obéissans, il produit au contraire une étonnante révolution dans tous les esprits. Jusques-là ce peuple s'étoit vû enlever sans beaucoup de peine l'Em-

pire & la liberté. Des traitemens même aſſez durs quelquefois de la part du ſoldat victorieux n'avoient pas beaucoup ému le flegme chinois. Mais à l'accablante nouvelle de la proſcription des chevelures, toute l'indolence nationale diſparoît. Ces mêmes ſoldats qui fuyoient avec tant de facilité, tiennent ferme à préſent, & ſe défendent de bonne grace : ils font plus encore, ils attaquent les Mancheoux en déſeſpérés, ils les font reculer, ils les renverſent. Voilà l'homme & ſes préjugés. Combien n'importe-t-il pas à ceux qui gouvernent de bien connoître d'abord ces foibleſſes de l'eſprit humain, pour les ménager enſuite à propos, & les faire ſervir au bien des affaires !

Quand ce réglement ſur les cheveux courts fut publié dans la Province, les Tartares étoient campés aux environs de Chaohing, (83)

(83) Chaohing-fou, grande & belle Ville du Chékiang, que la multitude de ſes canaux a fait comparer à Veniſe. Sa ſituation

dont ils venoient de se rendre maîtres. Là ils apprirent avec la plus grande surprise qu'une armée de Chinois, tous plus *chevelus* les uns que les autres, grossissoit chaque jour à vue d'œil. On rit d'abord & beaucoup de la folie de ce pauvre peuple, qui *pour conserver sa toison, venoit se faire couper la gorge:* ce sont les termes dont se servoient les rieurs. On décampe cependant, & l'on marche à l'ennemi dans la persuasion qu'il n'y auroit qu'à paroître, pour le dissiper entièrement. Mais les Mancheoux reconnurent bientôt qu'ils s'étoient trompés dans leur compte. A leur approche les troupes chinoises s'ébranlent; elles commencent elles-mêmes le combat, enfoncent l'armée tartare, & après lui avoir tué la moitié de son monde, poursuivent le reste jusqu'au Tsientankiang (84) où la

est au 30 d. 6 m. de latitude, & au 137 d. 20 m. 41 s. de longitude.

(84) Le fleuve Tsientankiang est d'une assez petite étendue dans son cours, mais d'une largeur énorme à son embouchure. Il prend sa source dans la Province de Che-

plus grande partie se noya. Chemin faisant les vainqueurs recouvrèrent Chaohing. Ce grand combat, l'unique apparemment que la passion des cheveux longs ait jamais causé, se donna au commencement de l'année 1646.

Il paroît que le Prince de Lou auroit pu retirer plus de profit d'une victoire aussi complette que celle-ci. Que lui coûtoit-il de marcher en avant, pour venir s'emparer de Nankin & des autres Villes du Kiannang? Dans la consternation où se trouvoient les garnisons tartares, après la terrible perte que leur nation venoit de faire, rien n'étoit, ce semble, plus aisé que de les contraindre à déloger. Il n'y avoit qu'à passer gaiement le fleuve, à quoi personne ne s'opposoit. Mais soit défaut de hardiesse dans le vainqueur, ou manque d'autorité peut-être sur des troupes qu'un mouvement d'indignation n'avoit réuni que

kiang, & n'en sort dans l'océan orien-
que pour se jetter tal.

pour un temps, ce Prince crut en avoir assez fait d'être venu à bout de reconquérir son domaine, sans vouloir pousser sa bonne fortune plus loin. Il s'établit de nouveau à Chaohing; en prenant la précaution de bien fortifier cette Place: car il ne doutoit pas qu'au commencement de la campagne prochaine, les Mancheoux ne reparussent en forces dans ces quartiers, résolus de prendre leur revanche.

Ils n'y manquèrent pas : ils revinrent en bien plus grand nombre que l'année précédente, traînant après eux une très-belle artillerie, & déterminés à éviter l'écueil des petits génies, qui consiste à mépriser l'ennemi. La première difficulté qu'il leur fallut surmonter, fut au passage du Tsientankiang. Une nombreuse flote de bâtimens de toute espèce, commandée par le fameux corsaire Chinchilong, avoit remonté ce fleuve depuis son embouchure jusqu'auprès de Hangcheou,

& ne permettoit pas aux Tartares de paſſer outre. Cet obſtacle cependant ne les découragea point. Ils raſſemblent une grande quantité de bateaux, qu'ils rempliſſent de bons ſoldats, & s'animant les uns les autres, ils vont attaquer la flote ennemie avec toute la vivacité dont ils ſont capables. Cette attaque leur réuſſit mal; ils y revinrent à trois repriſes, & ils furent toujours battus. Peut-être n'avoient-ils pas encore alors une idée aſſez juſte du terrible adverſaire qu'ils combattoient dans la perſonne de Chinchilong. Cette époque au moins leur apprit à le bien connoître, & ils s'en ſouvinrent en temps & lieu, comme nous le dirons en effet bientôt.

Les Mancheoux reviennent dans le he-kiang, & s'en rendent maîtres.

Quoi qu'il en ſoit, le Général Mancheou voyant le trajet impoſſible en cet endroit, conduiſit ſon armée le long du fleuve, en remontant toujours juſqu'à ce qu'on eût découvert un gué. On le trouva après quatre ou cinq jours de marche, & toutes les troupes paſſè-

rent de l'autre côté, ſans qu'il parût aucun Chinois pour les inquiéter.

Le Prince de Lou n'en fut pas plutôt informé, qu'il ſortit en grande hâte de Chaohing; tandis que les Tartares avec une rapidité extraordinaire s'avançoient vers cette Place pour l'aſſiéger. Elle étoit très-forte par ſa ſituation, & l'art y avoit ajoûté tout ce que le génie chinois avoit ſçu faire: mais les aſſiégeans n'en furent que plus animés à terminer glorieuſement une entrepriſe dont ils ſentoient parfaitement la difficulté & l'importance. La défaite de leurs compagnons arrivée huit mois auparavant dans cette contrée, & ce qu'il leur en avoit coûté à eux-mêmes pour y pénétrer en dernier lieu, donnoient à leurs opérations un air de vengeance, qui les rendit très-expéditives. Dès le quatriéme jour du ſiége, Chaohing fut emporté d'aſſaut, & on n'y fit quartier à perſonne.

Cette

Cette Ville prise, l'armée tartare se partagea en trois corps. La première division se porta vers Ouencheou, (85) & ne trouva aucune résistance sur sa route; de façon qu'elle sembloit plutôt voyager que faire la guerre : c'est l'expression de l'Historien Chinois. Le second corps alla assiéger Kinhoa, (86) & le troisiéme marcha du côté de Kutcheou. (87)

Le siége de Kinhoa fut très-long, & par-là même très-meurtrier pour les assiégeans. Le Gouverneur de cette Place en étoit

(85) Ouencheou-fou, Ville considérable du Chekiang, près de la mer, renommée par la beauté de ses édifices. Sa latitude est de 28 d. 2 m. 15 s. & sa longitude de 138 d. 37 m. 37 s. Le vin de riz qu'on y fait, & plusieurs autres sortes de fruits que son terroir produit en abondance, rendent cette Ville très-riche. Elle est au 29 d. 10 m. 48 s. de latitude, & au 137 d. 38 m. 57 s. de longitude.

(86) Kinhoa-fou, dans la même Province de Chekiang, porte encore aujourd'hui de tristes marques du dommage qu'elle souffrit au siége dont nous parlons.

(87) Kutcheou-fou est aussi dans le Chekiang, au 29 d. 2 m. 23 s. de latitude, & au 136 d. 51 m. 42 s. de longitude.

natif; ce qui ne contribua pas peu à lui faire tout mettre en œuvre, pour venir à bout de la sauver; mais les Mancheoux de leur côté montrèrent en cette occasion une patience invincible. Après deux grands mois de siége, leurs batteries ruinèrent enfin toutes les défenses des assiégés. On donna alors un assaut général: il fut heureux, & on passa tout au fil de l'épée. Le brave Gouverneur, plus habile dans l'art de défendre une Place, que dans celui de mourir glorieusement & en homme sensé, n'eut pas plutôt vu l'ennemi dans la Ville, qu'il courut à son logis, y mit le feu, & s'y brûla avec sa famille.

Celui qui commandoit à Kutcheou ne manquoit assurément ni de cœur, ni d'expérience: mais son caractère naturellement dur & sévére à l'excès, le rendoit peu agréable aux Officiers & aux soldats. Avant même que la Place fût assiégée, il s'y étoit formé plusieurs complots. Il voulut les dé-

couvrir : il se tourmenta beaucoup, & n'avança rien. Enfin au cinquiéme jour du siége la cabale des mécontens éclata par une insigne trahison, qui fit ouvrir une porte aux assiégeans. Soit qu'on en fût convenu ou non, le peuple ne souffrit aucun dommage : mais tous les gens de guerre, à la réserve des traîtres, furent impitoyablement massacrés. La prise de Kutcheou & de Kinhoa, rendit les Tartares absolument maîtres de la belle Province de Chekiang.

Comme elle confine au Foukien, les vainqueurs pensèrent d'abord à y pénétrer, pour renverser de son thrône le Prince de Tang qui prenoit la qualité d'Empereur de la Chine. Un point cependant inquiétoit beaucoup le Général & les autres Officiers Mancheoux ; c'est ce qu'on leur disoit des horribles défilés qui séparent les deux Provinces. Mais telle étoit l'espèce d'étourdissement de la nation chinoise, & sur-tout du Monarque de Foukien, qu'il

ne lui vint pas seulement en pensée de faire garder les deux gorges qui conduisoient chez lui du Chekiang.

Négligence de l'Empereur de Fou-kien pour la garde des défilés de cette Province.

Les Tartares y envoyèrent d'abord un petit détachement de leurs troupes, qui n'y entra que comme en tremblant. Cette crainte dura peu : les soldats furent bientôt agréablement surpris de ne voir personne sur ces rochers taillés en précipice, qui bordoient le chemin des deux côtés ; où une poignée d'hommes auroit pu arrêter & écraser même en bien des endroits des escadrons entiers, les mieux aguerris. Rien ne fut plus aisé au détachement Mancheou, que de se saisir des hauteurs, & d'assurer par ce moyen un passage libre au reste de l'armée, qui s'achemina aussi-tôt vers cet affreux désert.

Quelques montagnards se hâtèrent d'en porter la nouvelle à Foucheou, (88) Ville Capitale du

(88) Foucheou-fou ; la fertilité de son
est célébre par son terroir, & par l'ad-
grand commerce, par mirable structure de

Foukien ; & il n'en fallut pas davantage pour répandre la consternation dans tous les esprits. Plusieurs Mandarins voulurent prévenir l'orage en sortant de la Ville, ou en envoyant au Général Mancheou leurs soumissions par écrit. Ceux qui prirent ce dernier parti étoient au nombre de deux cens : mais leurs lettres furent interceptées en chemin par le Commandant d'un corps de Chinois, campés à quelques lieuës de Foucheou, qui les renvoya tout de suite à l'Empereur. Ce Prince comprit aisément de quoi il étoit question dans ces différens papiers qu'on avoit saisis, & il ne tenoit qu'à lui d'en connoître les Auteurs dans leurs signatures. Cependant après y avoir bien réfléchi, il aima mieux signaler ici sa modération que sa justice ; & il le fit d'une manière qui peut servir de modéle en ce genre. Ayant convoqué dans

Belle action du prétendu Empereur de Foukiẽ.

son pont de pierre à cent arches, sur la Baye. La situation de cette Ville est au 26 d. 2 m. 24 s. de latitude, & au 137 d. de longitude.

son palais une assemblée générale de tous les Mandarins de la Cour & de la Ville ; il leur adressa le discours suivant, tandis qu'un de ses Eunuques tenoit devant lui une corbeille, où étoient les deux cens formules de soumission.

*Vous, Grands de l'Empire & Mandarins du Foukien, vous m'aviez placé sur le thrône, pour soutenir la gloire des Mings, & pour empêcher que nos peuples ne devinssent esclaves des Mancheoux. Sans doute je n'ai pas répondu jusqu'ici à vos intentions. Les deux cens lettres que voilà, de gens qui se disoient mes sujets, & qui subsistoient de mes libéralités, en sont une preuve bien sensible. Ces écrits sont encore tous cachetés, & je ne puis me résoudre à les ouvrir. Qu'y verrois-je en effet ? des noms qui m'affligeroient. Les noms peut-être de ceux d'entre vous que j'ai toujours cru mes meilleurs amis. Je veux qu'on brûle à l'heure même tous ces papiers en votre présence.* L'Eunuque les brûla dans le moment.

Fuite de l'Empereur de Foukien, & sa mort.

Il est certain que cette action du Prince de Tang étoit belle, & qu'on ne sçauroit la trop louer: mais elle n'en fut pas moins inutile au bien général de ses affaires. Leur dérangement étoit tel, qu'il lui fut impossible d'y remédier dans la fâcheuse extrémité où il se voyoit. Le parti qu'il prit & le seul qu'il y eût à prendre en cette occasion, fut de sortir de la Capitale, pour se retirer dans le Kiangsi, dont les habitans continuoient toujours de lui être attachés. Mais sa fuite vint de si bonne heure à la connoissance des Mancheoux, que leur Général ne desespéra pas de pouvoir encore se saisir de ce Prince, s'il le faisoit poursuivre sur le champ. Les cavaliers qu'on mit à ses trousses l'atteignirent effectivement à Tingcheou; (89) & c'est-là que ce Monarque fugitif se voyant près

(89) Tingcheou-fou, Ville considérable du Foukien, dans les montagnes qui confinent au Kiangsi. Sa latitude est de 25 d. 44 m. 54 s. & sa longitude de 134 d. 17 m. 35 s.

de tomber entre leurs mains, se jetta dans un puits, où il se noya.

Tout le Foukien fut bientôt soumis au pouvoir des vainqueurs ; ainsi la campagne ne pouvoit être plus glorieuse qu'elle le fut pour les Tartares. Leur Général qui avoit la qualité de Prince Peyle, voulut couronner la double conquête qu'il venoit de faire de cette Province & de celle de Chekiang, par un service essentiel au bien de sa nation, en la délivrant d'une façon ou d'autre du plus dangereux ennemi qu'eussent les Mancheoux : c'étoit le fameux Chinchilong. (90) Les avantures de cet homme ont quelque chose de si singulier, que j'ai cru devoir les rassembler ici, comme en abbrégé ; avant que de

(90) Quelques Missionnaires ont écrit que Chinchilong étãt encore fort jeune, reçut le baptême dans une de ses courses à Manile, avec le nom de *Nicolas*. Mais il est constant que sa vie ne montra jamais rien qui se ressentît du Christianisme qu'on lui suppose. Aussi le P. de Mailla dans son histoire de la Chine, ne dit pas un mot du prétendu baptême de ce Corsaire.

parler du tour qu'il se laissa jouer par le Prince Peyle.

Ce Corsaire étoit natif de Siuencheou, (91) dans la Province de Foukien ; & il avoit pour pere un des Gardes du thrésor de cette Ville : c'est-à-dire un des Receveurs des droits royaux, lequel avoit à peine de quoi subsister. On raconte qu'étant encore enfant, Chinchilong jetta par mégarde ou non, une pierre dans l'hôtel du Gouverneur, qui blessa cet Officier au front : mais que le Mandarin, à qui on avoit d'abord amené le coupable, fut si charmé de sa petite apologie, qu'il le renvoya sans châtiment, & chargé même de bien des douceurs.

Avantures du Corsaire Chinchilong.

A l'âge de quinze à seize ans se sentant peu disposé à la résidence continuelle qu'exige un bureau de recette, il alla s'enroller parmi les troupes d'un fameux Ecumeur de

(91) Siuencheou-fou est dans une situation également avantageuse & agréable sur la mer de Foukien, au 24 d. 56 m. 12 s. de latitude, & au 136 d. 39 m. 10 s. de longitude.

mer, qui désoloit les côtes voisines; & sous un si habile Maître, le jeune élève apprit aisément toutes les finesses de son art. Il y parut même si avançé après six ou sept ans de course, que le Chef étant venu à mourir, toute la troupe de ces pirates se soumit à Chinchilong, & s'en trouva bien. Jamais homme plus entreprenant & plus hardi. Non content de piller ou de rançonner les barques des Marchands, il osa s'en prendre aux bâtimens de l'Empereur, & il en eut toujours assez bon marché. Les Provinces de Koantong, de Foukien & de Chekiang, furent sur-tout en proie à ses ravages. Il acquit par là d'immenses richesses, & une puissance si considérable sur toutes ces mers, que la Cour commença à le redouter, dès les premières années du régne de l'Empereur Hoaitsong.

Un Viceroi de Foukien dissipa heureusement ces allarmes, en gagnant peu-à-peu ce Corsaire par les bonnes manières qu'il eut

pour lui. (92) Il lui fit en particulier des offres si avantageuses dans une lettre qu'on lui remit de sa part, que Chinchilong n'hésita plus à se rendre aux trois conditions que voici. La première, qu'on le feroit incessamment Officier général. La seconde, qu'on lui laisseroit la libre disposition de ses bâtimens & de tout son monde. La troisiéme, que ni lui ni aucun de ses gens ne pourroit jamais être recherché sur quoi que ce soit de leur conduite passée. Tout fut accordé avec joie ; & le Corsaire ayant reçu à ce sujet une Patente Impériale en bonne forme, se ren-

(92) On dit entr'autres choses que ce Viceroi de Foukien donna ordre de fournir aux Corsaires de Chinchilong, qui aborderoient à quelque port de la Province, tous les rafraîchissemens qu'ils demanderoient, sans exiger aucun payement, & qu'on les prieroit même d'amener librement tous leurs malades, avec parole d'en prendre soin, & de les rendre fidélement après leur guérison. Cette conduite paroît indigne au premier coup d'œil ; mais n'est-il pas de la sagesse d'en agir ainsi, quand on n'a pas la force en main pour repousser la violence, & qu'on ne peut empêcher par une autre voie la désolation d'une Province.

dit auprès de son ami, le sage Viceroi de Foukien. Par-là Chinchilong, de simple pirate qu'il étoit auparavant, devint tout à coup un personnage d'importance, & en quelque sorte Amiral de la Chine.

Quoique la plûpart de ses gens se fussent soumis, à son exemple, il y en eut cependant quelques-uns qui se laissèrent débaucher par un jeune homme des plus mutins, nommé Likouéki. D'autres brigands de divers endroits se joignirent à cette petite troupe; & au bout de quelques mois elle fit parler d'elle de tous côtés. Likouéki personnellement choqué contre Chinchilong, ne se contenta pas de le décrier sans ménagement sur l'article de la probité & du courage; il affecta même de le braver, en venant faire une descente à Siuencheou. Mais il s'en prenoit au moins endurant de tous les hommes, qu'on n'insultoit guéres impunément. L'Amiral en effet outré de dépit de voir sa patrie expo-

sée au pillage à son occasion, demanda au Viceroi son agrément pour aller châtier cet élève indocile; & l'ayant obtenu, il courut chercher le jeune Corsaire. A peine l'eut-il rencontré, qu'il l'aborda avec fureur, s'empara de son bâtiment, & lui fit sur le champ couper la tête: *pour apprendre*, dit-il, *aux disciples le respect qu'ils doivent à leurs Maîtres.*

Quelques années après, un autre Pirate beaucoup plus terrible, vint à bout, selon l'expression des Historiens, *de se former un Empire flotant sur toutes ses mers.* Les Vicerois des Provinces maritimes firent chacun bien des efforts pour pouvoir le détruire; mais aucune de leurs tentatives ne réussit. Leur jalousie cédant alors au besoin qu'ils avoient de Chinchilong; ils écrivirent à l'Empereur pour le prier de donner ordre à cet Amiral d'armer incessamment, & d'aller en course. L'ordre vint tel qu'ils le souhaitoient; & Chinchilong s'y conforma d'autant plus

volontiers, que le scélerat qu'il devoit combattre étoit un adversaire digne de lui. S'étant joints l'un l'autre, aussi promptement qu'il leur fût possible : (car l'ardeur étoit la même des deux côtés; ) on se battit long-temps avec un avantage à peu-près égal, Sur le soir le Corsaire fut mal mené : un grand nombre de ses bâtimens fut coulé à fond, ou prit le large; & lui même il se vit réduit à mettre le feu à ses poudres, à se faire sauter pour n'être pas pris. Cette dernière victoire, en assurant le repos des côtes de la Chine, acquit au vainqueur beaucoup de gloire, & lui procura dans l'Empire le plus grand crédit à tous égards où un militaire puisse prétendre.

Aussi quand le Prince de Fou eut été fait Empereur à Nankin, le premier soin du nouveau Monarque fut de s'attacher étroitement Chinchilong. Il se flata d'y avoir réussi en donnant en mariage au fils de l'Amiral une de ses proches parentes, de la maison im-

périale des Mings ; mais le Prince en fut pour ses avances, & son parti n'y gagna effectivement rien. Chinchilong plus occupé que jamais du soin de sa fortune, ne pensoit qu'à s'aggrandir de plus en plus, aux dépens des uns ou des autres : s'embarrassant peu des affaires générales, pourvû que les siennes fussent en bon train. Telle est pour l'ordinaire, la manière de penser de ces hommes nouveaux, que la vertu, l'honneur, l'amour de la patrie, ou l'attachement à la personne du Souverain n'ont pas élevés aux grands postes. Qu'on les examine bien à la Chine & ailleurs ; on verra que l'intérêt est leur vraie idole, & qu'ils sont toujours au plus offrant.

Le Prince de Tang s'étant fait élire Empereur à Foucheou, Chinchilong lui offrit ses services, mais en homme mercénaire, pour dominer à la Cour de ce Prince, & en attirer toutes les graces sur ses partisans ou sur lui-même. Il en vint jusqu'à solliciter vivement le

Monarque de vouloir adopter son fils, afin de le mettre en état d'aspirer au thrône. Cette proposition indigna les courtisans, bien plus encore que leur Maître, qui ne laissa pas néanmoins d'en paroître offensé. L'Amiral s'en apperçut; & se trouvant d'ailleurs mécontent de l'Empereur pour un autre sujet, (93) il quitta brusquement la Cour de Foukien.

On a vu plus haut comment Chinchilong arrêta les Tartares

(93) Le Prince de Lou n'ayant point voulu reconnoître celui de Tang pour Empereur, il s'étoit formé entr'eux une inimitié irréconciliable. Chinchilong promettoit au dernier qu'il réduiroit bientôt l'autre à en passer par où il voudroit: & dans le même tems il fit entendre au Prince de Lou, que, s'il lui envoyoit un homme de confiance, il prendroit avec lui de bonnes mesures pour forcer le Prince de Tang à abdiquer. Sur cela parut à la cour de Foukien un envoyé de celle de Lou, qui ne venoit, disoit il, que pour travailler à la réconciliation des deux Princes. On le crut d'abord: mais au bout de quelques jours, toute l'intrigue de ce député avec Chinchilong, & d'autres grands Mandarins fut découverte. L'Empereur en parut si indigné, que sans aucun égard pour le caractère de cet homme, il le fit assassiner dans son logis.

au paſſage du Tſien-Tangkiang, où il leur tua bien du monde. Il auroit pu ſans doute leur cauſer encore plus de mal, mais il vouloit le faire à propos. Dans cette vue il ménageoit ſes forces, & s'appliquoit même à les augmenter chaque jour ; de façon qu'il pût ne combattre qu'à coup ſûr, pour élever ſa propre famille ſur la ruine de celle des Mings.

Chinchilong ſe laiſſe gagner par le Général Mancheou, qui l'emène à Pekin.

Cependant comme il vit la puiſſance des Mancheoux ſolidement établie dans le Foukien, après la conquête qu'ils venoient de faire de cette Province, Chinchilong ſe lia ſans peine avec eux, par une négociation très-peu ſincére de part & d'autre. La famille de l'Amiral, moins politique que lui, parut d'abord ſe ſcandaliſer de ce traité ; il calma les ſcrupules de ſes proches & de ſes amis, en leur faiſant entrevoir ſes vrais ſentimens. *Pauvres gens que vous êtes*, dit-il à ſon frere & à ſon fils, au moment qu'il alloit ſigner ſon accord avec les Tartares ; *vous pa-*

*roissez surpris de l'engagement que je vais prendre? Ignorez-vous donc que c'est dans les eaux les plus profondes que se pêchent les plus gros poissons?* Ces honnêtes gens comprirent alors ce qu'il vouloit leur faire entendre par ces paroles énigmatiques : c'est-à-dire que, s'il s'attachoit à ces étrangers, ce n'étoit que pour les amuser, les tromper & les faire servir malgré eux à ses grands desseins.

Mais ce rusé marin avoit à traiter avec des hommes du nord, qui, dégagés qu'ils sont une fois des épaisses vapeurs de leur climat, portent la politique aussi loin qu'elle peut aller, & sont en état de donner des leçons de finesse aux négociateurs les plus adroits. Le Prince Peyle, avec qui Chinchilong avoit conclu son traité, n'ayant plus rien qui le retînt dans sa nouvelle conquête, se disposa à partir pour Pekin. Il fit insinuer habilement à son Prosélyte, qu'il étoit de la bienséance de venir le saluer avant son départ : cette dé-

marche ne pouvant manquer de lui être utile, en cimentant son union avec les Mancheoux. L'Amiral entra parfaitement dans cette idée : il parut avec toute sa flotte à la vue de Foucheou ; & l'ayant laissée à l'ancre un peu loin du port, il se mit dans un esquif, pour se rendre auprès du Général Peyle, à qui il comptoit d'en bien faire accroire.

Ce Prince le reçut avec les plus grands honneurs, & lui donna mille marques d'amitié, les plus sincéres en apparence, dont Chinchilong fut d'abord charmé. Cependant il se vit bientôt comme obsédé par les Tartares, qui affectant une extrême curiosité de le voir & de lui entendre raconter ses avantures, ne le quittoient pas un seul instant. Enfin le Prince Peyle devant monter à cheval, tous les Officiers Mancheoux ou Chinois & Chinchilong des premiers vinrent dès le grand matin lui souhaiter un heureux voyage. *Il seroit vraiment heureux & bien*

*agréable pour moi, ce voyage*, repartit le Prince au compliment de l'Amiral, *si le brave Chinchilong vouloit en être. L'Empereur a une grande envie de vous voir; ne lui refusez pas une satisfaction si louable, qui ne peut que vous être avantageuse, & que je vous demande ici en son nom.*

L'Amiral sentit alors toute la difficulté de sa situation : mais s'étant fait un peu de violence pour reprendre ses esprits & ne point paroître déconcerté, il répondit au Prince » que l'Empereur, son » auguste Maître lui faisoit assuré- » ment trop d'honneur de penser » à lui, & qu'il avoit un desir ar- » dent d'aller faire sa cour à ce » grand Monarque. *Permettez-moi seulement*, ajoûta-t-il, *de rejoindre ma flotte, pour l'informer du voyage que je dois faire. Quels soupçons odieux ne formeroit-elle pas sur notre compte, si je partois sans lui donner mes ordres, & sans faire mes adieux à ma famille?*

Cette petite altercation finit

tout à coup par ce peu de paroles de la part du Général Mancheou : *la Cour*, dit-il assez brusquement, *m'a ordonné de vous emmener avec moi, & je dois partir à l'heure même.* Ils partirent effectivement l'un & l'autre ; le Prince au comble de sa joie, & l'Amiral la rage dans le cœur. Sa flotte fut très-inquiéte sur son sort, quand elle eut appris ce qui s'étoit passé. Elle l'attendit près de deux mois dans l'endroit où elle avoit jetté l'ancre : mais voyant qu'il ne revenoit pas, & qu'il n'y avoit même aucune apparence qu'on le remît de long-temps en liberté, son fils entreprit de le venger. Il désola les côtes, & ne cessa point jusqu'à sa mort de se montrer ennemi des Mancheoux.

Ces Conquérans de la Chine n'en diminuoient rien de leur ardeur pour s'assurer la conquête de cet Empire. Leurs troupes, dont l'activité s'étoit signalée en tant d'occasions, firent éclater dans ce même temps une autre vertu, plus

rare ordinairement dans le ſervice, quoiqu'elle y ſoit auſſi néceſſaire qu'aucune autre : c'eſt la conſtance à ſoutenir les travaux d'un ſiége.

Siége de Kantcheou.

Depuis deux grands mois les Tartares faiſoient celui Kantcheou (94) dans le Kiangſi : mais la défenſe étoit telle de la part des aſſiégés, que la priſe de cette Place paroiſſoit encore alors autant éloignée que jamais. Le Général Mancheou craignant que les ſoldats ne ſe rebutaſſent à la longue, uſa d'une ſorte de ſtratagême pour les attacher fortement à ce ſiége. Il fit ſemblant de vouloir le lever.

Ayant aſſemblé un grand conſeil de guerre, où tous les Officiers généralement furent appellés, il y expoſa vivement tout ce que l'armée avoit à ſouffrir dans ſes lignes, ſans que ni lui ni perſonne osât ſe flater d'un prompt ſuccès.

(94) Kantcheou-fou eſt au 25 d. 52 m. 48 ſ. de latitude, & au 132 d. 35 m. 36 ſ. de longitude. C'eſt du terroir de cette Ville, que vient le plus beau vernis de la Chine. On le fait diſtiller d'un arbre appellé Tſichu.

Il mit tout de suite dans le plus grand jour les inconvéniens qu'il y auroit à lever le siége, qu'il réduisit à deux chefs : la diminution de crédit que leurs armes en souffriroient ; & le courage au contraire, que cette action, toute indispensable qu'elle étoit, ne pouvoit manquer de donner aux Chinois. Tout cela balancé avec beaucoup d'adresse, il conclut à décamper au plutôt : disant que la conservation de tant de braves gens lui tenoit plus au cœur que toutes les Villes qu'il pourroit prendre.

Le Conseil avoit si bien senti les fâcheuses conséquences de la levée du siége, qu'il n'hésita pas à rejetter absolument ce projet. Tous furent d'avis qu'il falloit demander de nouvelles troupes, faire venir du plus gros canon, & poursuivre l'entreprise jusqu'au bout, quelque prix qu'il en dût coûter. Le Général charmé dans son cœur de l'opposition qu'il éprouvoit, affecta encore de vouloir tenir ferme, sous prétexte que la disposi-

tion des soldats n'étoit pas, disoit-il, de s'opiniâtrer à ce siége : mais les Officiers se faisant forts de leurs gens, lui répondirènt au nom de tous, que l'armée étoit pleinement résolue de pousser le siége avec vigueur ; qu'elle croiroit se deshonorer en l'abandonnant, & qu'il y auroit même du danger pour la personne du Général, de vouloir faire prendre aux troupes un autre parti.

On prit donc celui que le Conseil avoit suggéré, d'appeller de nouveaux renforts, de se procurer du plus gros canon, & de prendre en attendant si bien ses mesures, que l'armée ne manquât de rien. Les assiégés ne s'en défendirent pas avec moins d'opiniâtreté; mais au bout de deux autres mois les bréches se trouvèrent énormes, & la Place fut emportée d'assaut. On massacra sans pitié la garnison. Les Bourgeois auroient eû le même sort, sans leurs cheveux coupés à la Mancheou : cette précaution au moins en sauva plusieurs.

Les

Les progrès des Mancheoux, & la sévérité dont ils en usoient avec ceux qu'on prenoit les armes à la main, n'empêcherent pas une double élection qui se fit en deux différens endroits. La première fut faite à Koantcheou, (95) Capitale du Koantong, dans la personne d'un frere cadet du feu Empereur de Foukien ou Prince de Tang; & la seconde à Chaotcheou (96) dans la même Province, en faveur du Prince de Yongming, le plus proche parent de Hoaitson, ce Monarque infortuné de toute la Chine, qui avoit été réduit à se donner la mort. Ce dernier élu eut la modestie de refuser le titre pompeux d'Empereur, Proclamation de deux Empereurs Mings.

(95) Koantcheou-fou, que les Européens appellent Canton, passe pour être aussi grand que Paris. Son commerce est très-florissant, & son terroir est un des plus fertiles de la Chine. La situation de cette fameuse Ville est au 23 d. 10 m. 58 s. de latitude, & au 130 d. 45 m. 1 s. de longitude.

(96) Chaotcheou-fou est situé au 24 d. 35 m. de latitude, & au 130 d. 56 m. 30 s. de longitude. Il ne faut pas confondre cette Ville avec une autre de même nom, dans la même Province, peu éloignée de la mer, plus au sud-est.

disant qu'il se contentoit de celui de Roi ou Prince de Kouei ; & c'est sous ce nom de Prince de Kouei que nous le désignerons dans la suite de cette histoire.

Ces deux nouveaux Souverains, au-lieu de suspendre leur animosité pour un temps, de s'entendre l'un l'autre, & d'unir leurs forces contre l'ennemi commun, se firent bientôt une rude guerre. Le principal appui du Prince de Kouei, & l'ame de son parti étoit un sage & vaillant Chrétien, Viceroi du Koangsi, appellé Kiukesse, & nommé au baptême Thomas. Ce Ministre conseilla d'abord à son Maître de faire quelques avances auprès de son Compétiteur, en lui notifiant son élection ; mais l'envoyé fut très-mal reçu. A peine même étoit-il sorti de l'audience, qu'on se saisit de sa personne, & qu'on le mit à mort sans autre forme de procès.

Guerre entre les deux Concurrens Chinois

La Cour de Koantcheou, après un attentat si horrible contre le droit des gens, s'attendit bien que

le Prince de Kouei ne tarderoit pas à s'en venger. Elle voulut prévenir sa vengeance; & levant aussitôt une grande armée, elle la fit marcher vers Chaotcheou : cette armée n'alla pas bien loin. Dès les premiers jours de sa marche, elle rencontra les troupes du Prince de Kouei, qui mieux composées & mieux conduites, la battirent à platte couture. C'étoit autant qu'il en falloit pour avancer les affaires des Mancheoux. A la première nouvelle de cette défaite, leur Général Lychintong, Officier Chinois, qui s'étoit jetté dans le parti dominant, s'approcha de Koantcheou à la tête d'un grand corps de troupes. Les mesures qu'il prit pour couper les vivres à cette grande Ville, & les menaces qu'il fit aux habitans des plus violentes exécutions militaires, les engagèrent à se soumettre le jour même qu'il leur en fit la sommation. Depuis ce temps-là il n'est plus parlé dans l'histoire du prétendu Empereur, frere du

Prince de Tang. Le droit des gens qu'il avoit si étrangement violé, ne permet pas qu'on envisage autrement son malheureux sort, que comme un châtiment bien mérité.

La prise d'une Place aussi importante que l'étoit Koantcheou, produisit l'effet qu'on en devoit attendre, qui étoit d'enflammer toujours plus l'ardeur des Tartares, & d'augmenter la confiance de leur Général. Aussi vint-il tout de suite se présenter devant Chao-king, (97) où le Prince de Kouei sembloit avoir fixé son séjour. Comme la Ville étoit forte par sa situation, & que tout s'y trouvoit en bon état, le Viceroi Thomas conseilla au Monarque de s'y arrêter, & d'y courir les risques d'un long siége : *d'autant plus*, lui écrivoit-il, *que dans les circonstances où nous sommes, votre Majesté ne peut en trop faire pour se mettre en réputation de valeur ; rien ne contri-*

(97) Chaoking-fou, Ville considérable du Koantong sur la riviére de Tano, & peu éloignée de la mer. Sa latitude est de 23 d. 4 m. 48 s. & sa longitude de 129 d. 12 m.

*buant plus à relever le courage des troupes que la présence & la hardiesse du Souverain.*

Mais cette sage remontrance fut à pure perte. La timidité des Eunuques prévalut sur les hardis conseils du Ministre, & le Prince de Kouei alla se refugier incessamment à Outcheou (98) dans le Koangsi. Le Général Tartare qui avoit principalement en vue de se saisir de la personne de ce Prince le suivit bientôt dans son asyle ; & ayant trouvé à son arrivée que le Monarque Ming en étoit sorti, il s'attacha à prendre cette Ville, ne fût-ce que pour se dédommager de sa course. On le dispensa des embarras d'un siége : celui qui commandoit dans la Place, lui en fit ouvrir les portes le jour qu'il s'y présenta, & toute la garnison se livra aux Mancheoux.

Un si pernicieux exemple ne fit point d'impression sur Tinkoué-

(98) Outcheou-fou est situé au 23 d. 28 m. 48 s. de latitude, & au 128 d. 39 m. 15 s. de longitude.

ſeou, Général des troupes du Prince de Kouei. Les Tartares mirent tout en œuvre pour le gagner; mais il rejetta leurs offres avec tant de hauteur, qu'ils en furent vivement choqués. Ils ſe mirent auſſi-tôt en marche, & vinrent l'attaquer ſur les bords du Taho. (99) Le combat fut opiniâtre & ſanglant. Le brave Tinkouéſeou y fut tué; & ſon Lieutenant, dans la crainte que cette mort répandue parmi les ſoldats ne ralentît leur courage, fit prudemment ſonner la retraite. Il la fit en très-bel ordre, ſans que l'ennemi oſât l'attaquer.

Peu de temps après les Tartares prirent la réſolution de venir aſſiéger Koueilin, (100) Ville Capitale du Koangſi. Le Prince

(99) Le Taho ou Sikiang prend ſa ſource dans le Yunnan, traverſe le Hoangſi, & vient ſe jetter dans la baye de Koantcheou. C'eſt ce que nos navigateurs appellent la rivière de Canton. Sikiang en Chinois ſignifie fleuve de l'oueſt, & Taho, grande rivière.

(100) Koueilin-fou eſt ſitué au 25 d. 13 m. 12 ſ. de latitude, & au 128 d. 2. m. 10 ſ. de longitude.

de Kouei y étoit avec toute sa Cour; mais à peine eut-il appris que l'ennemi approchoit, qu'on le vit user de sa précaution ordinaire, en se retirant bien loin du feu. Il confia la défense de cette importante Place au brave Viceroi Thomas, qui y acquit effectivement beaucoup de gloire.

Les Mancheoux n'avoient pas encore établi tous leurs quartiers autour de la Ville, lorsqu'ils se virent attaqués à deux reprises d'une manière également vive & meurtrière pour eux. Un des Lieutenans du Viceroi, qui venoit d'escorter le Prince de Kouei, devoit rentrer dans la Place avec le détachement qu'il conduisoit; & il pouvoit le faire sans danger, en prenant un petit détour. Mais jugeant qu'il étoit à propos d'étourdir l'ennemi par quelque coup de vigueur, qui lui fît comprendre à quelle sorte de gens il avoit à faire, ce brave Officier se détermina sur le champ à s'ouvrir un passage l'épée à la main. Le succès qu'il eût fit voir claire-

ment à la garnison de Koueilin que ces fiers Mancheoux n'étoient pas invincibles, & qu'on pouvoit leur passer sur le ventre dans l'occasion. Sur quoi le Viceroi Thomas, qui avoit un goût décidé pour les entreprises hardies, forma aussi-tôt le projet d'une sortie, *à laquelle*, disoit-il, *les assiégeans ne s'attendent sûrement pas.* Le Commandant de l'escorte, quoiqu'il ne fît que d'arriver, voulut être de la partie. Il prit avec lui l'élite des Officiers & des soldats, donna brusquement sur deux différens quartiers qu'il mit en désordre, & rentra dans la Ville après avoir remporté sur les Tartares un second avantage des plus complets. Aussi dans la crainte de quelque nouvelle attaque, encore plus violente que les autres, leur Général jugea-t-il à propos de décamper le jour suivant, en abandonnant pour un temps une entreprise si périlleuse.

Il y auroit même absolument renoncé, si le bruit des dissensions qui régnoient, disoit-on, parmi

les principaux Officiers de la Place, ne l'eût ramené devant Koueilin. Il en recommença le siége à nouveaux frais : comptant qu'à l'aide des renforts qui lui arrivoient journellement, cette Ville seroit bientôt forcée, ou réduite au moins à capituler. Mais cette espérance étoit bien vaine, & la soumission de Koueilin se trouvoit plus éloignée que jamais. Comme le Viceroi avoit reçu lui-même quelques nouvelles troupes depuis la retraite des Mancheoux, il résolut de faire usage de ce secours, pour dégager entiérement sa Place. Les assiégeans n'avoient pu l'investir de tous les côtés, & sur ce défaut, toujours essentiel dans un siége, l'habile Thomas dressa son plan.

Le Viceroi Thomas fait lever le siége de Koueilin aux Mancheoux.

Il donna ordre à un excellent Officier d'artillerie de passer au-delà de la rivière qui baigne les murs de Koueilin, & d'élever à l'endroit qu'il lui marqua plusieurs batteries de gros canon opposées au camp ennemi. Un détachement de bonnes troupes accompagna

cet Officier pour veiller à la sûreté des batteries ; & cette précaution fut ici d'une grande utilité, quoique dans un genre de manœuvre différent, comme on le verra, de celui qu'on se proposoit. Le Viceroi fit ensuite prendre les armes à plusieurs jeunes volontaires de la bourgeoisie, & tint son monde prêt à sortir, au premier signal qu'il donneroit. Ce signal dépendoit uniquement de l'effet des canonades qu'on alloit faire contre les Mancheoux. Quand on eut connu par la grande agitation qu'on remarquoit dans le camp, que l'affaire étoit en bon train, les portes de la Ville furent ouvertes ; & Thomas à la tête de tous ses gens, fondant comme un éclair sur les Tartares, leur tue à droit & à gauche un monde infini. Leur armée au moins se trouva entièrement dissipée, avec perte d'environ vingt mille hommes.

Un si grand avantage fut dès le lendemain suivi d'un autre, que le Viceroi n'avoit point prévu ; &

qui montre sensiblement de quelle importance il est au bien du service de ne donner des commissions en chef qu'à des Officiers intelligens & hardis, qui sçavent prendre leur parti à propos. Celui qui venoit de foudroyer le camp des Mancheoux, apperçut un corps de troupes de cette nation qui descendoit de la montagne voisine pour se joindre aux assiégeans, dont il ignoroit le triste sort. Ce secours, une fois qu'il seroit arrivé dans la plaine, devoit prendre à la droite des batteries, pour couler le long de la riviere, & y chercher un gué qui n'étoit pas loin. L'habile Chinois laissa approcher ces nouveaux ennemis jusqu'à ce qu'il pût les canoner en flanc, dans un lieu ouvert & entrecoupé de petits canaux. Ce moment venu, tandis que son artillerie fait un feu terrible sur le flanc gauche de la colonne tartare, il va lui-même la prendre en queue avec tout ce qu'il a de plus leste parmi ses gens: il pousse les derniers rangs sur

Excellente manœuvre d'un Officier d'artillerie.

ceux qui les précédent, & ne lâche point prise qu'il n'ait vu ces Mancheoux réduits à s'écraser eux-mêmes, ou anéantis par les canonades. Quelques-uns crurent échapper, en courant s'élancer dans la riviere; mais ce fut pour s'y noyer: les eaux étant hautes, & la frayeur qui les avoit saisis, le mettant hors d'état de trouver le gué.

On ne peut douter que le bruit de ces succès ne contribuât beaucoup à mettre en honneur les armes chinoises: le parti du Prince Ming parut au moins s'accroître & se fortifier en divers endroits. Un fameux Chef de bandits vint s'y joindre avec tout son monde, & deux grands Mandarins des plus accrédités de l'Empire, firent au même temps des levées considérables de troupes, qui, à les entendre, devoient exterminer les Tartares, ou les renvoyer bientôt chez eux.

Cependant ceux-ci n'en signaloient pas moins leur activité ordinaire. Pour suppléer aux soldats

qu'ils venoient de perdre, de nouveaux essains de Mancheoux & de Mongoux furent appellés à Pekin, où l'on en forma plusieurs corps d'armée, dont le plus nombreux prit la route du Koangsi. Le Général qui le commandoit, fidéle aux instructions de la Cour, n'avoit en vue que de se saisir du Prince de Kouei. Il n'est aucune espèce de tentative qu'il n'employât pour y réussir; mais ce fut toujours inutilement. Il s'en consola par la prise de quelques Places, dont la plus considérable fut Lieoutcheou. (101)

Les Mancheoux poursuivent inutilement le Prîce de Kouei.

C'est dans cette Ville que le Monarque ambulant se vit dans le plus grand danger où il eût été jusqu'alors, & faillit à devenir la victime de cet acharnement des Mancheoux à le poursuivre. A peine étoit-il entré dans Lieoutcheou, que l'armée ennemie parut aux portes, & se mit en devoir

(101) Lieoutcheou-fou (dans) la Province de Koangsi, est au 24 d. 14 m. 24 s. de latitude, & au 126 d. 55 m. de longitude.

d'investir la Place. On ne put à la vérité en venir à bout ; l'étendue & la situation de cette Ville demandant beaucoup plus de monde que n'en avoient les Tartares, pour pouvoir être enfermée de tous côtés ; mais le Général ne s'en flata pas moins de réussir dans son projet. Des émissaires qu'il avoit parmi le peuple travailloient sourdement à le soulever ; & le fruit de cette émeute devoit être, qu'on ouvriroit les portes aux Mancheoux.

Ce dessein alloit s'exécuter, quand le Prince de Kouei en fut averti. On juge aisément qu'il ne fallut pas le presser beaucoup pour le déterminer à prendre la fuite ; cette nuit-là même il délogea. L'ennemi qui en fut informé presque aussi-tôt, mit après lui tout ce qu'il avoit de meilleurs cavaliers ; mais le Prince étoit déja en sureté. A très-peu de distance de Lieoutcheou il avoit rencontré un gros détachement formé de plusieurs petits corps, que divers

Mandarins & sur-tout le Viceroi Thomas lui envoyoient. Ainsi le seul parti qu'il y eut à prendre pour les Tartares, fut de se retirer, sauf à revenir en plus grand nombre pour donner sur le détachement Chinois.

Les Mancheoux sont battus près de Suen-tcheou.

Le Prince de Kouei en étoit déjà bien loin, quand les Mancheoux arrivèrent effectivement auprès de Suen-tcheou, (102) où l'attaque se fit. Le succès n'en fut pas équivoque en faveur des Chinois : ils battirent les Tartares, & les battirent si bien, qu'à peine en resta-t-il un seul pour aller apprendre au Général la ruine entière de ce corps de troupes. Le Général dont il s'agit ici, étoit celui-là même qu'on avoit si fort maltraité à Koueilin ; & qui vers le milieu de cette année 1648 y vint recevoir encore un nouvel affront.

Cette Place tenoit fort à coeur

(102) Suen-tcheou, Ville du second ordre, dans le Koangsi, au 25 d. 49 m. 12 s. de latitude, & au 128 d. 53 m. 50 s. de longitude.

aux Mancheoux. Indépendamment de l'avantage qui devoit leur revenir de sa soumission ; le seul desir qu'ils avoient d'y laver dans le sang de ses défenseurs la honte de leur défaite passée, étoit pour eux un motif puissant de chercher à s'en rendre maîtres. Ils l'espéroient même avec d'autant plus de raison, qu'on disoit communément que Koueilin étoit dégarni de troupes, ce qui n'étoit pas exactement vrai. Quoi qu'il en soit, les Tartares s'en approchèrent avec un air de confiance qui ne tarda pas à leur être funeste.

Les Mancheoux sont encore battus au siége de Koueilin.

Le Viceroi Thomas qui avoit pressenti leur dessein depuis un mois, venoit de faire tout ce qu'il falloit pour être secouru à temps. Le Prince de Kouei & ses Généraux lui avoient promis chacun quelques troupes, & déjà elles étoient en marche. Quand il les sçut en mouvement, son premier soin fut de leur assigner un rendez-vous général, où un de ses Lieutenans alla les joindre, portant

avec lui un plan d'attaque si bien digéré, que tous l'approuvèrent sans difficulté, & résolurent de le suivre de point en point.

Les Mancheoux cependant arrivés qu'ils furent auprès de la Ville, prirent fort tranquillement leurs quartiers. Nulle sortie, nul effort de la garnison qui pût donner de l'inquiétude aux assiégeans. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour les confirmer pleinement dans leurs préjugés : *n'y ayant aucune apparence*, disoient-ils, *qu'un homme aussi actif que le Viceroi, pût rester dans l'inaction, pour peu que la force de sa garnison lui permît d'agir.* Cette idée, en leur inspirant toute la sécurité qu'on vouloit leur donner, les rendit par-là même moins attentifs à prévenir le tour qu'on leur alloit jouer.

Au jour dont on étoit convenu avec ceux qui commandoient le secours, Thomas dès le grand matin sort de la Ville à la tête de tous ses gens, & se jette impétueusement sur les Tartares. Etonnés

d'une irruption si peu attendue, ils se rassemblent aussi-tôt, non pour se mettre seulement en défense, mais pour repousser dans Koueilin ces téméraires Chinois, & rendre impraticable leur évasion : car on ne douta pas que ce ne fût là l'unique motif de la brusque sortie qu'on leur voyoit faire. Cette erreur ne dura pas longtemps. Les Mancheoux étoient à peine armés, qu'ils se virent assaillis de tous côtés par une armée entière, qui avoit marché toute la nuit à dessein de les joindre & de tomber sur eux à point nommé. Leur surprise en ce moment fut extrême, & malgré tout ce que les Généraux purent faire, elle dégénéra bientôt en frayeur. On leur tua environ dix mille hommes, outre un plus grand nombre qui fut assommé sur les bords de la rivière de Koueilin, ou qui se noya, en voulant la passer.

Une victoire si complette mit le comble à la gloire du Viceroi. Le Prince de Kouei transporté de

joie en l'apprenant, lui envoya à l'heure même un Sceau d'or, (103)

(103) Les Sceaux que l'Empereur de la Chine donne aux Magistrats, sont une des grandes marques de leur dignité. Celui des Princes, revêtus de quelque magistrature, est d'or; les Mandarins Viceroïs en ont un d'argent, & le sceau des Magistrats ordinaires est de cuivre ou même de plomb. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucun de ces Officiers grands ou petits, ne peut exercer publiquement & authentiquement ses fonctions de juge, s'il n'a devant lui son sceau en bon état; & à cette occasion, Alvarés de Samedo, au livre second de sa Relation de la Chine, raconte le trait suivant.

Le Président d'un Tribunal Chinois s'étant brouillé avec le Commandant des troupes, celui-ci vint à bout de lui voler son sceau. L'exercice des fonctions de ce Magistrat cessant par là même, le Président fit le malade; on crut qu'il l'étoit, & personne ne murmura durant quelque tems. A la fin on commença à crier, & le peuple porta ses plaintes au Viceroi de la Province sur l'inaction de son Président. Cet homme appellé aussitôt, avoue ingénument à son supérieur l'étrange embarras où il se trouvoit, le vol de son sceau qui lui interdisoit l'exercice de sa charge, & les soupçons assez bien fondés qu'il avoit au sujet du Commandant des troupes, son ennemi.

Le Viceroi aimoit ce Mandarin: ce qui est rare à la Chine où les Magistrats ne s'aiment guéres, & où les supérieurs sur-tout se font un mérite de tenir bas leurs subalternes; il étoit donc naturel, qu'étant bons amis, ils entrassent dans la peine l'un de l'autre. Le premier

marque d'honneur de tout temps réservée aux Princes. Mais il faut avouer que dans les circonstances présentes l'illustre Mandarin Thomas méritoit bien cette distinction. Les avantages qu'il avoit remportés sur les Mancheoux étoient considérables en eux-mêmes, & pouvoient paroître décisifs en faveur du Prince Ming, pour affermir la couronne sur sa tête.

Tout concouroit alors à favoriser la cause de ce Monarque : il

entra en effet dans celle du Président, & lui donna ce sage conseil: *Mandarin*, lui dit-il, *écoutez-moi, & faites ce que je vais vous dire. Allez mettre le feu à votre hôtel, & dès que le Commandant des troupes, suivant le devoir de sa charge, paroîtra chez vous avec ses soldats, remettez-lui la cassette du sceau, dont il répondra. Après le danger cette cassette vous sera rendue, ouvrez-la en présence de témoins: bien sûrement vous y trouverez votre sceau. Si cet Officier vous rendoit la cassette vuide, vous pourriez le prendre à partie: il sentira la difficulté, & ne voudra pas en courir les risques.*

Ce conseil fut suivi de point en point, & il réussit. Le feu prit chez le Président; le Commandant des troupes ne manqua pas d'y accourir; on lui confia la cassette, & le danger passé, il la rapporta avec le sceau. Ainsi l'un répara sa faute, & l'autre reprit ses fonctions.

souhaitoit passionnément un héritier, & il en eut un au temps dont nous parlons. Comme la mere de ce petit Prince étoit chrétienne, elle demanda instamment que son fils pût être baptisé. Il le fut effectivement, & on lui donna le nom de Constantin : ce qui quadroit assez bien avec le nom d'Heléne, que portoit la Princesse sa mere. On imagine aisément quel favorable augure les Missionaires & toute la Chrétienté Chinoise ne manquèrent pas de tirer de la rencontre de ces deux noms. Une providence impénétrable ne permit pas qu'il fût vérifié : mais on ne peut nier qu'il ne fût solide dans la conjoncture dont il s'agit.

Naissance d'un Prince héritier au Prince de Kouei.

Un mois après la naissance de ce Prince héritier, son pere fut agréablement surpris du double message qu'il reçut de deux Commandans Chinois, attachés depuis la révolution au service de l'Empereur Mancheou. Le premier, nommé Lychintong, étoit Général des troupes dans le Koantong;

Deux Commãdãs Chinois renoncent au parti des Mãcheoux, & se doñent au Prince de Kouei.

& l'autre, appellé Kinchinhoan, gouvernoit le Kiangsi en qualité de Tsong-tou. (104) On se tromperoit assurément, si on soupçonnoit ces deux hommes d'avoir agi en cette rencontre par quelque motif de conscience, qui leur fit rejetter une domination étrangère pour se soumettre à celle d'un Prince Ming. Leur passion seule fut le principe de leur changement; quelque couleur empruntée qu'ils affectassent de lui donner, en vue de le justifier aux yeux des peuples, ou de le faire paroître moins odieux.

Kinchinhoan étoit brouillé depuis environ deux mois avec l'Inspecteur (105) de sa Province,

(104) Le Tsongtou à la Chine différe d'un Touyoén, ou simple Viceroi, en ce que le Viceroi n'a sous sa jurisdiction qu'une seule Province, ou qu'un seul gouvernement général, aulieu que le Tsong-tou a toujours sous lui deux Provinces ou deux grands Gouvernemens. Ces Vicerois cependant ne dépendent du Tsong-tou que pour certaines affaires particulières ou en cas d'appel.

(105) L'Empereur de la Chine envoie de temps en temps dans les Provinces des inspecteurs appel-

qui avoit écrit contre lui à la Cour de Pekin de la manière la plus propre à lui faire perdre son emploi. Ce qui rendoit même cette démarche encore plus sensible au Tsongtou, c'est qu'elle tendoit à procurer sa dignité à un Mandarin, son ennemi capital, mais ami intime de l'Inspecteur.

Dès que Kinchinhoan fut bien convaincu des mauvais desseins qu'on formoit contre lui, il crut devoir les éluder efficacement, non à force de récriminations & d'apologies, mais par une voie

* les Kolis ou Kotaus, qui instruisent exactement le Prince de tout ce qu'ils ont remarqué de défectueux dans l'administration des affaires publiques. Ces Inspecteurs ont une libre entrée dans les divers Tribunaux de l'Empire pour y assister non comme juges, mais comme simples examinateurs de la conduite qu'on y tient. Ils s'insinuent quelquefois dans les audiences, & là, sans être connus, ils écoutent les raisons des parties & le jugement des Mandarins, qu'ils ont droit d'avertir publiquement, si le cas l'exige. Leur pouvoir s'étend jusqu'à suspendre les sentences des Juges. Les charges d'Inspecteurs dans les Provinces sont ordinairement fort lucratives; ces Officiers étant fort redoutés à la Chine, & peu scrupuleux quand on sçait les éblouir par l'éclat de l'or.

plus courte, plus criminelle en tout ſens & plus conforme à ſon humeur ; qui fut celle d'un double aſſaſſinat. Le Mandarin qu'on deſtinoit à lui ſuccéder, fut la première victime de ſon reſſentiment, & l'Inſpecteur ne lui ſurvécut que peu de jours. Tout ſe fit à la vérité fort ſecrettement, par l'entremiſe de gens dont on étoit ſûr ; & néanmoins le bruit public fondé ſur le caractère bien connu de Kinchinhoan, & ſur ſa brouillerie avec ces deux hommes, le fit conſtamment auteur de leur mort.

Le coupable craignit alors qu'une information ſérieuſe de la part de quelque Inſpecteur incorruptible, ne rendît le fait certain, & ne lui attirât l'indignation du Régent, homme droit & zélé pour la juſtice. Ainſi prenant ſon parti en ruſé Chinois, il eut ſoin de garnir les Places fortes de la Province d'un bon nombre de ſes créatures, & de gagner ſur-tout par ſes libéralités les troupes nationales qu'il avoit près de lui.

Ces

Ces deux points lui réussirent si bien, que tout le Kiangsi, à son exemple, se déclara ouvertement contre les Tartares, & se soumit au Prince de Kouei. Il n'y eut que la seule Ville de Kantcheou, qui refusa absolument de prendre part à cette révolte. Les horreurs qu'elle avoit éprouvées deux ans auparavant, étoient trop récentes, pour qu'elle voulût s'exposer à un second siége plus terrible encore que le premier.

Quant à Lychintong, l'histoire nous apprend seulement qu'il étoit mécontent & jaloux. Ce Mandarin de guerre, persuadé que ses services n'avoient point été suffisamment payés, prétendoit avoir un droit légitime à la dignité de Tsongtou, dans la Province de Koantong; & il apprit cependant qu'on venoit d'en décorer un autre, qui ne tarda pas à s'en mettre en possession. La vue d'un Concurrent préféré est toujours accablante pour un ambitieux: mais celle du nouveau Tsongtou fit

plus que d'affliger sensiblement le fier Lychintong ; elle l'irrita au point, qu'il résolut de ne plus rien ménager avec les Tartares, & de pousser son dépit contre eux aux derniers excès.

Il assembla un jour sur la Place d'armes (106) toutes les troupes qu'il commandoit ; & comme elles n'étoient composées que d'avanturiers Chinois, très-mal payés depuis quelque temps, il vint aisément à bout de leur inspirer sa haine contre les Mancheoux. La manière dont il s'y prit ensuite pour consommer son projet, montre bien le caractère fourbe & violent de ce Général. Il fit prier le Tsongtou de vouloir honorer de sa présence l'exercice qu'alloient faire ses soldats ; & ce grand Mandarin qui n'avoit aucun soupçon, se rendit à l'invitation de fort bonne grace. Mais il fut bientôt

(106) L'Historien dit formellement que cette Place d'armes étoit hors de la Ville & près des murs. C'étoit sans doute un grand terrein, consacré uniquement aux exercices militaires.

étrangement ſurpris, lorſqu'au-lieu des politeſſes ordinaires qu'il attendoit, le Général l'apoſtropha en ces termes : » Eſt-ce vous, » Tſongtou de Koantong, ou bien » la Cour de Pekin, qui privez » ces braves gens de la paye qui » leur eſt due ? Ils ont plus tra- » vaillé que les autres ; & tandis » qu'on paye, qu'on récompenſe » même les autres avec profuſion, » mes ſoldats & moi nous man- » quons de tout. Ne vous flatez » donc pas que nous ſoyons en- » core aſſez lâches pour ſervir vo- » tre Maître. Les Mancheoux ne » ſont plus à nos yeux que des » tyrans, & nous n'obéïſſons qu'au » Prince de Kouei, légitime héri- » tier de notre Empire. » En diſant ces dernières paroles, Lychintong coupa la petite treſſe de cheveux, que les Tartares conſervent toujours en ſe raſant la tête, & ſes ſoldats en firent de même.

Cette formalité fut ſuivie auſſitôt de quelques voies de fait beaucoup plus ſérieuſes. Le Tſongtou

ſe vit à l'heure même ſaiſi & maſſacré ; on entra enſuite dans la Ville, où l'on s'empara du thréſor public, qui fut ſur le champ diſtribué aux troupes. Le reſte du Koantong ayant appris ce qui s'étoit paſſé dans la Capitale, ſe fit un mérite de l'approuver; par-tout on ſupprima les treſſes à la Mancheou, avec un propos ſincére de laiſſer croître les cheveux uniformément.

La révolution paroiſſoit trop ſolide pour ne pas attirer le Prince de Kouei dans la Province. Il s'y rendit en grand appâreil, & fixa ſa cour à Chaoking. Peu de jours après l'arrivée de ce Monarque, Lychintong alla l'y ſaluer. On le combla d'honneurs & de careſſes, & il fut nommé Tſongtou, ſans conteſtation.

Un Bonze Ho-chang fait révolter le Foukien en faveur du Prince de Kouei.

Cette joie des uns & des autres eut dans le même temps un nouveau motif de ſe produire avec éclat, en apprenant ce qui ſe paſſoit dans le Foukien. Il y avoit dans cette Province un Bonze Hochang, qui dans les beaux jours

de sa jeunesse s'étoit fort distingué dans les armées par sa bonne conduite & par sa valeur. Las de gémir nuit & jour dans son monastère sur les malheurs de sa patrie opprimée, il voulut se mettre en devoir de la délivrer d'oppression, par des moyens plus efficaces que les larmes, dont l'inutilité étoit manifeste. Personne ne se défioit du bon solitaire, qui n'avoit rapporté de ses anciennes campagnes que l'air dégagé qu'on respire au service, & cet art de connoître les hommes qu'on y apprend quand on le veut bien. Ainsi, sous prétexte de promener en divers lieux ses petites idoles, il parcourut impunément tout le Foukien, & s'y fit des partisans en grand nombre.

Il en vint même jusqu'à intéresser dans son projet le plus dangereux ennemi qu'eussent les Mancheoux, le plus capable de déranger leurs affaires, & de produire une révolution en faveur des Mings. C'étoit Chinchikong, fils

du fameux Corſaire ou Amiral Chinchilong, dont on a raconté plus haut les avantures. Aſſuré d'avoir en ſa diſpoſition les forces navales de ce marin, le Bonze guerrier ne vit pas plutôt les deux Provinces de Koantong & de Kiangſi révoltées contre l'Empereur, qu'il leva le maſque à ſon tour, & ſe mit ſans aucun ſcrupule à la tête des troupes qui le venoient joindre. En très-peu de temps la Province entière fut ſi ébranlée, qu'on la regarda comme perdue pour les Tartares, & preſque acquiſe au Prince de Kouei.

Fermeté d'ame du Prince Régent.

Les Hiſtoriens conviennent aſſez que quand on apprit à Pekin la perte de ces trois Provinces, à la ſuite de la derniére défaite des Mancheoux près de Koueilin, bien des gens de cette nation commencèrent à déſeſpérer de la conquête de la Chine, au moins en entier. Cependant le conſeil de Régence, ou plutôt Néchingouang qui en étoit l'ame, n'en perdit rien de

ſon ardeur à pourſuivre l'entrepriſe, ni de l'eſpoir qu'il avoit de la faire heureuſement réuſſir.

Si le Lecteur veut bien ſe placer ici au véritable point de vue que nous offrent les derniers mois de cette année 1648 au ſujet de l'Empire Chinois, je m'aſſure qu'il ne pourra refuſer ſon admiration à la fermeté & à la ſageſſe du Prince Régent. Vouloir conquérir la Chine avec les ſeuls Tartares, c'eût été un deſſein téméraire. Déjà un grand nombre de Mancheoux avoit péri dans la guerre qu'on faiſoit depuis quatre ans ; & les Mongoux qui ſervoient en qualité d'auxiliaires, pouvoient aiſément ſe dégoûter d'un ſervice inutile au corps de leur nation. D'ailleurs, quelque nombreuſes armées qu'on tirât de la Tartarie, il eſt certain que deux ou trois Provinces Chinoiſes avoient elles ſeules autant de monde qu'il en falloit pour arrêter ces étrangers & pour les combattre. Lyſtching que nous avons vu à la tête d'un

million d'hommes, en est une preuve bien sensible. Enfin on ne peut nier que les Chinois n'eussent eu le temps de s'aguerrir; & ce qui est un point capital, pour un bon Général Tartare, la Chine en avoit plusieurs, aussi braves que les Mancheoux, & plus habiles dans le métier.

Le grand objet de Néchingouang étoit donc d'encourager les soldats de sa nation, d'intéresser par toute sorte de moyens la bonne volonté des autres Tartares; de gagner toujours plus les Chinois, en les employant avec confiance, en prévenant leurs plaintes & les mécontentemens sur-tout des grands Mandarins, qui ne vouloient contribuer à asservir leur patrie, qu'en vendant leur service fort cher. De bonne foi, peut-on ne pas regarder comme un grand politique & un grand homme (107) celui qui

(107) Ce terme de *grand homme* n'est appliqué ici que suivant les préjugés de la multitude; & pour prendre le ton ordinaire des Historiens, qui parlent des Alexandres & des Césars. La vraie philosophie.

forme un projet si compliqué, qui le suit sans relâche, & qui vient à bout de le consommer ?

C'est ce que fit Néchingouang. Quoique l'entreprise des Mancheoux parût un peu décliner au temps dont nous parlons, il ne fallut à ce Prince qu'environ deux années, pour remettre leurs affaires sur le bon pied, & pour rendre le jeune Empereur son neveu, maître absolu de toute la Chine. Les principaux obstacles qu'il eut à surmonter en cette occasion, & les succès qui couronnèrent ses travaux, font le sujet du quatriéme livre de cette Histoire.

& ce qui en est la perfection ou le comble par excellence, les maximes évangéliques, en plaçant ces prétendus grands hommes dans leur véritable point de vue, nous les font paroître bien petits, lorsqu'ils n'ont été que conquérans.

*Fin du Tome premier.*

# *ERRATA.*

DAns l'Avertiſſement, *Page* 6, *ligne* 6, à peu d'éclairciſſement, *liſez* au peu d'éclairciſſement qu'on y donne. *Ibid. Page* 11, *lig.* 14, à force de la lire, *liſez* de le lire.

Dans l'Hiſtoire, *Page* 81, *ligne* 3, Bouzes, *liſez* Bonzes. *Page* 107, après les avoir lû, *liſez* les avoir lûs. *Page* 121, *not.* 2 *col. ligne* 1, εριθρομȣ, *liſez* εριϐρομȣ. *Page* 181, *not. col.* 1, *lignes* 4 & 5, conſacré aux honneurs lugubre, *liſez* conſacrée aux honneurs funébres. *Page* 232, *ligne* 23, pour l'élection, *liſez* par l'élection. *Page* 310, *lig.* 6, celui Kantcheou, *liſez* celui de Kantcheou. *Pag.* 318, *not.* 1 *col. lig.* 4, le Hoangſi, *liſez* le Koangſi. *Page* 324, *ligne* 9, le mettant hors d'état, *liſez* les mettant.

JUN 29 1965